

La fille du marquis Tome II

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

9.16 16

Nous fîmes quelques pas en silence. Puis, tout à coup, un grand frisson courut parmi cette foule et gagna les condamnés eux-mêmes, car, comme les charrettes tournaient la porte Saint-Honoré, quoiqu'ils fussent assis à reculons et qu'ils ne pussent par conséquent voir l'instrument de leur supplice, ils devinèrent qu'ils étaient arrivés en face de lui.

Moi, au contraire, j'éprouvai un sentiment de joie ; je me dressai sur la pointe des pieds et je vis la guillotine élevant au-dessus de toutes les têtes ses deux grands bras rouges vers le ciel, où tendent toutes choses. J'en étais arrivée à préférer même le néant, qui effrayait tant ces malheureux, au doute dans lequel je vivais depuis plus de deux ans.

— Nous y sommes, n'est-ce pas ? demanda un forçat d'une voix sombre.

— Nous allons y être dans cinq minutes.

— On nous guillotinera les derniers, puisque nous sommes dans la dernière charrette, dit un autre de ces malheureux se parlant à lui-même. Nous sommes trente, un par minute, c'est encore une demi-heure que nous avons à vivre.

La foule continuait à hurler contre eux et à me plaindre ; elle était devenue si épaisse, que les gendarmes qui précédaient les charrettes ne purent leur ouvrir un chemin. Il fallut que, de la place de la Révolution, où il veillait près de l'échafaud, le général

Henriot en personne se détachât, le sabre à la main, et, suivi de cinq ou six gendarmes, ouvrît la voie avec des jurements terribles.

Son cheval était lancé si brutalement, que, de l'élan que lui avait donné son cavalier, renversant femmes et enfants, il pénétra jusqu'à la dernière charrette.

Il me vit debout au milieu de tous ces hommes agenouillés.

— Pourquoi n'es-tu pas à genoux comme les autres, me demanda-t-il.

Le forçat qui m'avait dit de prier pour eux entendit la question et se redressa :

— Parce que nous sommes coupables et qu'elle est innocente, parce que nous sommes faibles et qu'elle est forte, parce que nous pleurons et qu'elle nous console.

— Bon ! cria Henriot, encore quelque héroïne comme Charlotte Corday ou madame Roland ; je croyais pourtant bien que nous étions débarrassés de toutes ces viragos.

Puis, aux charretiers :

— Allons, dit-il, le chemin est libre, marchez !

Et les charrettes se remirent en marche.

Cinq minutes après, la première charrette s'arrêtait au pied de l'échafaud.

Les autres s'arrêtèrent d'un mouvement successif qui s'étendit de la première à la cinquième.

Un homme en carmagnole et en bonnet rouge était au pied de l'échafaud, entre l'escalier de la guillotine et les charrettes qui, l'une après l'autre, apportaient leur chargement.

Il appela à voix haute le numéro et le nom du condamné.

Le condamné descendait seul, ou soutenu par les aides, montait sur la plate-forme, s'y agitait un instant, puis disparaissait. On entendait un coup mat, puis tout était fini.

L'homme à la carmagnole appelait le numéro suivant.

Le forçat qui avait calculé qu'il y en avait encore pour une demi-heure comptait ces coups sourds, et, à chacun de ces coups, tressaillait et gémissait.

Au bout de six coups, il y eut une interruption.

Il poussa un soupir et secoua la tête pour en faire tomber la sueur qu'il ne pouvait essuyer.

— C'est fini avec la première charrette, murmura-t-il.

En effet, la seconde charrette prit la place de la première, puis la troisième celle de la seconde ; le mouvement parvint ainsi jusqu'à nous, et nous approchâmes de l'échafaud de toute la longueur de la première charrette vide.

Puis les coups continuèrent à retentir, et le malheureux continua de compter en pâlissant et en frissonnant de plus en plus.

Au sixième coup, même interruption, même mouvement.

Les coups recommencèrent, plus perceptibles seulement à mesure que nous nous rapprochions.

Le forçat continuait de compter ; mais, au numéro 18, la parole s'éteignit sur ses lèvres, il s'affaissa sur lui-même, et l'on n'entendit plus qu'une espèce de râle.

Les coups continuaient à retentir avec une effrayante régularité. La charrette que l'on vidait séparait seule la nôtre de l'échafaud.

Le forçat qui m'avait dit de prier releva la tête.

— Notre tour vient, dit-il, sainte enfant, bénis-moi !

— Le puis-je, avec mes mains liées ? lui demandai-je.

— Tourne-moi le dos, dit-il.

Je fis le mouvement qu'il désirait, et, avec les dents, je sentis qu'il dénouait la corde qui me liait les mains.

Une fois déliées, je les élevai au-dessus de sa tête.

— Que Dieu vous soit miséricordieux, lui dis-je, et autant qu'il est permis de bénir à une pauvre créature qui aurait besoin de bénédiction pour elle-même, je vous bénis !

— Et moi ! et moi ! dirent deux ou trois voix.

Et les autres forçats se soulevaient avec effort.

— Et vous aussi, leur dis-je. Du courage, mourez en hommes et en chrétiens !

Les hommes se redressèrent sous ma parole, et, comme la dernière charrette était vide, la nôtre fit un tour sur elle-même et alla prendre sa place.

Alors le funèbre appel commença.

Mes compagnons, nommés tour à tour, descendirent les uns après les autres. Celui qui avait compté les coups était le vingt-neuvième : il fallut l'emporter, il était sans connaissance.

Le trentième se leva de lui-même avant qu'on l'eût appelé.

On l'appela.

— Priez pour moi, dit-il ; et il descendit, calme et ferme.

Sous ma parole, il était revenu du désespoir à la sérénité.

Avant de se coucher sur la fatale bascule, il me jeta un dernier regard.

Je lui montrai le ciel.

Sa tête tomba, je descendis à mon tour.

L'homme à la carmagnole me barra le chemin.

— Où vas-tu ? me demanda-t-il étonné.

— Je vais mourir, lui répondis-je.

— Comment te nommes-tu ?

— Éva de Chazelay.

— Tu n'es pas sur ma liste, dit-il.

J'insistai pour passer.

— Citoyen exécuteur, cria l'homme à la carmagnole, voilà une jeune fille qui n'est pas sur ma liste et qui n'a pas de numéro ; que faut-il faire ?

Le bourreau se rapprocha de la balustrade, et, me regardant :

— La reconduire en prison, dit-il, ce sera pour un autre jour.

— Pourquoi remettre la chose à un autre jour puisqu'elle est là ? cria Henriot. Allons, finissons-en tout de suite, je suis attendu à dîner.

— Pardon, citoyen Henriot, dit l'exécuteur avec une certaine déférence mais d'une voix ferme ; l'autre jour, pour la pauvre petite Nicole, j'ai été injurié et menacé, et cependant elle avait son numéro et elle était sur la liste ; avant-hier, pour Osselin, qui était à moitié mort et qu'on aurait bien pu laisser mourir tout à fait et tranquillement, on m'a jeté des pierres, et cependant il avait son numéro et était sur la liste. Aujourd'hui, pour cette jeune femme, qui n'a pas de numéro, qui n'est pas sur la liste, on me mettrait en morceaux ! Merci ! c'était bon dans les commencements, mais aujourd'hui on se lasse. Tenez, entendez-vous comme la foule commence à gronder !

Et, en effet, il se faisait dans le peuple ce mouvement de houle qui se fait sur les flots au moment de la tempête.

— Mais puisque je consens à mourir, criai-je à l'exécuteur, qu'importe que je sois sur la liste ou que je n'y sois pas !

— Il m'importe, à moi, la belle enfant ! dit le bourreau ; je ne fais pas mon métier par enthousiasme.

— Diable ! et à moi aussi, dit l'homme à la carmagnole. Je dois mes comptes au tribunal révolutionnaire ; ma demande est de trente têtes, et non de trente et une. Les bons comptes font les bons amis.

— Misérable ! cria Henriot en brandissant son sabre et en s'adressant à l'exécuteur, je t'ordonne d'en finir avec cette aristo-

crate ! Et, si tu ne m'obéis pas, tu auras affaire à moi.

— Citoyens, cria l'exécuteur s'adressant au peuple, j'en appelle à vous ! On m'ordonne d'exécuter une enfant qui n'est pas sur ma liste. Dois-je le faire ?

— Non ! non ! non ! crièrent des milliers de voix.

— À bas Henriot ! à bas les guillotineurs ! crièrent quelques spectateurs.

Henriot, à demi ivre comme toujours, poussa son cheval dans la foule, du côté d'où venaient les menaces.

Alors les pierres commencèrent à pleuvoir et les bâtons à se lever.

— Prends mon bras, citoyenne, dit l'homme à la carmagnole.

Le tumulte augmentait. Le peuple se jetait sur l'échafaud pour le démolir ; les gendarmes accouraient au secours de leur chef. Je voulais bien mourir, mais je ne voulais pas être mise en pièces ni écrasée sous les pieds des chevaux.

Je me laissai entraîner.

Le peuple, qui me reconnaissait et qui croyait qu'on voulait me sauver, s'ouvrit de lui-même devant moi en criant :

— Passez ! passez !

Au coin du quai des Tuileries, nous trouvâmes une voiture.

L'homme à la carmagnole en ouvrit la porte, m'y poussa et monta après moi.

— Aux Carmes ! cria-t-il au cocher.

La voiture partit au grand trot, longea le quai des Tuileries, gagna le pont aussi vite qu'elle put, et s'enfonça dans la rue du Bac. Au bout d'une course d'un quart d'heure, elle s'arrêta devant le couvent des Carmes, changé en prison depuis deux ans.

Mon compagnon descendit du fiacre et frappa à une petite porte devant laquelle se promenait une sentinelle.

La sentinelle s'arrêta, regarda curieusement dans l'intérieur du fiacre, vit une femme seule, ne jugea point qu'il y eût rien là d'inquiétant, et continua sa promenade.

La porte s'ouvrit, le concierge parut, accompagné de deux chiens.

Ces chiens me rappelèrent ceux de la Force, auxquels le brave Ferney m'avait fait reconnaître le jour de mon arrivée dans la prison.

— Ah ! c'est toi, citoyen commissaire ! dit le concierge ; qu'y a-t-il de nouveau ?

— Une pensionnaire que je t'amène, dit l'homme à la carmagnole.

— Tu sais que nous regorgeons, citoyen commissaire, répondit le concierge.

— Bon ! c'est une ci-devant, tu peux la mettre dans le même cachot que les deux aristocrates que je t'ai envoyées aujourd'hui.

— Qu'elle vienne, dit le concierge en haussant les épaules ; une de plus, une de moins…

— Viens ! me cria l'homme à la carmagnole.

Je descendis du fiacre et j'entrai. La porte se referma derrière moi.

— Passe à la geôle, me dit le concierge.

— Prenez un faux nom, me dit tout bas l'homme à la carmagnole.

J'étais tout étourdie de tout ce qui venait de se passer autour de moi. J'obéis sans me rendre compte de ce que je faisais… Ce fut ton nom, mon bien-aimé, qui se présenta à ma bouche.

— Comment te nommes-tu ? me demanda le concierge.

— Hélène Mérey, répondis-je.

— Sous quelle accusation es-tu conduite ici ?

— Elle ne le sait pas elle-même, se hâta de dire le commissaire ; mais tout s'éclaircira sous deux ou trois jours. Je vais m'occuper d'elle, et je reviendrai.

Puis, tout bas :

— Vous, dit-il, ne songez qu'à une chose, c'est à vous faire oublier.

Et il sortit en me faisant un signe d'espoir. Il croyait sans doute que je tenais à la vie.

Je restai seule avec le concierge.

— As-tu de l'argent, citoyenne ? demanda-t-il.

— Non, lui répondis-je.

— Alors tu vivras au régime de la prison.

— Au régime que vous voudrez.

— Viens.

— Je vous suis.

Nous traversâmes la cour, puis, par un corridor humide, il me conduisit à un cachot étroit et sombre dans lequel on descendait par deux marches et qui ouvrait par une lucarne grillée sur le jardin de l'ancien monastère. Il y avait déjà dans ce cachot, comme j'en avais été prévenue à l'avance, deux femmes : l'une des deux femmes était cette belle personne que j'avais rencontrée dans le tombereau des prisonniers au coin de la rue Saint-Martin ; elle tenait encore à la bouche le bouton de rose que je lui avais envoyé.

Elle me reconnut, poussa un cri de joie, et vint à moi les bras ouverts.

Je répondis par un cri pareil et la pressai contre mon cœur.

— C'est elle ! comprends-tu, chère Joséphine ? c'est elle ! Quel bonheur de la revoir quand je la croyais guillotinée.

Cette belle créature à qui j'avais jeté mon bouton de rose était Terezia Cabarrus.

L'autre était Joséphine Tascher de La Pagerie, veuve du général Beauharnais.

q

9.17 17

Quelqu'un m'aimait encore dans ce monde ; j'étais rattachée à la vie.
Cette amitié naissante s'étendit par des fils imperceptibles à mon amour pour toi. Je ne sais comment il me revint au cœur un peu de cet espoir complètement perdu.

De temps en temps, au fond de ma poitrine, une voix sourde murmure : « S'il n'était pas mort cependant ! »

Mes deux nouvelles compagnes me demandèrent d'abord le récit de mes aventures. Mon retour avait été non seulement quelque chose d'étonnant, mais de fabuleux. Comme Eurydice, je revenais du pays de la mort.

Après m'avoir vue sur la charrette des condamnés, après avoir reçu mon dernier héritage, ce bouton de rose cueilli au mur d'une prison, Terezia me revoyait vivante.

J'avais passé sous la guillotine au lieu de passer dessus.

Je leur racontai tout.

Elles étaient jeunes toutes deux, toutes deux aimaient, toutes deux se consumaient de souvenirs, d'impatience, de soif de vivre. Chaque fois qu'on frappait à la porte, elles se regardaient tremblantes, sentant passer jusqu'à leur cœur les affres de la mort.

Elles m'écoutèrent avec un étonnement qui touchait à l'incrédulité. J'avais seize ans, j'étais belle, et cependant, fatiguée de la vie, j'avais aspiré à la mort.

À cette seule idée de voir les condamnés diminuer un à un, d'entendre trente fois de suite le bruit du couperet mordant dans la chair, elles étaient prêtes à tomber en convulsions.

À leur tour elles me dirent leur vie.

Je ne sais pourquoi il me semble que ces deux femmes sont trop belles et trop distinguées pour ne pas être appelées un jour à jouer un grand rôle dans le monde. Voilà pourquoi je vais m'occuper d'elles un peu longuement.

Puis, si c'était moi qui mourusse et toi qui revinsses, il est bon que tu saches les deux femmes à qui tu peux demander les derniers secrets de mon cœur. Puis que ferais-je si je ne t'écrivais pas ? T'écrire, c'est essayer de me persuader encore que tu es vivant. Je me dis qu'il n'est pas probable, mais qu'il est possible qu'un jour tu lises ce manuscrit ; à chaque page tu verras que je pense à toi, et que pas un seul instant je n'ai cessé de t'aimer.

Terezia Cabarrus est la fille d'un banquier espagnol ; elle a été mariée à quatorze ans à M. le marquis de Fontenay.

C'était un véritable ci-devant, comme on appelle maintenant un marquis, entiché de son blason et de ses girouettes, croyant à l'imprescriptibilité de ses droits féodaux, vieux, joueur et libertin.

Dès les premiers jours de son mariage, Terezia se sentit mal mariée.

Les sentiments du marquis de Fontenay se rattachaient corps et âme à l'ancien régime, et, lorsque la loi des suspects parut, il se rendit justice à lui-même et se trouva tellement suspect, qu'il résolut d'émigrer en Espagne.

Il partit, emmenant avec lui Terezia.

À Bordeaux, les fugitifs s'arrêtèrent chez un oncle de Terezia, portant comme son père le nom de Cabarrus.

Pourquoi s'arrêtèrent-ils à Bordeaux au lieu de continuer leur route ?

Pourquoi ? Que de fois j'ai vu se dresser cette interrogation sur le chemin de la vie humaine.

Parce que c'était leur destinée d'être arrêtés à Bordeaux, et que toute leur existence peut-être devait découler de cette arrestation.

Pendant qu'elle est chez son oncle, Terezia apprend qu'un capitaine de vaisseau anglais, qui devait mettre à la voile emportant trois cents émigrés, refuse de lever l'ancre parce que la somme qui devait lui être comptée n'est point complète. Il manque trois mille francs à cette somme, et, ni par eux, ni par leurs amis, les fugitifs ne peuvent la faire.

Depuis trois jours, ils attendent dans l'espoir et dans l'angoisse.

Terezia, qui ne dispose pas de sa fortune, demande trois mille francs à son mari, qui lui dit que, fugitif lui-même, il ne peut se dessaisir d'une si forte somme.

Trois mille francs en or, à cette époque, c'était une fortune.

Elle s'adresse à son oncle, qui fait une partie de la somme ; elle vend des bijoux pour le reste et va porter les trois mille francs au capitaine anglais, qui attendait dans une auberge de la ville.

Le capitaine demande à l'aubergiste quelle est cette jolie femme qui sort de chez lui et qui n'a pas voulu dire son nom.

L'aubergiste la regarde s'éloigner ; il ne la connaît pas ; elle n'est pas de Bordeaux.

Le capitaine raconte à son hôte qu'elle vient de lui apporter les trois mille francs qu'il attendait et qu'il va partir.

Et, en effet, il règle son compte et part.

L'aubergiste était robespierriste ; il court au comité et dénonce la citoyenne ***. Il voudrait bien dire son nom, mais il ne le sait pas. Il sait seulement qu'elle est très jeune et très jolie.

En revenant du comité, il traverse la place du Théâtre et voit la marquise de Fontenay se promener au bras de son oncle Cabarrus. Il reconnaît la femme mystérieuse, il confie le secret à trois ou quatre amis terroristes comme lui, et tous se mettent à suivre Terezia en criant :

— La voilà ! la voilà celle qui donne de l'argent aux Anglais pour sauver les aristocrates !

Les terroristes se jettent sur elle et l'arrachent au bras de son oncle.

Peut-être allait-on la mettre en morceaux sur place, sans forme de procès, lorsqu'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, beau, portant admirablement le costume des députés en mission, voit du balcon de son appartement ce qui se passe sur la place, se précipite dehors, fend la foule, arrive à Terezia, lui prend le bras, et dit :

— Je suis le représentant Tallien. Je connais cette femme. Si elle est coupable, elle appartient à la justice ; si elle ne l'est pas, frapper une femme, et une femme innocente, serait un double crime ; sans compter, ajoute-t-il, ce qu'il y a de lâche à maltraiter une femme !

Et Tallien, remettant la marquise de Fontenay au bras de son oncle Cabarrus, qu'il reconnaît, lui dit tout bas :

— Fuyez ! vous n'avez pas de temps à perdre.

Mais Tallien avait compté sans le président du tribunal révolutionnaire Lacombe. Lacombe, qui avait appris ce qui venait de se passer, avait ordonnée d'arrêter la marquise de Fontenay.

On l'arrêta comme elle faisait mettre les chevaux à la voiture pour partir.

Le lendemain de son arrestation, Tallien se présenta au greffe.

Tallien n'avait-il pas réellement reconnu madame de Fontenay ou avait-il fait semblant de ne pas la reconnaître ?

L'amour-propre de la belle Terezia voulait qu'il eût fait semblant.

Je n'avais jamais vu Tallien à cette époque ; je reçus donc sur lui les impressions que voulut me faire partager la belle prisonnière.

Ses relations jusque-là avec Tallien avaient été tout un roman ; seulement, ce roman était-il fait par un caprice du hasard ou par un calcul de la Providence ?

Le dénouement donnera raison à l'un ou à l'autre.

Voilà ce que m'a raconté Terezia, voilà ce que j'écris sous sa dictée :

Madame Lebrun était alors le peintre à la mode pour les femmes ; elle voyait la nature sous son côté le plus beau et le plus gracieux. Il en résultait que la plus jolie femme était encore embellie et gracieusée par elle.

Le marquis de Fontenay voulut avoir, plus pour montrer à ses amis que pour le voir lui-même, un portrait de sa femme. Il la conduisit chez madame Lebrun, qui, en extase devant la beauté du modèle, s'engagea à faire le portrait, mais à la condition qu'on lui donnerait autant de séances qu'elle en demanderait.

Quand madame Lebrun, en effet, avait une femme d'une beauté médiocre à peindre, une fois qu'elle l'avait embellie, tout était dit ; le modèle n'en pouvait demander davantage.

Mais quand le modèle était lui-même une beauté parfaite, c'était madame Lebrun qui recevait sa leçon de la nature au lieu de la lui donner, et alors elle ne négligeait rien pour atteindre à la reproduction parfaite de l'original qu'elle avait sous les yeux.

Madame Lebrun, dans ce cas et lors des dernières séances, prenait avis de tout le monde, si bien que M. de Fontenay, désireux de tenir enfin le portrait qu'on lui faisait tant attendre, avait un jour invité quelques-uns de ses amis à assister à la dernière ou tout au moins à l'avant-dernière séance du portrait que madame Lebrun était en train de faire de sa femme.

Rivarol était un de ses amis.

Comme presque tous les hommes dont l'esprit touche au génie, mais n'y atteint pas, Rivarol, étincelant dans la conversation,

perdait énormément la plume à la main, et surchargeait de ratures une écriture déjà indéchiffrable par elle-même.

Il avait fait pour le libraire Panckoucke le prospectus d'un nouveau journal que celui-ci venait de publier.

Les compositeurs et le prote s'étaient exténués sur le prospectus de Rivarol, et n'étaient point arrivés à le lire.

Tallien, qui était correcteur chez l'illustre libraire, proposa de porter le prospectus à M. Rivarol, de le lire avec lui, et, après cette espèce de traduction, de revenir le faire composer.

En conséquence, il s'était présenté chez Rivarol, avait insisté pour le voir, et avait obtenu de sa servante cette confidence qu'il était chez madame Lebrun, c'est-à-dire dans la maison à côté.

Tallien se présenta, trouva la porte de l'appartement ouverte, chercha vainement quelqu'un pour l'annoncer, l'entendit parler dans l'atelier, et, usant du privilège qui commençait à mettre toutes les classes sur le même pied, il ouvrit la porte et entra.

Tallien, en homme d'esprit qu'il était, eut trois mouvements parfaitement distincts et parfaitement appréciables : le premier, pour madame Lebrun, mouvement de respect ; le second, pour madame de Fontenay, mouvement d'admiration ; le troisième, pour Rivarol, mouvement de condescendance envers l'homme d'esprit et de réputation.

Puis, se tournant vers madame Lebrun avec beaucoup d'aisance et de grâce :

— Madame, lui dit-il, j'ai un avis fort pressé à demander sur un de ses ouvrages à M. de Rivarol… M. de Rivarol est fort diffi-

cile à trouver chez lui. On m'a renvoyé chez vous, et je me suis hasardé, autant par le désir de connaître un peintre célèbre que par le besoin de trouver M. Rivarol, je me suis hasardé à commettre cette indiscrétion.

Tallien avait vingt ans à peine à cette époque ; lui aussi, comme Terezia, était dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté ; de longs cheveux noirs, bouclés naturellement et se séparant sur le front, encadraient un visage éclairé par des yeux magnifiques, où brillait le germe de toutes les ambitions.

Madame Lebrun, admiratrice du beau, comme nous l'avons dit, salua Tallien, et, étendant la main vers Rivarol :

— Faites comme chez vous, dit-elle, voici celui que vous cherchez.

Rivarol, un peu blessé du procès fait à son écriture, voulut traiter Tallien en petit prote d'imprimerie. Mais Tallien, très fort sur le latin et sur le grec, releva avec beaucoup d'esprit deux fautes faites par M. de Rivarol, l'une dans la langue de Cicéron, l'autre dans celle de Démosthènes. Rivarol, qui avait cru faire rire aux dépens de Tallien, comprit que Tallien venait de faire rire aux siens, et se tut.

Tallien allait se retirer lorsque madame Lebrun l'arrêta.

— Monsieur, lui dit-elle, vous venez de signaler si heureusement deux erreurs de langue à M. de Rivarol, que je ne doute pas que vous n'ayez étudié Apelle et Phidias comme vous avez étudié Cicéron et Démosthènes. Vous n'êtes pas flatteur, monsieur, et c'est ce qu'il me faut, car tous ceux qui m'entourent ne sont occu-

pés, quelque chose que je puisse leur dire, qu'à me cacher les défauts de mes œuvres.

Tallien se rapprocha sans embarras et comme acceptant cette fonction de juge qu'il lui était dévolue.

Puis il regarda le portrait longuement et longuement l'original.

— Madame, dit-il enfin, il vous arrive à vous ce qui arrive aux peintres du plus grand talent, aux van Dyck, aux Velasquez, aux Raphaël même. Toutes les fois que l'art peut atteindre la nature, l'art triomphe ; mais quand la nature dépasse la portée de l'art, c'est l'art qui est vaincu. Je ne crois pas qu'il reste rien à faire à la figure, vous n'atteindrez jamais à la perfection de l'original ; mais vous pourriez placer la tête sur une teinte plus foncée, ce qui lui donnerait toute sa valeur. Cette légère correction faite, je crois, madame, que vous pourrez rendre le portrait à la personne qu'il représente. Toutes les fois qu'il sera loin d'elle, il sera parfait ; seulement, quelque chose que vous fassiez, quelque artifice artistique que vous employiez, le rapprochement lui nuira toujours.

Deux ans s'étaient passés. Tallien avait grandi, il était devenu le secrétaire particulier d'Alexandre de Lameth.

Un soir que la marquise de Fontenay avait dîné chez son amie, madame de Lameth, Tallien, sans doute dans le but de revoir une seconde fois celle dont l'image était restée profondément empreinte dans sa poitrine, prit des lettres et vint demander si M. Alexandre de Lameth n'était point là.

Les deux dames prenaient le frais sur une terrasse toute garnie de massifs de fleurs.

— Alexandre n'est point là, dit la comtesse, mais j'allais sonner pour que l'on coupât pour madame de Fontenay cette branche de rosier toute chargée de roses blanches ; vous n'êtes pas un serviteur, monsieur Tallien, aussi c'est à titre de service que je vous prie de couper cette branche.

Tallien la brisa entre ses doigts et la présenta à la comtesse.

— Ce n'était pas pour moi que je vous demandais ces fleurs, dit madame de Lameth, mais puisque vous avez eu la peine de briser la branche, ayez au moins le plaisir de l'offrir à celle à qui elle est destinée.

Tallien s'approcha de madame de Fontenay, et, tout en lui offrant la branche, brisa du bout du doigt une des roses, qui tomba sur les genoux de la marquise.

La marquise comprit tout ce qu'il y avait de désirs dans les yeux du jeune homme ; elle prit la rose et la lui donna.

Tallien s'inclina, rouge de bonheur, et sortit.

Madame de Fontenay avait donc tout droit de croire, lorsqu'on lui annonça dans sa prison de Bordeaux que le proconsul Tallien désirait lui parler, que le proconsul l'avait reconnue, tout en faisant semblant de ne pas la reconnaître.

q

9.18 18

Je me suis interrompue pour t'écrire ce charmant roman de Tallien et de Terezia Cabarrus. Le lendemain, Tallien se présenta au greffe.
Ne trouves-tu pas, mon bien-aimé, que, de tous les systèmes philosophiques et sociaux, le système des atomes crochus de Descartes soit encore le plus spécieux ?

Tallien fit appeler madame de Fontenay.

Madame de Fontenay fit répondre qu'il lui était impossible de marcher et qu'elle priait le citoyen Tallien de descendre dans son cachot.

Le proconsul se fit conduire.

Le geôlier marchait devant lui, honteux de n'avoir pas donné une meilleure chambre à une prisonnière que le citoyen Tallien estimait au point de la venir voir dans sa prison.

Ce n'était pas une chambre que le geôlier avait donnée à Terezia ; il l'avait jetée dans une véritable fosse.

Il y a des gens qui naissent tellement ennemis de l'élégance et de la beauté, qu'il suffit d'être riche et belle pour avoir droit à toute leur haine.

Le geôlier était un de ces hommes-là.

Tallien trouva Terezia accroupie sur une table au milieu de son cachot, et, comme il lui demandait ce qu'elle faisait sur cette table :

— Je fuis les rats, dit-elle, qui m'ont mordu les pieds toute la nuit.

Le proconsul se retourna vers le geôlier ; son œil lança un rayon qui brilla dans la nuit comme un éclair.

Le geôlier eut peur.

— On peut mettre la citoyenne dans une meilleure chambre, dit-il.

— Non, fit Tallien, ce n'est point la peine ; laissez ici votre lanterne et envoyez chercher mon aide de camp.

Le geôlier tenta de s'excuser de nouveau ; mais Tallien le congédia d'un geste qui paralysait l'idée de toute résistance.

Le misérable sortit.

— Voilà donc, citoyen Tallien, comment nous devions nous voir pour la troisième fois, dit amèrement Terezia. Sur ma parole, nos deux premières entrevues me donnaient une meilleure idée de la troisième.

— Je n'ai su votre arrestation que ce matin, dit Tallien, et, l'eussé-je sue hier soir, je n'eusse osé venir. Je ne puis, au milieu des espions qui m'entourent, faire quelque chose pour vous qu'à la condition que l'on ignorera que nous nous connaissons.

— Eh bien ! soit, nous ne nous connaissons pas ; mais vous allez me faire sortir d'ici.

— De ce cachot, oui, à l'instant même.

— Non pas de ce cachot, de cette prison.

— De cette prison, cela m'est impossible. Vous êtes dénoncée, vous êtes arrêtée, il faut que vous passiez devant le tribunal révolutionnaire.

— Comparaître devant votre tribunal, non ; je serais condamnée d'avance. Une pauvre créature comme moi, fille d'un comte, femme d'un marquis, qui manque mourir de peur pour avoir couché une nuit avec une douzaine de rats ! mais je suis par le temps qui court un vrai gibier de guillotine.

Tallien se frappa le front :

— Mais aussi de quoi vous mêlez-vous, je vous le demande, de venir à Bordeaux pour payer à un capitaine anglais le passage des ennemis de la nation !

— Je ne suis pas venue pour cela. Trois cents malheureux se sont trouvés sur mon chemin que j'ai pu racheter de l'échafaud pour trois poignées d'or. Supposez qu'au lieu d'avoir ce chapeau à panache et cette ceinture tricolore, vous fussiez simple citoyen, vous en feriez autant que moi.

— Mais ce n'est pas le tout que de favoriser l'émigration des autres, vous émigrez vous-même.

— Moi, oh ! par exemple ! je vais voir en Espagne mon père, que je n'ai pas vu depuis quatre ans. Vous appelez ça émigrer ! Voyons, faites-nous rendre bien vite la liberté, à mon mari et à moi, et que nous partions.

— À votre mari ? Je croyais que vous étiez divorcée.

— Peut-être le suis-je en effet, mais ce n'est pas au moment où il est en prison, où sa tête est menacée, que je m'en souviendrai.

— Écoutez, dit Tallien, je ne suis pas maître absolu, je ne puis lâcher que l'un de vous deux, l'autre restera en otage. Voulez-vous partir ? je garde votre mari ; voulez-vous que votre mari parte ? je vous garde.

— Et la vie est-elle garantie à celui qui reste ? dit madame de Fontenay.

— Oui, autant que ma propre tête tiendra sur mes épaules.

— En ce cas, faites partir mon mari, je reste, dit madame de Fontenay avec un charmant abandon.

— Votre main en signe de pacte.

— Oh ! non, vous n'êtes pas digne de baiser ma main, après l'abandon où vous m'avez laissée ; mon pied tout au plus, ou plutôt ce que les rats en ont laissé.

Et elle déchaussa son pied charmant, son pied d'Espagnole, grand comme la main, sur lequel était visible la trace des dents des rongeurs nocturnes, et le lui donna à baiser.

Tallien le prit tout entier dans ses deux mains, l'appuya contre ses lèvres.

— Je joue ma tête, dit-il ; mais que m'importe ! je suis payé d'avance.

En ce moment, la porte se rouvrit, et l'aide de camp reparut, suivi du geôlier.

— Amaury, dit Tallien, attends ici l'ordre de sortie de la citoyenne Fontenay. Je vais chercher cet ordre au tribunal, et, lorsque tu l'auras reçu, elle-même te dira où il faut la conduire.

Un quart d'heure après, l'ordre arrivait ; madame de Fontenay se faisait conduire chez Tallien, et le geôlier écrivait à Robespierre :

« La République est trahie de tous les côtés ; le citoyen Tallien vient de faire grâce, de son autorité privée, à la ci-devant marquise de Fontenay, arrêtée par ordre du Comité de salut public, avant même qu'elle ait été interrogée. »

Terezia avait tenu sa parole ; son mari parti, elle était restée en otage, non seulement à Tallien, mais chez Tallien.

À partir de ce moment, Bordeaux respire. Il est bien rare qu'une femme jeune et dans la fleur de sa beauté soit cruelle ; Terezia, à la fois la grâce, la douceur et la persuasion, avait captivé Tallien : elle captiva Isabeau, elle captiva Lacombe.

C'était une de ces natures comme les Cléopâtre et les Théodora, sous la main desquelles la nature se plaît à courber la tête des tyrans.

Bordeaux bientôt comprit tout ce qu'elle devait à la belle Terezia. Aux théâtres, aux revues, aux sociétés populaires, le peuple l'applaudissait ; il croyait voir en elle l'Égérie de la Montagne, le génie de la République.

Terezia avait compris qu'elle n'avait qu'une excuse à son amour : c'était d'adoucir le représentant farouche, l'homme implacable ; c'était d'arracher les dents et de couper les griffes du lion. Le repos de la guillotine était sa gloire ; si elle fréquentait les clubs, si elle y prenait la parole, c'était pour faire tourner sa popularité au profit de la miséricorde.

Elle se souvenait, pour une nuit passée dans un cachot de la prison de Bordeaux, d'y avoir vu ses jolis pieds mordus par les rats ; elle se faisait donner par Tallien les listes des prisonniers. « Qu'a fait celui-ci ? Qu'a fait celle-là ? demandait-elle. Suspects, et moi aussi j'étais suspecte. Voyons, la République en serait-elle plus forte quand vous m'auriez guillotinée ? »

Une larme tombait sur un nom et l'effaçait.

Cette larme levait l'écrou.

Mais la dénonciation du geôlier porta ses fruits. Un matin, arriva à Bordeaux l'homme de Robespierre. Tallien était remplacé par le nouveau venu. Il partit pour Paris avec Terezia.

Robespierre fut trompé dans son attente ; le vent, un vent inconnu, soufflait la clémence. Tallien, que Robespierre croit dépopularisé par son indulgence, est nommé président de la Convention.

À partir de ce moment, ce sera entre ces deux hommes une haine inextinguible.

L'homme de Robespierre lui avait écrit de Bordeaux :

« Prends garde à toi, Tallien aspire à jouer un grand rôle. »

Robespierre, n'osant attaquer Tallien en face, donna ordre au Comité de salut public de faire arrêter Terezia.

L'arrestation eut lieu à Fontenay-aux-Roses.

Terezia fut conduite à la Force.

C'était quinze jours à peu près avant que j'y fusse conduite moi-même.

Elle fut jetée dans un cachot noir et humide qui lui rappela les rats de Bordeaux. Elle y dormit accroupie sur une table, le dos appuyé au mur.

Deux ou trois jours après, on leva le secret et on la mit dans une grande chambre avec huit femmes.

Devine, mon bien-aimé, à quoi s'amusaient ces femmes pour abréger les longues nuits sans sommeil ?

Elles jouaient au tribunal révolutionnaire.

L'accusée était toujours condamnée, on lui liait les mains, on lui faisait passer la tête entre les barreaux d'une chaise, on lui donnait une chiquenaude sur le cou, et tout était dit.

Cinq des huit femmes qui avaient habité cette chambre partirent successivement pour jouer en réalité sur la place de la Révolution le rôle qu'elles avaient répété dans la chambre de la Force.

Pendant ce temps, Tallien, enveloppé d'un manteau, errant autour de la prison où était enfermée Terezia, cherchait à voir sa silhouette chérie à travers les barreaux d'une fenêtre.

Il finit par louer une mansarde de laquelle il plongeait dans la cour où les prisonniers avaient permission de se promener.

Un soir, au moment où elle allait rentrer et où, par grâce spéciale, le brave Ferney l'avait laissée un instant seule après les autres, une pierre tomba à ses pieds.

Tout est événement pour les prisonniers ; il lui sembla que cette pierre avait une signification quelconque ; elle la ramassa et trouva un petit billet lié à la pierre.

Elle cacha soigneusement la pierre, ou plutôt le billet qui y était attaché. Elle ne pouvait le lire puisqu'il faisait nuit et que la lumière n'était pas permise ; elle dormit tenant le billet dans sa main, et, le lendemain au point du jour, elle s'approcha de la fenêtre et lut aux premiers rayons du matin :

« Je veille sur vous ; tous les soirs, allez dans la cour ; vous ne me verrez pas, mais je serai près de vous. »

L'écriture était déguisée, il n'y avait pas de signature ; mais quel autre que Tallien eût pu écrire ce billet ?

Elle attendit avec impatience le moment où montait le père Ferney ; elle fit tout ce qu'elle put pour le faire parler, mais sa seule réponse fut de mettre le doigt sur ses lèvres.

Huit jours de suite, Terezia, par le même moyen, eut des nouvelles de son protecteur.

Mais sans doute Robespierre fut averti par sa police que Tallien avait loué une chambre près de la Force. Ordre fut donné de conduire Terezia aux Carmes avec huit ou dix autres prisonniers.

Elle partait de la grande Force en même temps que je partais de la petite Force.

Seulement, la charrette des condamnés était sortie par la porte de la rue du Roi-de-Sicile, tandis que le tombereau des prisonniers était sorti par la porte de la rue des Rosiers.

Ils s'étaient rejoints à la rue des Lombards, forcé qu'était le tombereau de traverser la rue Saint-Honoré pour gagner le pont Notre-Dame.

C’est là où j’avais vu Terezia ; c’est là où je lui avais envoyé mon bouton de rose.

En arrivant aux Carmes, on l’avait mise dans la chambre de madame de Beauharnais, dont on venait d’enlever madame d’Aiguillon.

Madame de Beauharnais était une femme de vingt-neuf à trente ans, née à la Martinique, où son père était gouverneur de port. Elle était venue en France à l’âge de quinze ans, et avait épousé le vicomte Alexandre de Beauharnais.

Le général de Beauharnais (car son mari a servi d’abord la Révolution, qui l’a dépassé comme tant d’autres) venait de mourir sur l’échafaud.

Quoique assez malheureuse avec son mari comme madame de Fontenay, elle avait fait ce qu’elle avait pu pour le sauver, mais ses démarches n’avaient abouti qu’à la compromettre elle-même. Elle avait été arrêtée, conduite aux Carmes, et s’attendait d’un jour à l’autre à être traduite au tribunal révolutionnaire.

Elle avait eu deux enfants du général Beauharnais, l’un nommé Eugène, l’autre Hortense ; mais sa misère était si grande, qu’Eugène était entré comme apprenti chez un menuisier et Hortense pour sa nourriture chez une lingère.

La veille de l’arrivée de Terezia, on était venu enlever le lit de sangle de madame d’Aiguillon.

— Mais que faites-vous donc là ? avait dit Joséphine au geôlier.

— Vous le voyez bien, j’enlève le lit de votre amie.

— Mais où couchera-t-elle demain ?

Le geôlier s'était mis à rire.

— Demain, dit-il, elle n'aura plus besoin de lit.

En effet, on était venu chercher madame d'Aiguillon, qui n'avait point reparu.

Il était resté un matelas jeté à terre.

Il devait nous servir à toutes trois, à moins que deux ne préférassent coucher sur des chaises.

Il faut dire que l'aspect de notre chambre n'est pas gai, mon bien-aimé ; elle a été, au 2 septembre, le théâtre de l'assassinat de plusieurs prêtres, et le sang, en plusieurs endroits, avait taché les murailles.

En outre, plusieurs inscriptions lugubres couvraient les murs, – dernier cri d'espérance ou de désespoir.

Le soir vint, et, avec la nuit, les idées plus sombres. Nous nous assîmes toutes trois sur le matelas, et, comme j'étais la seule qui ne frissonnait pas :

— Tu n'as donc pas peur ? me dit Terezia.

— Ne t'ai-je pas raconté, lui répondis-je, que j'avais voulu mourir ?

— Voulu mourir à ton âge, à seize ans ?

— Hélas ! j'ai plus vécu que telle femme morte à quatre-vingts ans.

— Oh ! moi, dit Terezia, j'avoue que je tremble à chaque bruit. Mon Dieu ! tu as vu guillotiner trente personnes avant toi ; tu as senti le vent du couteau qui passait comme un éclair devant tes yeux, et tes cheveux n'ont pas blanchi !

— Comme Juliette voyait Roméo couché sous son balcon, il me semblait voir mon bien-aimé couché dans la tombe. Je ne mourais pas, j'allais à lui, voilà tout. Vous avez tout dans la vie vous autres, fiancés, enfants, voilà pourquoi vous voulez vivre. J'ai tout dans la mort, moi, voilà pourquoi je veux mourir.

— Mais maintenant, me dit-elle d'un ton caressant, maintenant que tu as trouvé deux amies, veux-tu mourir toujours ?

— Oui, si vous mourez.

— Mais si nous ne mourons pas ?

Je haussai les épaules.

— Je ne demande pas mieux que de vivre, répondis-je.

— Et par exemple, dit Terezia en me serrant contre son cœur et en m'embrassant sur les yeux, si tu pouvais nous sauver la vie !

— Oh ! m'écriai-je, je le ferais avec bonheur, mais comment ?

— Comment ?

— Oui. Je suis prisonnière comme vous.

— Seulement, d'après ce que tu m'as raconté, tu pourrais sortir si tu voulais.

— Moi ! de quelle façon ?

— N'es-tu pas protégée par un commissaire ?

— Suis-je protégée ?

— Certainement. Ne t'a-t-il pas fait écrouer sous un faux nom ?

— Oui.

— Ne t'a-t-il pas dit que tu le reverrais ?

— Quand ? voilà la question.

— Je ne sais ; mais il faut que ce soit le plus tôt possible.

— Les jours vont vite.

— Si seulement tu savais son nom ?

— Je ne le sais pas.

— On pourrait le savoir par le concierge.

— Ne vaudrait-il pas mieux le laisser revenir, puisqu'il a dit qu'il reviendrait ?

— Oui, mais si d'ici là… ?

— Je puis sauver l'une de vous, dis-je, en répondant pour elle et en montant sur la charrette à sa place.

— Mais laquelle ? demanda vivement Terezia.

— Il serait juste que ce fût celle qui a des enfants, madame de Beauharnais.

— Vous êtes un ange, me dit celle-ci en m'embrassant ; mais je n'accepterai jamais un pareil sacrifice.

— Écoutez, mes bonnes amies, leur dis-je, combien y a-t-il de temps que vous êtes arrêtées ?

— Moi, dit Terezia, voilà vingt-deux jours.

— Et moi, dit madame de Beauharnais, en voilà dix-sept.

— Eh bien ! il est probable que ce n'est ni demain ni après-demain que l'on pensera à vous. Nous avons donc trois ou quatre jours pour faire revenir notre commissaire, s'il ne revient pas de lui-même ; dormons en attendant, la nuit porte conseil.

Et nous nous couchâmes sur notre seul matelas, dans les bras l'une de l'autre.

Mais je crois bien que moi seule dormis.

q

9.19 19

Les jours se passaient et n'apportaient aucun changement à notre situation. Nous n'apprenions aucune nouvelle du dehors. Nous ne savions à quel degré d'irritation ou de lutte en étaient arrivés les partis.

Mes deux malheureuses compagnes tremblaient et pâlissaient au moindre bruit qui se faisait dans les corridors.

Un matin, la porte s'ouvrit, et le concierge me dit que l'on me demandait à la geôle.

Mes deux compagnes me regardèrent avec terreur.

— Ne craignez rien pour moi, leur dis-je ; je ne suis pas jugée, pas condamnée, et ne puis par conséquent être exécutée.

Elles ne m'embrassèrent pas moins comme si elles ne devaient pas me revoir.

Mais je leur jurai que je ne quitterais pas les Carmes sans leur dire adieu.

Je descendis. Comme je m'en doutais, j'étais attendue par mon commissaire.

— J'ai à interroger cette jeune fille, dit-il ; laissez-moi seul au parloir avec elle.

Il avait le même costume que la première fois ; la carmagnole et le bonnet rouge lui donnaient, au premier abord, un aspect féroce ; mais sous ce masque on retrouvait des yeux bons et francs, et des lignes douces aboutissant à une bouche bienveillante.

— Tu vois, citoyenne, me dit-il, que je ne t'ai pas oubliée ?

Je m'inclinai en signe de remerciement.

— Maintenant, traite-moi en homme qui te veut du bien, et dis-moi ton secret.

— Je n'en ai pas.

— Comment te trouvais-tu sur la charrette des condamnés quand il n'y avait contre toi ni arrêt ni condamnation ?

— Je voulais mourir.

— Ce que l'on m'a dit à la Force était donc vrai, que tu t'étais fait lier les mains et que tu étais montée sur la charrette par

surprise ?

— Qui t'a dit cela ?

— Le citoyen Santerre lui-même.

— Il ne lui arrivera pas malheur pour le service qu'il m'a rendu ?

— Non !

— Eh bien ! il t'a dit la vérité. À mon tour à parler.

— J'écoute.

— Quel intérêt prends-tu à moi ?

— Je te l'ai dit, je suis commissaire de section. C'est moi qui ai été chargé de l'arrestation de la pauvre Nicole ; les larmes me sont venues aux yeux en l'arrêtant. Son exécution m'a donné les premiers remords que j'ai eus de ma vie. Alors je me suis juré que si l'occasion se présentait de pouvoir sauver une pauvre innocente comme elle, je ne la laisserais pas échapper. La Providence vous a conduite sur mon chemin et je viens vous dire : Voulez-vous la vie ?

Je tressaillis ; la vie m'était indifférente pour moi-même, mais je réfléchis combien comptaient sur elle les deux pauvres créatures que j'allais laisser derrière moi en prison.

— Comment vous y prendrez-vous, lui demandai-je, pour me tirer d'ici ?

— C'est bien simple. Il n'y a aucune charge contre vous ; je me suis renseigné à la Force ; vous êtes écrouée ici sous un faux nom. Je viens vous chercher pour vous transporter dans une autre pri-

son. Je vous laisse en passant sur le pont Neuf ou le pont des Tuileries, et vous allez où vous voudrez.

— J'ai promis de dire adieu à mes deux compagnes de chambre.

— Comment les appelez-vous ?

— Je puis vous dire leurs noms sans danger pour elles ?

— Ne voyez-vous point que vous m'offensez ?

— Madame Beauharnais, madame Terezia Cabarrus.

— La maîtresse de Tallien ?

— Elle-même.

— Toute la question est aujourd'hui entre son amant et Robespierre. Si Tallien triomphe, vous me recommanderez à elle ?

— Soyez tranquille.

— Remontez à votre chambre et descendez vite. Nous sommes dans un temps où l'on peut faire attendre la mort, mais pas la vie.

Je remontai toute joyeuse.

— Oh ! dirent mes deux amies en m'apercevant, bonne nouvelle, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, j'ai revu mon commissaire, il offre de me faire sortir.

— Accepte, s'écria Terezia en me sautant au cou, et sauve-nous !

— Comment ?

Elle tira de sa poitrine un poignard espagnol fin comme une aiguille, mortel comme une vipère ; puis, avec de petits ciseaux que madame d'Aiguillon avait laissés à madame de Beauharnais, elle coupa une boucle de ses cheveux et en enveloppa le poignard.

— Tiens, dit-elle, tu iras trouver Tallien ; tu lui diras que tu me quittes, que tu m'as demandé mes commissions pour lui, que je t'ai remis ces cheveux et ce poignard en te disant : « Donne ce poignard à Tallien, et dis-lui de ma part que je suis appelée après-demain devant le tribunal révolutionnaire, que si dans vingt-quatre heures Robespierre n'est pas mort, c'est un lâche ! »

Je comprenais cette furia espagnole.

— C'est bien, répliquai-je, je le lui dirai. Et vous, madame, continuai-je en me retournant vers madame de Beauharnais, n'avez-vous pas de votre côté quelque recommandation à me faire ?

— Moi ! dit-elle de sa douce voix créole, je n'ai que Dieu pour me défendre et pour veiller sur moi. Mais si vous passez dans la rue Saint-Honoré, entrez au magasin de lingerie du n° 362, et embrassez sur le front ma chère Hortense, qui rendra ce baiser à son frère. Dites-lui que je me porte aussi bien qu'on peut le faire en prison et avec un cœur rongé d'inquiétudes. Ajoutez que je mourrai en disant son nom et en la recommandant à Dieu.

Nous nous embrassâmes. Terezia me tira à elle.

— Tu n'as pas d'argent, me dit-elle, et peut-être pour notre salut t'en faudra-t-il. Partageons.

Elle mit dans ma main vingt louis.

Je voulus faire quelques observations.

— Pardon, pardon, dit-elle, mais je ne me soucie pas que, dans une affaire de cette importance, où il est question de nos trois têtes, tu sois arrêtée par un louis ou deux.

Elle avait raison ; je pris les vingt louis de Terezia, je les mis dans ma poche. Je cachai son poignard dans ma poitrine et j'allai rejoindre mon protecteur au parloir.

Pendant mon absence, il avait tout arrangé avec le concierge.

Il me donna le bras ; nous sortîmes. Un fiacre nous attendait.

Pendant la course, mon commissaire de police, qui ne me paraissait pas bien sûr de l'inamovibilité de Robespierre, me mit au courant des événements.

Robespierre, qui, depuis l'exécution des chemises rouges, s'était retiré sous sa tente, laissant en apparence la France aller au hasard, mais maintenant toujours la main sur le Comité de salut public auquel il faisait signer des listes par Herman, Robespierre était revenu le 5 thermidor.

Il attendait Saint-Just pour éclater. Saint-Just revenait les mains pleines de dénonciations. Quand le triumvirat Saint-Just, Couthon et Robespierre serait réuni, on demanderait les dernières têtes qu'il était indispensable de sacrifier à la Terreur.

C'étaient celles de Fouché, de Collot-d'Herbois, de Cambon, de Billaud-Varennes, de Tallien, de Barrère, de Léonard Bourdon, de Lecointre, de Merlin de Thionville, de Fréron, de Panis, de Dubois-Crancé, de Bentabole, de Barras…

Quinze ou vingt têtes, voilà tout.

Après quoi on en viendrait à la clémence.

Restait à savoir si ceux dont on allait demander les têtes les laisseraient prendre. En effet, de leur côté, ils avaient préparé une accusation contre celui qu'ils appelaient le dictateur.

Seulement, le dictateur leur donnerait-il le temps d'accuser ?

Pendant le mois où il était resté absent, Robespierre avait rédigé son apologie.

Homme de la légalité, il croyait n'avoir à répondre qu'à la légalité.

On était au 8 thermidor, tout se dénouerait certainement avant trois ou quatre jours.

Je demandai à mon commissaire où je pourrais trouver Tallien.

Il m'indiqua son domicile, rue de la Perle, n° 460, au Marais.

Je me fis descendre à la porte Saint-Honoré.

Là, mon protecteur prit congé de moi. Je lui demandai son nom.

— Inutile, me dit-il ; si vous réussissez, vous me reverrez, et je viendrai demander moi-même ma récompense. Si vous échouez, vous ne pourrez rien pour moi, je ne pourrai rien pour vous. Nous ne nous connaissons pas.

Il partit avec son fiacre du côté des boulevards.

J'entrai dans la rue Saint-Honoré et gagnai le n° 352.

J'entrai dans le magasin de lingerie. On se rappelle que c'était celui de madame de Condorcet.

Je demandai mademoiselle Hortense.

On me montra une charmante petite fille d'une dizaine d'années, avec des cheveux et des yeux magnifiques.

Elle travaillait pour sa nourriture !

Je demandai la permission de lui parler en particulier : la permission me fut accordée. Je l'entraînai dans une arrière-boutique, et je lui dis que je venais de la part de sa mère.

La pauvre enfant éclata en sanglots, tout en se jetant à mon cou et en m'embrassant.

Je lui donnai deux louis pour sa petite toilette. Elle en avait grand besoin.

Je demandai à voir madame Condorcet.

Elle était à son atelier de l'entresol.

J'y montai.

Elle jeta un cri en m'apercevant et se précipita dans mes bras.

— Oh ! me dit-elle, je vous croyais bien morte ; on m'avait dit vous avoir vue passer sur la charrette.

En deux mots, je lui racontai tout.

— Qu'allez-vous faire ? me demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, répondis-je en souriant. Peut-être suis-je la montagne renfermant la souris dans son sein ; peut-être suis-

je le grain de sable où versera brisé le char de la Terreur.

— En tout cas, vous restez ici, dit-elle.

— Après ce que je vous ai dit, n'avez-vous pas peur de moi ? lui demandai-je.

Elle sourit et me tendit la main.

Je la prévins que j'aurais une course à faire la nuit même, et lui demandai si je pouvais avoir une clef de son appartement pour y rentrer et en sortir quand je voudrais.

— Cela est d'autant plus facile, me dit-elle, que je couche à ma maison d'Auteuil et que vous serez maîtresse ici.

Et elle me remit la clef à l'instant même.

La séance de la Convention avait été orageuse. L'apologie de Robespierre n'avait pas eu le succès qu'il en attendait. Son début avait été de la plus grande maladresse. La séance s'était ouverte par Barrère annonçant la reprise d'Anvers, c'est-à-dire la reprise de la Belgique tout entière.

Or, c'était contre Carnot, qui venait de reprendre Anvers, que Robespierre, qui ne se doutait pas de cette reprise, avait dirigé son attaque.

Par malheur, Robespierre n'était point assez habile improvisateur pour se tirer d'un pareil embarras, et, ne changeant rien à son discours, il avait débuté par ces mots :

« L'Angleterre, tant maltraitée par nos discours, est ménagée par nos armes. »

Le discours dura deux heures.

Lecointre, l'ennemi de Robespierre, voyant le peu d'effet que le discours de Robespierre avait fait, demanda à grands cris l'impression.

Un robespierriste n'eût pas osé la demander.

Cependant l'Assemblée vota par habitude l'impression.

Alors un homme s'était élancé à la tribune. C'était Cambon, l'homme intègre par excellence. Robespierre l'avait appelé fripon, comme il avait appelé Carnot traître.

— Un instant, dit-il, ne nous hâtons pas. Avant d'être déshonoré, je parlerai.

Et il exposa clairement et en peu de mots son système de finances, terminant par ces mots :

— C'est l'heure de dire la vérité. Un homme paralyse à lui seul toute la Convention. Cet homme, c'est Robespierre. Jugez-nous.

Alors Billaud s'était écrié :

— Oui, tu as raison, Cambon, il faut arracher les masques. S'il est vrai que nous n'ayons plus la liberté d'opinion, j'aime mieux que mon cadavre serve de trône à un ambitieux que de devenir par mon silence le complice de son crime.

— Moi, dit Panis, je lui demande seulement si mon nom est sur la liste de proscription. Qu'ai-je gagné à la Révolution ? pas de quoi acheter un sabre à mon fils et une jupe à ma fille.

Les cris : « Rétracte-toi ! rétracte-toi ! » éclatèrent alors dans la salle. Mais Robespierre, avec calme :

— Je ne rétracte rien, dit-il. J'ai jeté mon bouclier ; je me suis présenté à découvert à mes ennemis ; je n'ai flatté personne, je n'ai calomnié personne, je ne crains personne ! Je persiste et ne prends aucune part à ce que décidera la Convention pour l'impression ou la non-impression de mon discours.

De toutes les parties de la salle, des voix crièrent :

— Révoquons l'impression !

L'impression fut révoquée.

L'échec était terrible.

Du moment où la Convention n'acceptait pas les accusations de friponnerie, de trahison, de conspiration portées par Robespierre contre les comités et les représentants du peuple en mission, la Chambre accusait Robespierre de calomnies contre les représentants du peuple et les comités.

C'était aux jacobins que Robespierre comptait prendre sa revanche. Cette société, qui lui devait sa fondation, sa force et son éclat, était son pilier d'airain.

Je résolus d'assister à la séance. J'étais prévenue que je ne trouverais Tallien chez lui qu'à minuit.

Je m'enveloppai d'une mante de femme du peuple que me prêta madame Condorcet.

On étouffait dans l'espèce de cave où les jacobins tenaient leurs séances.

La Commune était déjà prévenue de l'échec qu'avait éprouvé son héros ; on voyait passer Henriot ivre, chancelant sur son che-

val, comme cela lui arrivait dans les grandes occasions. Il donnait des ordres pour que la garde nationale prît les armes le lendemain.

Vers neuf heures, Robespierre entra au milieu des acclamations générales. Sa tête pâle se roidit sur ses épaules, ses yeux verts s'illuminèrent. Il monta à la tribune tenant, pour la lire aux jacobins, son apologie qu'il avait déjà lue à la Convention.

Mais Robespierre n'était jamais las de lire ses discours.

Il fut écouté avec la religion d'apôtres pour leur dieu, applaudi avec enthousiasme.

Puis, lorsqu'il eut fini, lorsque la triple salve d'applaudissements se fut éteinte :

— Citoyens, dit-il, c'est mon testament de mort que je vous apporte. Je vous laisse ma mémoire, vous la défendrez. S'il me faut boire la ciguë, vous me verrez calme.

— Je la boirai avec toi ! cria David.

— Tous, – nous la boirons tous ! – crièrent les assistants en se jetant dans les bras l'un de l'autre.

Et ce ne furent plus que larmes et sanglots.

L'enthousiasme atteignait la frénésie.

Couthon monta à la tribune et demanda qu'on rayât de la Convention les membres qui avaient voté contre l'impression du discours de Robespierre.

Les jacobins votèrent d'une seule voix.

Ils ne s'apercevaient pas que, ce refus d'impression ayant été voté à la majorité, ils venaient de voter la destitution de la majorité de la chambre.

Les robespierristes ardents entourèrent alors leur apôtre.

Ils demandaient un mot de lui pour faire un second 31 mai.

Robespierre, pressé, entouré, laissa tomber ces paroles :

— Eh bien ! essayez encore, délivrez la Convention, séparez les bons des méchants.

En ce moment, une grande rumeur se fit entendre dans la partie la plus sombre de la salle. Les jacobins venaient de reconnaître parmi eux Collot-d'Herbois et Billaud, ces deux grands ennemis de Robespierre qui venaient d'entendre tout ce qui avait été dit contre la Convention, ainsi que l'autorisation donnée par Robespierre à ses séides de séparer les méchants des bons.

Des cris de mort se firent entendre contre eux, les couteaux se levèrent.

Quelques jacobins, qui ne voulaient pas que leur salle fût tachée de sang, les entourèrent, les protégèrent, les aidèrent à fuir.

Le président annonça que la séance était levée.

Les deux partis n'avaient pas trop de la nuit pour se préparer au combat du lendemain.

Je sortis avec la foule. Il était plus de onze heures du soir. C'était donc le moment de trouver Tallien chez lui.

Je me trouvais derrière Robespierre.

Il sortait appuyé sur Coffinhal. Le menuisier Duplay passait près de lui.

On parlait de la séance du lendemain. Le triomphe des jacobins ne rassurait pas complètement les amis de Robespierre.

— Je n'attends plus rien de la Montagne, disait-il ; mais la majorité est jeune, la masse de la Convention m'entendra.

La femme Duplay et ses deux filles attendaient Robespierre à la porte de la rue.

Elles coururent à lui en l'apercevant. Il les rassura. Tous rentrèrent dans l'allée qui conduisait à la maison du menuisier. La porte se referma sur eux.

Je revins sur mes pas ; la curiosité m'avait entraînée à la suite de cet homme, et je repris la rue Saint-Honoré, marchant cette fois du côté du Palais-Égalité.

Quoiqu'il fût tard, les rues n'étaient point désertes. Une fièvre ardente courait dans les veines de la capitale. Des gens sortaient mystérieusement de chez eux ; d'autres y entraient non moins mystérieusement ; on échangeait des paroles d'un côté à l'autre de la rue, des signaux d'une fenêtre à l'autre ; arrivée au bout de la rue de la Ferronnerie, je pris la rue du Temple et j'atteignis la rue de la Perle.

La rue était mal éclairée : j'avais peine à lire les numéros. Je croyais cependant me trouver devant le n° 460.

Mais j'hésitais à frapper à la porte d'une allée étroite qui me paraissait la seule entrée de cette maison sombre, sur la façade de laquelle aucune lumière ne transparaissait.

Tout à coup, la porte de l'allée s'ouvrit, et un homme vêtu d'une carmagnole et armé d'un gros bâton parut.

J'eus peur, et je fis un pas en arrière.

— Que veux-tu, citoyenne ? demanda cet homme en frappant le pavé de son bâton.

— Je veux parler au citoyen Tallien.

— D'où viens-tu ?

— De la prison des Carmes.

— De la part de qui viens-tu ?

— De la part de la citoyenne Terezia Cabarrus.

L'homme tressaillit.

— Dis-tu vrai ? demanda-t-il.

— Conduis-moi près de lui et tu verras.

— Viens.

L'homme entrouvrit la porte. Je me glissai dans l'allée. Il prit les devants, monta un escalier faiblement éclairé.

Dès les premières marches, j'avais entendu le bruit d'un grand nombre de voix qui paraissaient discuter.

La discussion était violente, et, à mesure que je montais les marches, le bruit me parvenait plus distinct.

J'entendais les noms de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just, de Henriot.

Ces voix venaient du second étage.

L'homme au bâton s'arrêta devant une porte et l'ouvrit.

Un flot de lumière envahit l'escalier, mais à sa vue la discussion cessa ; toutes les voix se turent.

— Qu'y a-t-il ? demanda Tallien.

— Une femme qui vient des Carmes, dit mon guide, et qui apporte, dit-elle, des nouvelles de la citoyenne Terezia Cabarrus.

— Qu'elle entre ! dit vivement Tallien.

L'homme au bâton s'effaça. Je laissai tomber ma mante sur la rampe de l'escalier, et je m'avançai dans cette chambre où chacun avait gardé la pose dans laquelle je l'avais surpris.

— Lequel de vous tous est le citoyen Tallien ? demandai-je.

— Moi, répondit le plus jeune de tous ces hommes.

Je m'avançai vers lui :

— Je quitte la citoyenne Terezia Cabarrus. « Porte cette boucle de cheveux et ce poignard à Tallien, et dis-lui que je suis appelée au tribunal révolutionnaire après-demain, et que, si dans vingt-quatre heures Robespierre n'est pas mort, c'est un lâche ! »

Tallien sauta sur la boucle de cheveux et sur le poignard.

Il baisa la boucle de cheveux, et, levant le poignard :

— Vous avez entendu, citoyens, dit-il ; libre à vous de ne pas décréter demain Robespierre d'accusation ; mais si vous ne le décrétez pas d'accusation, je le poignarde, et à moi seul sera la gloire d'avoir délivré la France de son tyran.

D'un seul geste, tous ceux qui étaient présents étendirent la main au-dessus du poignard de Terezia Cabarrus.

— Nous jurons, dirent-ils, que demain nous serons morts ou que la France sera libre !

Alors Tallien, se tournant de mon côté :

— Si tu veux voir quelque chose de grand comme la chute d'Appius ou la mort de César, viens à la séance de demain, jeune fille, et tu pourras aller dire à Terezia ce que tu auras vu !...

— Oui ; mais, si vous voulez réussir, dit une voix, ne vous lancez pas dans les discussions, ne lui donnez pas la parole. La mort sans phrases !

– Bravo, Sieyès ! crièrent toutes les voix ; tu es homme de bon conseil et ton conseil sera suivi.

q

9.20 20

Tallien voulut absolument me faire reconduire par l'homme au bâton, qui n'était autre que son garde du corps.
Je revins chez madame Condorcet par le même chemin que j'avais pris pour aller chez le citoyen Tallien. J'éprouvais une singulière sensation. Je venais peut-être d'être l'intermédiaire entre le bras qui doit frapper et la poitrine qui doit être frappée.

J'avais pris, en me laissant entraîner, une part active à ce qui se passerait le lendemain ; que le poignard servît à frapper Ro-

bespierre, que le poignard servît à frapper Tallien lui-même, dans l'un et l'autre cas c'était moi qui avais remis le poignard.

Tant qu'il avait été entre mes mains, tant que j'avais été poussée par le désir de sauver mes deux amies, je n'y avais pas songé ; mais, du moment où il était dans la main de Tallien, je devenais sa complice. La fièvre qui m'avait soutenue tant que ma mission n'était pas accomplie m'avait abandonnée du moment où j'étais redescendue dans la rue. Le bruit s'était calmé ; mais, cependant, dans cette grande artère Saint-Honoré, si passagère, on rencontrait encore un grand nombre de personnes, seulement pas de groupes. Ces personnes passaient seule à seule. J'eus la curiosité d'aller jusqu'à la porte du menuisier Duplay. Tout était fermé, pas un rayon ne filtrait au dehors. Dormait-on dans le calme des consciences pures ? Veillait-on silencieusement dans le trouble des imaginations agitées ?

Je remerciai l'homme au bâton ; je lui donnai une monnaie d'argent. Il la prit en disant :

— C'est par curiosité que je la prends, ma petite citoyenne ; il y a si longtemps que je n'en ai vu.

Je remontai dans mon entresol ; je fermai mes jalousies, mais je regardai au travers, laissant mes fenêtres ouvertes ; je ne pouvais pas dormir. J'étais dans une grande inquiétude pour mes deux amies.

Le lendemain soir, tout serait décidé. Moi qui n'avais pas craint pour moi, qui avais vu sans pâlir le couteau de la guillotine, moi qui avais regardé sans cligner des yeux le rayon de soleil qui se réfléchissait sur ce couteau, rouge du sang de trente personnes, je tremblais pour ces deux femmes que je connaissais de-

puis quelques jours à peine, qui m'étaient étrangères, mais qui m'avaient ouvert les bras quand tous les bras étaient fermés.

D'après ce que j'avais vu le soir à la séance des cordeliers, j'avais pu juger de l'ascendant que Robespierre avait sur la multitude.

— Je boirai la ciguë, avait-il dit, calme comme Socrate.

Et tout un chœur de fanatiques avait répondu :

— Nous la boirons avec toi !

Nos amis, ou plutôt nos alliés, auraient, je n'en doutais pas, le courage d'entamer le combat, mais auraient-ils celui de le poursuivre ? Auraient-ils, surtout, la force de se bien imprégner de ce conseil de Sieyès : « La mort sans phrases ? »

Combien peu de mots il faut au génie pour exprimer sa pensée, pour la faire comprendre au présent et à l'avenir, pour la mouler en bronze, enfin !

Évidemment, Sieyès était l'homme de génie de cette réunion ; mais il ne pouvait être l'homme d'exécution, étant prêtre.

Vers trois heures, je refermai ma fenêtre et je me couchai.

Mais je ne pus dormir que de ce sommeil fiévreux qu'habitent les rêves insensés.

La seule chose qui continuât à battre dans mon cerveau comme le balancier d'un pendule, c'était la phrase de Sieyès. C'était dans cette phrase qu'était la véritable condamnation de Robespierre.

Le jour vint comme je commençais de m'endormir. Vers huit ou neuf heures, je m'éveillai. J'entendis du bruit dans la rue ; je me levai promptement, j'entrebâillai ma fenêtre.

Il y avait déjà un groupe de jacobins (et par jacobins j'entends des habitués du club) à la porte du menuisier Duplay. Beaucoup de gens entraient et sortaient : ils allaient évidemment prendre le mot d'ordre de Robespierre.

Au milieu de toute cette foule, un homme s'arrêta, deux yeux se fixèrent sur moi, un regard passa par l'entrebâillement de ma jalousie. Je la refermai rapidement ; mais il était trop tard, j'avais été reconnue.

Deux minutes après, on frappait à ma porte, et j'allais ouvrir sans trop d'inquiétude.

De mon côté, j'avais reconnu mon commissaire de police ; je l'invitai à entrer et à se reposer.

— Ce n'est pas de refus, dit-il. Je suis brisé, j'ai été toute la nuit sur pied. Les partis sont décidément en présence et le combat aura lieu aujourd'hui.

— Oh ! dis-je, je vous avoue que je voudrais assister à cette bataille. Où croyez-vous qu'elle aura lieu, aux jacobins ou à la Convention ?

— À la Convention, évidemment. C'est là qu'est la légalité, et Robespierre est l'homme de la légalité.

— Comment faire pour assister à la séance ? On se battra aux portes de la Convention, et je suis seule.

— Prenez cette carte, me dit-il. La séance s'ouvrira à onze heures ; mangez vite quelque chose qui vous permette de rester jusqu'à la fin de la discussion. En sortant, vous me trouverez, si vous avez besoin de moi ; vous savez bien que je suis à vos ordres.

— Si vous aviez une heure devant vous, vous devriez bien me rendre un service très grand. Ce serait d'aller jusqu'aux Carmes, et, par un moyen quelconque, de faire dire à Terezia Cabarrus que sa commission est faite.

— Je vais faire mieux que cela, me dit-il ; je vais, pour dérouter nos limiers, la faire changer de prison ; si Tallien échoue, le premier ordre donné par Robespierre sera, pour se venger, de faire mettre la main sur sa maîtresse. Eh bien ! pendant qu'on la cherchera aux Carmes, pendant qu'on sera en quête de l'endroit où elle aura été transportée, il s'écoulera deux ou trois jours. Et, dans les circonstances où nous sommes, c'est quelque chose d'avoir plusieurs jours devant soi.

— Oh ! si nous réussissons, lui dis-je, que pourrais-je donc faire pour vous ?

— Quand nous en serons là, répliqua-t-il, comme tout passera entre les mains de Tallien, de Barras et de ses amis, la chose ne sera pas difficile.

— Eh bien ! c'est convenu, lui dis-je, partez, ne perdez pas un instant, songez qu'elles doivent être dans les angoisses de l'agonie.

— Vous n'avez personne pour vous servir ? me demanda-t-il.

— Personne.

— Eh bien ! en descendant, je vais vous envoyer quelque chose du café : deux œufs frais et un bouillon.

— Vous me rendrez service… Faites.

— N'oubliez pas, aussitôt votre déjeuner fini, d'aller à la Convention, si vous voulez ne rien perdre de ce qui s'y passera aujourd'hui.

Une demi-heure après, j'étais installée dans la tribune la plus proche du président. À onze heures, la salle s'ouvrit ; les tribunes s'encombrèrent, comme je l'avais prévu ; mais, chose qui indiquait l'inquiétude profonde des membres de l'Assemblée, c'est qu'ils n'arrivaient pas, ou pour mieux dire qu'ils n'arrivaient qu'en petit nombre.

Et d'abord, sur les sept cents députés qui avaient proclamé la République le 21 septembre 1792, plus de deux cents manquaient, tombés sur l'échafaud.

Sur tous les bancs, chose terrible à voir, il y avait des vides qui n'étaient autre chose que des tombes.

Au centre, d'abord, vaste comme une fosse commune, la place des girondins.

Sur la Montagne, le banc de Danton, le banc de Hérault de Séchelles et de Fabre d'Églantine.

Puis, çà et là, des caprices de la mort, où, depuis qu'elles étaient libres, personne n'osait plus s'asseoir.

Tous ces vides accusateurs, qui les avait faits ?

Un seul homme.

Qui avait frappé les vingt-deux girondins par la voix de Danton ?

Qui avait frappé les vingt-cinq cordeliers par la voix de Saint-Just ?

Qui avait frappé Chaumette ?

Qui avait frappé Hébert ?

Le même homme toujours.

Que l'on interroge tous ces vides, toutes ces fosses, soit simultanément, soit l'une après l'autre, toutes ne rejetteront qu'un seul nom :

Robespierre !

C'étaient de terribles complices pour les conjurés que ces tombes béantes. J'ai toujours vu, au jour sanglant des représailles, que la main invisible des morts faisait plus que la main des vivants.

Et la veille, aux Jacobins, il avait eu la faiblesse de promettre, ou la force d'ordonner une épuration.

Combien en proscrivait-il par cette épuration ?

Il l'ignorait lui-même. Comme Sylla, il pouvait répondre : « Je ne sais pas. »

Et cependant, peu à peu, les députés se rendaient à leur poste. Ils étaient fatigués, plus inquiets encore que fatigués.

On voyait que peu de ces hommes avaient passé la nuit dans leur lit. Les uns, parce qu'ils faisaient partie de quelque projet de

conspiration ; les autres, parce qu'ils avaient eu peur d'être arrêtés.

Leurs yeux cherchaient… Quoi ?… Ce que cherchent les yeux quand un grand événement s'approche, quand une tempête s'amasse au ciel, quand un tremblement de terre s'apprête à secouer le sol :

L'inconnu !

J'avais vu, en revenant, le peuple ondoyer dans la rue avec le désœuvrement menaçant de l'attente.

Midi venait de sonner, et Robespierre n'était pas encore arrivé. Blessé de son échec de la veille, disait-on, il ne rentrerait dans la Convention qu'à la tête de la Commune armée ; et ce qui venait à l'appui de ce dire, c'est que Henriot, ivre comme toujours, venait de mettre ses canons en batterie sur la place du Carrousel.

Tallien non plus n'avait point paru dans la chambre des séances. Mais on savait qu'il était dans la salle de la Liberté avec tous ses amis, et que, comme il fallait passer par cette salle pour entrer dans celle de la Convention, il arrêtait tous les députés au passage, en gardait quelques-uns avec lui, et envoyait les autres à leurs places avec leur leçon faite.

Attendait-il Robespierre comme Brutus, Cassius et Casca attendaient César ? Allait-il le poignarder là, sans phrases,comme avait dit Sieyès ?

Enfin un murmure annonça l'entrée de celui qu'on attendait avec tant d'impatience, et quelques-uns peut-être avec plus de crainte que d'impatience encore.

Le chimiste qui eût pu décomposer ce murmure y eût trouvé un peu de tout, depuis un commencement de menace jusqu'à un reste de lutterie.

Jamais, même le fameux jour de la fête de l'Être suprême, Robespierre n'avait mis un pareil soin à sa toilette. Il portait l'habit bleu barbeau, la culotte claire, le gilet de piqué blanc avec des effilés ; il avait la démarche lente et assurée. Lebas, Robespierre jeune, Couthon, ses fidèles, marchaient du même pas que lui. Ils s'assirent autour de lui, ne regardant personne, ne saluant personne. Et cependant ils voyaient de leur place, avec un certain dédain qu'ils n'étaient pas maîtres de cacher, les chefs de la Plaine et de la Montagne, irréconciliables jusqu'à ce jour, et qui ce jour-là entraient, chose menaçante, au bras l'un de l'autre, se soutenant l'un à l'autre.

Il y eut un instant de silence.

Saint-Just entra à son tour, tenant à la main le discours qu'il allait lire, discours qui devait amener la chute des comités et leur renouvellement par des hommes dévoués à Robespierre.

La veille, le parti jacobin, craignant l'emportement de ce jeune homme, avait exigé qu'il lût ce discours à une commission avant de le prononcer. Mais il n'avait pas eu le temps. Il venait d'en écrire la dernière ligne à peine. Sa pâleur de cendre, ses yeux cerclés de noir, disaient le mal qu'il y avait eu.

Il alla droit à la tribune ; un flot de représentants, à la tête desquels étaient Tallien, entra derrière lui. Collot-d'Herbois, l'ennemi personnel de Robespierre, tenait le fauteuil du président. Il avait été choisi tout exprès, et, à ses côtés, se tenait pour prendre sa place, si le courage lui manquait, un homme auquel on était

sûr que le courage ne manquerait pas, un dogue du parti de Danton, Thuriot, qui avait voté, tu te le rappelles, la mort du roi avec tant d'acharnement que depuis ce temps on ne l'appelle plus Thuriot, mais Tue-roi.

Soit négligence, soit mépris, Saint-Just, oubliant de demander la parole, monta droit à la tribune et commença son discours.

Mais, à peine avait-il prononcé les premières phrases, que Tallien, tenant sa main dans sa poitrine, et probablement dans sa main le poignard de Terezia, fit un pas en avant et dit :

— Président, je demande la parole, qu'a oublié de demander Saint-Just.

Un frisson courut parmi les assistants. Ces paroles, on le sentait, étaient une déclaration de guerre.

Qu'allait dire Collot-d'Herbois ? Allait-il laisser la tribune à Saint-Just ? Allait-il la donner à Tallien ?

— La parole est à Tallien, dit Collot-d'Herbois.

Il se fit un silence profond. Tallien monta à la tribune, sortit sa main encore crispée de sa poitrine.

— Citoyens, dit Tallien, dans le peu que vient de nous dire Saint-Just, j'ai entendu qu'il se vantait de n'être d'aucun parti. J'ai la même prétention, et c'est pour cela que je vais faire entendre la vérité. On s'en étonnera, sans doute. La vérité tonnera, je n'en doute point, car partout autour de nous depuis quelques jours on ne sème que troubles et mensonges. Hier, un membre du gouvernement s'est isolé et a prononcé un discours en son nom particulier. Aujourd'hui, un autre fait de même. Tous ces in-

dividualismes viennent encore aggraver les maux de la patrie, la déchirer et la précipiter dans l'abîme ; je demande que le rideau soit entièrement déchiré.

— Oui, cria de sa place Billaud-Varennes, plus pâle et plus sombre encore que d'habitude ; oui, hier la société des jacobins a voté l'épuration de la Convention. On a voté quoi ? c'est à ne pas croire, on a voté d'égorger la majorité qui a refusé de voter l'impression du discours du citoyen Robespierre. Or, cette épuration, cette majorité, c'est tout simplement deux cent cinquante d'entre nous.

— Impossible ! impossible ! cria-t-on de toutes parts.

— Collot-d'Herbois et moi étions là, citoyens, et nous n'avons que par miracle échappé aux couteaux des assassins. Et là ! là ! dit-il en allongeant le poing avec un geste menaçant, là, sur la Montagne, je vois un des hommes qui ont levé le couteau sur moi.

À ces mots, toute la Convention se lève, et les cris : « Arrêtez-le ! arrêtez l'assassin ! » retentissent.

Billaud le nomme ; c'est un nom inconnu des auditeurs, mais connu des huissiers, qui se jettent sur lui et l'arrêtent.

Mais, après son arrestation, il reste dans l'air un de ces frémissements qui planent sur les assemblées tumultueuses et dans lesquelles il va se passer de grands événements.

— L'Assemblée, continue Billaud, ne doit pas se dissimuler qu'elle est entre deux égorgements. Une heure de faiblesse, et elle est perdue !

— Non ! non ! s'écrièrent tous les membres en montant sur leur banc et en agitant leur chapeau ; non ! c'est elle, au contraire, qui écrasera ses ennemis ! Parle, Billaud, parle ! Vive la Convention ! Vive le Comité de salut public !

— Eh bien ! puisque nous en sommes à l'heure des éclaircissements, continua Billaud, je demande que tous les membres de cette assemblée que l'Assemblée interrogera s'expliquent. Vous frémirez d'horreur quand vous saurez la situation où vous êtes, quand vous saurez que la force armée et confiée à des mains parricides, que Henriot est le complice des conspirateurs ; vous frémirez quand vous saurez qu'il y a ici un homme, – et il lança un regard sanglant à Robespierre, – qui, lorsqu'il fut question d'envoyer des représentants du peuple dans les départements, compulsa, comme un dictateur, la liste des conventionnels, et, sur plus de sept cents membres que nous étions, n'en trouva pas vingt qui fussent dignes de cette mission.

Un murmure d'orgueil blessé, le plus menaçant de tous les murmures, s'éleva de tous les bancs.

— Et c'est Robespierre, continua Billaud, qui vient nous dire hier à nous, qui ose nous dire qu'il s'est éloigné du comité parce qu'il y était opprimé. N'en croyez rien, il s'est éloigné parce qu'après avoir dominé seul pendant six mois le comité, le comité s'est révolté de cette domination et a organisé la résistance contre lui. Heureusement pour nous, car c'est au moment où il voulait faire adopter le décret du 22 prairial, ce décret de mort qui a fait que le plus pur de nous a instinctivement porté sa main à sa tête.

Des éclats de voix interrompent Billaud de tous côtés ; non pas pour l'arrêter dans ses accusations, mais pour l'y affermir.

Un instant de silence se fait ; mais un de ces silences qui contiennent autant de menaces que le silence qui précède la tempête qui va éclater.

q

9.21 21

Et ce silence est tellement celui qui précède la tempête, que les regards fulgurants de tous ces hommes se croisent comme des éclairs.
— Oui, citoyens, poursuit Billaud-Varennes, sachez que le président du tribunal révolutionnaire, lui à qui toute initiative devrait être défendue, a proposé hier aux Jacobins, à cette assemblée non seulement ennemie, mais illégale, de chasser de la Convention et de proscrire les membres qui ont osé résister à Robespierre. Mais le peuple est là, continue Billaud en se tournant vers les tribunes. N'est-ce pas, peuple, que tu veilles sur tes représentants ?

— Oui, oui, le peuple est là, crient les tribunes d'une seule voix.

— Nous avons vu depuis quelque temps un étrange spectacle, en vérité ; c'est que ce sont ces mêmes hommes qui sans cesse parlent de vertu et de justice, qui sans cesse foulent aux pieds la justice et la vertu. Quoi ! des hommes qui sont isolés, qui ne connaissent personne, qui ne se mêlent d'aucune intrigue, qui sauvent la France en organisant la victoire, ces hommes sont des conspirateurs ! Et c'est le jour même où, sur des conseils et grâce

à un plan donné par eux, qu'Anvers est repris par la France aux Anglais, que des conspirateurs viennent les accuser de trahir la France ! Mais l'abîme est sous nos pas, mais les véritables traîtres sont devant nous : il faut que l'abîme soit comblé par leurs cadavres ou par les nôtres.

Le coup a été frapper Robespierre en pleine poitrine ; il n'y a plus à reculer ; pâle et convulsif, il s'élance à la tribune :

— À bas le traître ! À bas le tyran ! À bas le dictateur ! crie-t-on de tous côtés.

Mais Robespierre a compris que l'heure suprême était venue ; qu'il fallait, comme le sanglier, faire face à toute cette meute hurlant contre lui. Il saisit la rampe de la tribune, il s'y cramponne ; il monte malgré tout le monde ; il touche à la plate-forme. L'eau coule sur son front ; il est pâle jusqu'à la lividité ; un dernier pas et il a remplacé Billaud. Il ouvre la bouche pour parler au milieu d'un effroyable tumulte, mais peut-être qu'aussitôt que sa voix aigre se fera entendre, le tumulte cessera.

Tallien voit que la tribune va être conquise ; il comprend le danger, il s'élance, écarte brutalement Robespierre du coude.

C'est un nouvel ennemi, c'est un nouvel accusateur. Le silence se fait à l'instant même.

Robespierre regarde avec étonnement autour de lui ; il ne reconnaît plus cette Assemblée qu'il est habitué depuis trois ans à pétrir sous sa main.

Il commence seulement à comprendre le danger qu'il court et dans quelle lutte mortelle il s'est engagé.

Tallien profite du silence et s'écrie :

— Je demandais tout à l'heure que l'on déchirât le rideau, c'est chose faite ; les conspirateurs sont démasqués, la liberté triomphera ?

— Oui, crie toute la salle en se levant. Elle triomphe déjà. Achève, Tallien, achève !

— Tout présage, continue Tallien, que l'ennemi de la représentation nationale va tomber sous nos coups ; jusqu'ici, je m'étais imposé le silence ; je le laissais tranquillement dresser dans l'ombre sa liste de proscription, je ne pouvais pas dire : J'ai vu, j'ai entendu ! Mais moi aussi j'étais hier aux Jacobins, et j'ai vu et entendu et frémi pour la patrie. Un nouveau Cromwell recrutait son armée, et ce matin j'ai pris ce poignard, qui dormait derrière le buste de Brutus, pour lui percer le cœur, si la Convention n'a pas le courage de le décréter d'accusation.

Et Tallien mit le poignard de Terezia sur la poitrine de Robespierre. Un rayon de soleil en fit briller la lame.

Robespierre ne fit pas un mouvement pour éviter le coup ; mais, à l'éclat de l'acier, ses yeux clignotèrent comme ceux des oiseaux de nuit à l'éclat du jour.

— Mais non, dit Tallien en écartant son poignard de la poitrine qu'il menaçait ; nous sommes des représentants du peuple et non des assassins ; et ce tyran pâle et chétif n'a ni la puissance ni le génie de César. La France a remis entre nos mains le glaive de sa justice et non le poignard de ses vengeances. Accusons le traître, jugeons-le, ne l'assassinons pas ! Plus de 31 mai, plus de

proscriptions, même contre celui qui a fait le 31 mai et les proscriptions ! À la justice nationale, Robespierre !

Jamais pareil tonnerre d'applaudissements n'avait ébranlé les voûtes de la Convention nationale.

— Et maintenant, ajouta Tallien, je demande l'arrestation du misérable Henriot, qui à cette heure et pour la troisième fois traîne ses canons contre nous. Désarmons le dictateur avant tout, enlevons-lui la garde prétorienne d'abord, et nous le jugerons après.

Une espèce de rugissement se fit entendre dans toute l'Assemblée ; c'étaient deux ans de haine et de terreur qui se faisaient jour et qui grondaient par cette soupape que venait d'ouvrir Tallien.

— Je demande, continua-t-il, que nous décrétions la permanence de notre séance jusqu'à ce que le glaive de la loi ait assuré l'existence de la République en frappant ceux qui conspirent contre elle.

Toutes les propositions de Tallien sont mises aux voix et votées d'enthousiasme.

Robespierre veut parler, il n'a pas abandonné la tribune, il y est resté cramponné, les lèvres palpitantes, les muscles des joues contractés.

Le rictus de sa bouche est à peine visible tant ses dents sont serrées.

Mais, de tous côtés, les cris s'élevèrent : À bas le tyran ! ! !

Le mot d'ordre donné par Sieyès a été tenu. Robespierre ne parlera pas. Donc il ne fera pas de phrases.

Tallien reprend :

— Il n'est pas un de nous qui ne puisse citer de cet homme un acte d'inquisition ou de tyrannie ; mais c'est sur sa conduite d'hier aux Jacobins que j'appelle toute votre horreur. C'est là que le tyran s'est découvert ! c'est par là que je veux le terrasser. Ah ! si je voulais rappeler tous les actes d'oppression qui ont eu lieu, je prouverais que c'est depuis que Robespierre a été chargé de la police générale qu'ils ont été commis tous.

Robespierre fait un effort, arrive presque face à face avec Tallien, et s'écrie en étendant la main :

— C'est faux ! je…

Mais le tumulte recommence, plus terrible qu'auparavant.

Robespierre alors voit que jamais il ne pourra s'emparer de la tribune, qu'une conspiration la lui enlève ; il cherche un endroit d'où sa voix puisse dominer l'Assemblée. Il voit la Montagne, descend rapidement les escaliers de la tribune, s'élance parmi ses anciens amis, et, d'une place vide veut parler.

— Tais-toi ! lui crie une voix ; tu es à la place de Danton.

Robespierre redescend au centre :

— Ah ! vous ne voulez pas me laisser parler, montagnards, dit-il, eh bien, c'est à vous, hommes purs, que je viens demander asile et non à ces brigands.

— Arrière ! crie une voix du centre, tu es à la place de Vergniaud.

Robespierre bondit hors des rangs de la Gironde, comme s'il était en effet poursuivi par les ombres de ceux qu'il a fait décapiter.

À moitié foudroyé, il s'élance de nouveau à la tribune, et, montrant le point au président :

— Président d'une assemblée d'assassins, lui crie-t-il, pour la dernière fois, veux-tu me donner la parole ?

— À ton tour tu l'auras, répond Thuriot, qui a remplacé au fauteuil Collot-d'Herbois brisé.

— Non ! non ! crient les conjurés ; il se défendra, comme les autres, devant le tribunal révolutionnaire.

Mais lui s'obstine ; on entend au-dessus de tous ces bruits, de tout ce tumulte, de tous ces cris, les glapissements de la voix de Robespierre qui tout à coup s'éteignent dans un enrouement subit.

— C'est le sang de Danton qui l'étouffe ! crie une voix à ses côtés.

Sous ce dernier coup de poignard, Robespierre tressaille et se tord comme sous la pile voltaïque.

— L'accusation ! crie une voix de la Montagne.

— L'arrestation ! crie une voix du Centre.

L'Assemblée tout entière appuie.

Robespierre, anéanti, à bout de force, à bout d'espérance, tombe sur un banc.

— Puisqu'on accuse et qu'on juge Robespierre, s'écrient ensemble deux voix, je demande à être accusé et jugé avec lui !

L'une de ces deux voix est celle de Lebas ; l'autre est celle de Robespierre jeune.

— Mon frère ! s'écrie Robespierre en se relevant, qui se dévoue pour moi.

Si on l'eût laissé parler, peut-être sortait-il de l'accusation par cette porte ouverte sur la pitié ; mais non, ces deux mots : l'accusation ! l'arrestation ! retombent sur lui comme le rocher de Sisyphe.

— Ah ! qu'un tyran est dur à abattre ! hurle Fréron, qui demande vengeance pour le sang de Camille Desmoulins et celui de Lucile.

L'arrestation est mise aux voix par le président Thuriot, et décrétée à l'unanimité.

— Maintenant, ce n'est pas le tout de la voter, dit d'une voix : qu'on l'exécute.

Thuriot, pour la seconde fois, donne l'ordre d'exécuter le décret, qui comprend Robespierre, Lebas et Robespierre jeune. Couthon et Saint-Just vont se ranger près de lui. Ils sont au premier banc de la Plaine, et un grand vide s'établit autour d'eux.

Les huissiers hésitent à faire leur devoir ; comment oseront-ils porter la main sur ces rois de l'Assemblée dont ils ont si longtemps reçu les ordres ?

Enfin, ils se décident à s'approcher d'eux et leur signifient le décret de la Convention.

Les cinq accusés se lèvent et sortent lentement pour être conduits devant les comités.

Toute l'Assemblée respire. Cette lutte de quatre cents députés contre un seul homme indique à quel point cet homme était puissant. Tant qu'il était là, chacun se demandait : « Est-ce fini ? » Moi aussi je respire, moi aussi je m'élance.

Déjà le bruit de l'arrestation de Robespierre s'est répandu dans la cour du Carrousel, et, de la cour du Carrousel, a plané sur tout Paris.

Je ne sais si c'est une illusion, mais il me semble que tous les cœurs sont joyeux, que toutes les bouches sourient ; des gens qui ne se connaissent pas courent les uns aux autres en criant :

— Eh bien ! vous savez ?

— Non… quoi ?

— Robespierre est arrêté !

— Impossible !

— Je l'ai vu conduire aux comités.

Et celui qui vient de recevoir la nouvelle court la répandre.

Mais, à travers les portes de chêne, à travers les barreaux de fer des prisons, les nouvelles sont lentes à passer. Je cherche des yeux mon commissaire, qui m'a promis de se tenir dans la cour du Carrousel.

Mes yeux se fixent sur un homme qui semble attendre que je le regarde. Je jette un cri : c'est lui.

Seulement, il a devancé l'opinion publique ; il ne porte plus son bonnet rouge, il a mis bas sa carmagnole, il est habillé comme tout le monde. C'est qu'il a assisté de la tribune à la chute de Robespierre.

Il s'approche de moi sans affectation.

— Avez-vous besoin de mes services ? me dit-il.

— Je voudrais bien annoncer le triomphe de Tallien à mes pauvres amies, répondis-je.

— Faites-y attention, me dit-il, et ne vous lancez pas trop avant dans le domaine de l'espérance ; les comités devant lesquels il est amené peuvent déclarer qu'il n'y a pas motif à l'accusation et rendre une ordonnance de non-lieu. Le tribunal révolutionnaire devant lequel il va être conduit et qui lui appartient entièrement peut déclarer qu'il n'est pas coupable et lui faire un triomphe comme celui de Marat. En somme, ce n'est qu'une première manche.

— N'importe ! répondis-je, elle est gagnée, n'est-ce pas ? Maintenant, à la seconde.

— Marchez doucement, me dit-il, traversez le pont, entrez dans la rue du Bac ; à la hauteur de la rue de Lille, je vous rejoindrai avec une voiture.

Je m'acheminai sans répondre vers la rue du Bac. Au moment où j'atteignais la rue de Lille, j'entendis un fiacre qui s'arrêtait derrière moi. J'y montai. Le commissaire m'y attendait.

Il ordonna au cocher de suivre la rue de Lille, de prendre les quais jusqu'à la Grève et de nous conduire à la Force.

Il avait ramené les prisonnières d'où elles étaient parties.

Je retrouvai mon brave concierge Ferney ; je retrouvai Santerre qui jeta les hauts cris : il me croyait guillotinée. Je leur appris l'arrestation de Robespierre.

Chose bizarre ! celui qui me parut le plus content fut le geôlier.

Aussi ne fit-il aucune difficulté lorsque mon conducteur, se faisant reconnaître, lui ordonna de me conduire à la chambre des deux nouvelles prisonnières.

En m'apercevant, elles jetèrent un cri. Mon sourire leur disait que j'apportais de bonnes nouvelles.

— Triomphe ! leur criai-je, triomphe ! Robespierre est accusé et arrêté.

— Et Tallien, demanda Terezia, comment a-t-il été ?

— Magnifique de courage et surtout d'amour.

— Le fait est que, s'il ne s'était agi que de lui, il se serait laissé couper le cou : il est si paresseux !

— Allons, allons, tu vas porter un beau nom, citoyenne Tallien, dit madame de Beauharnais.

— J'en ambitionne un plus beau encore, dit Terezia avec sa fierté tout espagnole.

— Lequel ?

— Celui de Notre-Dame-de-Thermidor !

Mais, comme l'avait dit très judicieusement mon commissaire, nous n'en étions qu'à la première manche, et Robespierre pouvait sortir de là plus puissant que jamais.

Nous convînmes avec mes deux amies que, le lendemain, je suivrais dans tous leurs détails les événements, non moins importants à coup sûr que ceux qui venaient de s'accomplir.

Terezia pensa alors combien il serait difficile de suivre les événements, qui peut-être allaient se passer au milieu de foules immenses, avec un costume de femme.

Elle m'offrit d'aller prendre dans sa maison des Champs-Élysées un de ses costumes d'homme, qu'elle avait l'habitude de prendre pour suivre son premier mari dans ses courses à cheval et à la chasse ; elle me donna une lettre pour sa vieille nourrice qui la gardait. Je devais en même temps donner à la bonne femme de ses nouvelles et la rassurer sur son compte. Je lui racontai tout ce que je devais au brave homme qui m'avait pris sous sa protection, tout en prévenant d'avance que si nous étions victorieux c'était un protégé à ne point oublier. Elle promit tout ce que je voulus.

L'heure s'avançait, il fallait quitter la prison. Je ne promis pas de revenir le lendemain, attendu que si nous étions vainqueurs je comptais aller doit à Tallien, et, pour lui épargner toute recherche inutile, lui dire où il trouverait son amie. Mais je promis de lui écrire, mot par mot, heure par heure, tout ce que j'aurais vu. Grâce à l'intermédiaire de mon brave commissaire, j'étais sûre que ma lettre lui serait remise.

Nous nous embrassâmes étroitement, madame Beauharnais, Terezia et moi, et je descendis, légère et pleine d'espérance, cet escalier que la dernière fois j'avais descendu croyant aller à l'échafaud.

q

9.22 22

Nous rencontrâmes la voiture et nous allâmes droit à la maison de Terezia, située allée des Veuves. Là, je trouvai la vieille Espagnole qui l'avait élevée. Je commençai par lui donner de bonnes nouvelles de sa maîtresse, puis la lettre par laquelle elle lui ordonnait de me laisser choisir parmi ses habits d'homme celui qui irait le mieux à mon goût et à ma taille. Je choisis une redingote marron à collet rabattu ; un chapeau à larges bords qui abritait complètement mon visage, avec une boucle d'acier et un large ruban noir, sans plume ; deux chemises à jabot, deux gilets, un blanc, l'autre chamois, une culotte de couleur claire et des bottes venant au-dessus du genou.

Nous remontâmes en voiture, et mon commissaire me reconduisit chez moi. Nous eûmes grand-peine à traverser la rue. Il y avait un rassemblement énorme devant la maison des Duplay. On venait d'y apprendre l'arrestation de Robespierre, et les cris de M. Duplay et de la vieille mère avaient attiré les voisins d'abord, puis ceux qui passaient, puis enfin ceux que la curiosité clouait à cette place, comptant que ce serait là qu'on aurait les plus fraîches et les meilleures nouvelles.

J'étais aussi curieuse qu'aucune des personnes réunies aux lamentations de ces braves gens ; car, il faut le dire, dans tout le quartier, la famille passait pour la plus honnête qu'il y eût au monde. Comme mon entresol n'était qu'à quelques pas de leur magasin, je remontai rapidement et je jugeai que c'était le moment d'utiliser le costume de Terezia. J'étais peu accoutumée aux costumes masculins, mais cependant, au bout de dix minutes, j'étais assurée, grâce au manteau qui m'enveloppait tout entière, de pouvoir traverser les groupes sans être reconnue pour une femme. Je descendis et j'allai me mêler aux curieux. Madame Duplay, fanatique de son locataire, en appelait à l'inattaquable réputation de Robespierre comme honnête homme, comme citoyen incorruptible ; à ceux qui doutaient ou qui avaient l'air de douter, elle disait :

— Ah ! vous pouvez entrer, citoyens, vous pouvez visiter l'appartement qu'il habite, et, si vous y trouvez une pièce d'argent, un bijou ou un assignat de cinquante francs, je reconnais mes torts et j'avouerai que Robespierre était un homme vénal.

Et, en effet, on entrait comme à un pèlerinage, et dès l'entrée on sentait que c'était bien la maison de l'incorruptible. Dès le seuil, la cour, avec son hangar, ses établis chargés de scies, de varlopes, de rabots, tout disait : Vous êtes ici chez l'ouvrier honnête et travailleur. Puis, si l'on montait à la mansarde habitée par Robespierre, c'était là où se déroulait véritablement la preuve de cette vie de labeur, pauvre et occupée. Les papiers, rangés sur les planches de sapin, entassés les uns sur les autres, disaient ces travaux infatigables. Et cependant on sentait qu'on avait mis là, comme dans le tabernacle d'un dieu, les meilleurs meubles de la maison, un beau lit bleu et blanc comme un lit de jeune fille, avec

quelques bonnes chaises ; un bureau, en sapin, c'est vrai, mais fait par le maître de la maison, sur un plan donné certainement et avec toutes les exigences de son locataire, était tourné de façon à ce que celui-ci pût, en travaillant, plonger son regard dans la cour et se distraire à la vue des quatre jeunes filles, du fils et du neveu, qui formaient la famille du brave menuisier.

Dans une petite bibliothèque de sapin, bibliothèque non fermée, il y avait un Rousseau et un Racine, et, sur tous les murs, la main fanatique de madame Duplay et la main passionnée de sa fille Cornélie avaient suspendu tous les portraits que l'on avait pu se procurer de l'idole ; de sorte que, de quelque côté que Robespierre se tournât, il avait toujours devant lui un portrait de Robespierre. Un de ces portraits le représentait avec une rose à la main ; et, tour à tour, la vieille mère Duplay, la femme du menuisier et ses filles, faisant passer les curieux, disaient :

— Est-ce là la demeure du méchant homme qu'on veut faire croire un tyran et qui visait, disent ses misérables ennemis, à la dictature ou à la royauté ?

Une des quatre filles de madame Duplay ne disait rien, ne se mêlait à rien, sanglotant dans un coin, assise sur une chaise ; c'était la femme de Lebas, dont le mari venait de se sacrifier pour Robespierre et avait été arrêté avec lui. Au moment où je sortais, deux soldats gardaient la porte et deux autres entraient : ils venaient arrêter toute la famille du menuisier.

J'avoue que la vue de cet intérieur presque pauvre, l'inspection de cette chambre modeste, me produisit une profonde impression.

Est-ce que je m'étais trompée ? Est-ce que ces gens qui avaient accusé Robespierre ne m'avaient pas dit la vérité ? Je me rappelais ce que tant de fois, mon bien-aimé Jacques, tu m'avais répété de cet homme, de la voie dans laquelle il marchait. Inflexible, mais incorruptible, me disais-tu ; son inflexibilité l'a conduit trop loin, elle en a fait l'homme sanglant, haï de tous, et, à l'heure qu'il est, il faut qu'il meure ou que des milliers de têtes tombent.

On emmena madame Lebas comme les autres. Elle ne se défendit point, elle ne se lamenta point de son arrestation ; elle continua de pleurer celle de son mari, voilà tout.

Je rentrai chez moi ; j'avais le cœur profondément serré ; j'avais sans cesse devant les yeux cette chambre si modeste où les Duplay désiraient qu'on trouvât une pièce d'argent, un bijou ou un assignat de cinquante francs. Cet homme qui avait si peu de besoins, de quoi pouvait-il donc être ambitieux ? D'or ? On voyait partout, écrit en toutes lettres, son mépris de l'argent. De puissance peut-être. D'orgueil à coup sûr. Tous ces portraits dans sa chambre, ce cortège de Robespierres entourant Robespierre criait tout haut que c'était au besoin de bruit, à l'avidité de renommée, que cette apparence si modeste avait tout sacrifié. C'était cet orgueil si longtemps froissé, c'était cette bile extravasée au fond du cœur qui lui avait fait abattre toute tête dépassant la sienne.

Il répétait sans cesse, disait la mère Duplay, que l'homme, quel qu'il fût, n'avait pas besoin de plus de trois mille francs par an pour vivre. Que de souffrances avait dû éprouver ce cœur envieux chaque fois qu'il avait regardé au-dessus de lui !

Toute la nuit, il se fit un grand bruit dans la rue ; il n'était resté dans la maison que la plus jeune des filles de Duplay et une vieille servante ; elles ne fermèrent pas la porte ; c'était inutile ; il leur aurait fallu l'ouvrir trop souvent. L'enfant et la vieille femme s'endormirent brisées de fatigue, laissant la maison vide et à la merci de ceux qui voulaient y entrer.

Il s'était passé une chose terrible que je ne sus que le lendemain. Au moment où le bruit de l'arrestation de Robespierre se répandit par la ville, le cri qui sortit de toutes les bouches, cri unanime, cri joyeux, fut :

— Robespierre est mort, plus d'échafaud !

Tant, dans ce terrible mois de messidor qui venait de s'écouler, il avait identifié son nom avec celui de la guillotine !

Et cependant, comme si Robespierre n'eût pas été arrêté, le tribunal révolutionnaire continuait de juger. Une accusée, en s'asseyant sur son banc, fut prise d'un accès d'épilepsie ; la violence de l'accès fut telle, que les juges eux-mêmes lui demandèrent si elle était affectée habituellement de ce mal.

— Non, répondit-elle, mais vous m'avez fait asseoir juste à la même place où vous avez fait asseoir hier mon fils, et le malheureux enfant, vous l'avez condamné !

Comme la séance de la Convention avait été terminée à trois heures, comme à trois heures et demie tout le monde savait dans Paris la chute de Robespierre, le peuple espérait (car, nous l'avons dit, c'était le peuple surtout qui était las de ces boucheries), le peuple espérait qu'il n'y aurait plus d'exécution. Le bourreau lui-même répondait à ceux qui l'interrogeaient en

secouant la tête, et lorsque, selon son habitude, le tribunal révolutionnaire eut préparé sa fournée quotidienne, lorsque les lourdes et pesantes charrettes vinrent à l'heure accoutumée rouler dans la cour du palais de justice, l'exécuteur demanda à Fouquier-Tinville :

— Citoyen accusateur public, n'avez-vous pas d'ordre à me donner ?

Fouquier ne se donna même pas la peine de réfléchir, et répondit sèchement :

— Exécute la loi.

C'est-à-dire : « Continue de tuer ! »

Ce jour-là, il y avait quarante-cinq condamnés, et ce qui rendait la mort plus cruelle encore, c'est qu'ils avaient tout entendu dire, tout raconter, qu'ils savaient Robespierre arrêté et qu'ils avaient eu l'espérance que cette arrestation était leur salut.

Mais non, on vit sortir de la noire arcade cinq charrettes chargées de condamnés qu'on conduisait à la barrière du Trône pour y être exécutés.

Ces malheureux criaient grâce, levaient au ciel leurs mains liées, demandant comment, puisqu'on allait faire le procès de leur ennemi, leur procès à eux pouvaient être bons, condamnés qu'ils étaient par celui qu'on était en train de condamner.

La foule commença de gronder ; elle trouva que ces pauvres gens avaient bien raison, et, comme eux, elle criait grâce. Quelques-uns sautèrent à la bride des chevaux, arrêtèrent les charrettes, voulurent les faire rétrograder ; mais Henriot, sur le-

quel on n'avait pu exécuter l'ordre d'arrestation donné par l'Assemblée, arriva au galop avec ses gendarmes, sabra tout, condamnés et libérateurs, et la foule se dispersa en jetant au ciel une dernière malédiction et en disant :

— Ce n'était donc pas vrai, cette bonne nouvelle qu'on nous avait annoncée, que Robespierre était arrêté et que nous étions délivrés de l'échafaud ?

Vers sept heures du soir, j'entendis battre le rappel de tous côtés ; mon déguisement m'encourageant, j'allais sortir au risque de ce qui pouvait m'arriver, lorsque, dans l'escalier, je rencontrai mon brave commissaire. Il était très pâle.

— Vous n'allez pas sortir, me dit-il ; ce que j'avais prévu est arrivé. La Commune se met en insurrection contre l'Assemblée. Henriot, arrêté au Palais-Royal, à son retour de l'exécution de la barrière du Trône, a été presque immédiatement délivré ; le geôlier de la prison du Luxembourg, où l'on conduisait Robespierre et ses amis, a refusé d'ouvrir la porte de la prison, disant qu'il agissait d'après un ordre de la Commune. Robespierre, au contraire, insistait pour être écroué : le tribunal révolutionnaire, c'était pour lui le connu, tous les membres en avaient été nommés par lui et étaient à sa dévotion ; au contraire, l'insurrection de la Commune, la lutte qui en serait la suite, le combat qu'il faudrait soutenir contre la Convention, c'était l'inconnu.

C'était plus que l'inconnu pour lui, c'était l'illégalité. Avocat comme Vergniaud, il était prêt à sacrifier sa vie, et, comme Vergniaud, il voulait mourir dans la légalité.

Voyant que le Luxembourg ne voulait pas ouvrir ses portes pour lui, Robespierre ordonna à ses gardiens de le conduire à

l'administration de la police municipale ; ils obéirent. Il leur eût ordonné de le laisser libre qu'ils eussent obéi de même. Tout prisonnier qu'il était, son immense pouvoir contrebalançait le pouvoir exécutif de la Convention.

Voilà où l'on en était ; il y aurait certainement un conflit pendant la nuit. Mon commissaire me supplia de me ternir renfermée au moins jusqu'au lendemain matin, où il viendrait me délivrer et m'annoncer ce qui serait arrivé pendant la nuit. J'étais une chose si précieuse pour lui, qu'il m'eût volontiers mise sous clef. Et, en effet, Robespierre triomphant, on ignorait tout ce qu'il avait fait pour moi, il se retrouvait sur ses pieds. Robespierre abattu, les services qu'il nous avait rendus étaient pour lui une source de fortune.

J'étais très fatiguée ; sa position lui permettait d'être mieux renseigné que moi : je lui promis de ne pas sortir, mais à la condition que le lendemain, dès le matin, je connaîtrais par lui tous les renseignements de la nuit.

Il m'offrit de me faire monter à souper ; j'acceptai : je n'avais rien pris depuis le matin, et il était près de minuit.

Je dormis mal, au milieu de soubresauts continuels : moi qui avais voulu mourir, moi qui avais été poser ma tête sous la hache, moi qui croyais n'avoir plus un seul motif d'intérêt dans ce monde, moi dont la guillotine enfin n'avait pas voulu, je tressaillais au moindre bruit, mon cœur battait au galop des chevaux qui passaient.

Étrange chose que cet amour de la vie ! la mienne, à défaut de l'homme que j'aimais, s'était rattachée à deux femmes

inconnues ; j'eusse donné ma vie pour les sauver certainement encore, mais je ne l'eusse pas donnée sans regrets.

Quelques minutes après le départ du commissaire, on m'apporta mon souper. Depuis quelque temps déjà, le tocsin de la Commune sonnait, et, comme mes fenêtres étaient ouvertes et mes jalousies seules fermées, j'entendais ses vibrations qui m'annonçaient que quelque chose de grave venait de se passer.

Je demandai au garçon de café ce que signifiait ce tocsin. Il me dit que le bruit courait que Robespierre était délivré.

— Mais, lui dis-je, délivré !... Je croyais que Robespierre ne voulait pas l'être.

— Bon, dit le garçon, on ne lui a pas demandé son avis. La Commune a tout simplement envoyé un Auvergnat nommé Coffinhal, qui lèverait les tours de Notre-Dame, avec ordre de lui apporter Robespierre.

Coffinhal n'a fait ni une, ni deux, il a été à la mairie, et, quand il a vu que Robespierre ne voulait pas venir avec lui, il a pris Robespierre et l'a emporté.

Ses amis le suivirent tout joyeux. Ils n'avaient pas le regard perçant de Robespierre ; mais lui savait bien qu'on l'arrachait à la prison pour le porter à la mort, et il criait à la foule :

— Vous me perdez, mes amis, vous perdez la République !

Si bien qu'à l'heure qu'il est, continua le garçon de café, le citoyen Robespierre est maître de Paris, s'il n'en est pas le roi !

Je me couchai sur cette nouvelle, qui ne laissa pas de m'inquiéter pendant le reste de la nuit.

Le matin, mon commissaire fut fidèle au rendez-vous. Dès huit heures, il frappait à ma porte. Depuis deux heures, j'étais levée et habillée, regardant à travers mes jalousies.

La nuit s'était passée dans une singulière situation. La Convention était restée calme et digne, s'arrangeant pour mourir avec dignité, et Collot-d'Herbois, au fauteuil du président, disait :

— Citoyens, sachons mourir à notre poste !

La Commune attendait comme la Convention ; son secours principal lui devait venir de la société des jacobins, et aucune députation sérieuse n'arrivait de la société : Robespierre et Saint-Just se regardaient comme abandonnés. Couthon, cul-de-jatte qui, dans les grands événements, se considérait plutôt comme un embarras que comme un aide, s'était retiré chez lui avec sa femme et ses enfants. Comme c'était l'homme éminent des jacobins, Robespierre et Saint-Just lui écrivirent de l'Hôtel-de-Ville :

« Couthon,

» Les patriotes sont proscrits ; le peuple entier s'est levé : ce serait le trahir que de ne pas te rendre à la Commune, où nous sommes. »

Couthon vint, et, Robespierre lui tendant la main, tandis que Collot-d'Herbois disait à la Convention : « Sachons mourir à notre poste », Robespierre disait à Couthon : « Sachons supporter notre sort. »

Trois mois auparavant, un pareil événement eût bouleversé Paris. Les partis se fussent armés, se fussent rués les uns sur les autres et eussent combattu. Mais les partis étaient épuisés. Tous

avaient perdu le meilleur de leur sang, la vie publique était anéantie.

Ce que tout le monde ressentait, c'était une lassitude immense, un ennui universel. Paris avait semblé revivre un instant dans ces repas publics qui paraissaient le repas libre de la pauvre ville agonisante. La Commune les avait défendus.

La nuit tout entière s'était donc passée à des mesures sans efficacité. Un député inconnu, nommé Beaupré, avait fait voter la création d'une commission de défense, laquelle se contentait de chauffer les comités. Les comités se rappelèrent un certain Barras, qui avait été collègue de Fréron lors de la reprise de Toulon sur les Anglais ; ils le nommèrent général. Mais, général sans armée, Barras ne put que faire quelques reconnaissances autour des Tuileries.

Comme mon narrateur en était là de son récit, nous entendîmes un grand bruit de cavalerie, de caissons et de canons roulants. Nous nous mîmes à la fenêtre : c'était la section de l'Homme-Arméqui, convoquée pendant la nuit à son de caisse, avait décidé que ses canons seraient envoyés à l'Assemblée.

Tallien était cause de ce mouvement. Comme il demeurait rue de la Perle, au Marais, il avait couru à cette section et avait annoncé que la Convention était en danger, que la municipalité se mettait au-dessus de la Convention nationale en donnant asile aux députés décrétés par elle d'arrestation. La section de l'Homme-Arméenvoyait ses canons aux Tuileries et se chargeait de courir de quartier en quartier afin d'entraîner les quarante-sept autres sections de Paris.

Les choses commençaient à se dessiner en faveur de la Convention. J'obtins de mon guide qu'il me conduirait jusqu'à la Commune afin que je pusse juger par mes yeux de quel côté pencherait la fortune de la journée.

q

9.23 23

La Convention était parvenue à grand-peine à réunir à peu près dix-huit cents hommes dans la cour du Carrousel. Elle les avait mis sous les ordres de Barras, son général. Nous les vîmes en passant aux Tuileries. Barras était occupé à les aligner sur les quais.

C'était un jeune gendarme de dix-neuf ans qui, la veille, avait arrêté Henriot. Il avait manqué d'être assassiné quand Henriot avait été délivré, et il avait couru au Comité de salut public pour annoncer la délivrance de Henriot.

Il y trouva Barrère et lui apprit que le général de la Commune était en liberté.

— Comment, lui dit Barrère, tu le tenais et tu ne lui as pas brûlé la cervelle ! Je devrais te faire fusiller.

Le jeune homme se le tint pour dit. Son ambition était de faire dans la journée quelque grand coup qui le distinguât de ses camarades et lui ouvrît la carrière militaire. Armé de son sabre et de deux pistolets chargés de plusieurs balles, il prit le chemin de

l'Hôtel-de-Ville, où étaient Robespierre, Saint-Just, Couthon, Lebas et Robespierre jeune.

En arrivant quai Le Peletier, nous vîmes un immense rassemblement qui arrêtait toute circulation. Nous demandons ce que c'est, et l'on nous répond d'une voix effarée :

— Ce sont eux !

— Qui eux ?

— Les députés hors la loi, Robespierre, Couthon.

À ces mots, nous redoublons d'efforts pour pénétrer jusqu'au centre occupé par la compagnie de la section des Gravilliers. Là, à terre, sur le pavé, étaient deux hommes couchés perdant leur sang par d'horribles blessures. L'un de ces hommes était tellement défiguré par un coup de pistolet qui lui avait brisé la mâchoire, que nous ne le reconnûmes point. Il fallut que l'on nous dît que c'était Robespierre.

Nous n'en voulions rien croire, jusqu'à ce que mon compagnon, lui ayant levé la tête, se tourna de mon côté et me dit épouvanté :

— C'est bien lui !

Comment une telle catastrophe avait-elle pu s'opérer ? comment trouvions-nous dans un ruisseau, entourés d'hommes féroces qui criaient : « Jetons ces charognes à la Seine ! » deux hommes dont le regard, trois jours auparavant, faisait trembler tout Paris ?

— Écoutez, me dit mon compagnon, il ne s'agit point ici de faire les aristocrates. Vous êtes en homme, nous allons entrer

dans le cabaret le plus proche, vous vous assoirez à une table. Je commanderai le déjeuner, et, tandis que vous m'attendrez, vous, je me glisserai parmi tous ces hommes et je reviendrai avec la clef de cette énigme qui nous paraît impossible. Comme ils sont là tous les deux, Couthon et Robespierre, c'est-à-dire les deux gros bonnets du parti, on ne fera rien sans eux. Si on les emmène, suivez-les ; je saurai toujours bien où on les aura conduits, et je vous rejoindrai.

Comme ce qu'il me proposait était ce qu'il y avait de mieux à faire, j'acceptai. Nous trouvâmes un petit cabaret. Je montai à l'entresol ; une table était dans l'embrasure de la fenêtre, et, assise près de cette table, je pourrais voir tout ce qui se passerait dans la rue.

— Allez et revenez vite, dis-je à mon compagnon.

Il partit. J'appelai le tavernier sous prétexte de lui donner la carte de notre déjeuner, mais en réalité pour lui demander l'explication de toute cette terrible tragédie. Il n'en savait pas beaucoup plus que nous. Robespierre, au moment d'être arrêté, disait-il, s'était tiré un coup de pistolet dans l'intention de se brûler la cervelle, mais il s'était manqué ou plutôt il avait atteint le bas de sa figure au lieu d'en atteindre le haut.

D'autres disaient que c'était un gendarme qui avait voulu l'arrêter, et que, comme Robespierre se défendait, il avait tiré sur lui le coup de pistolet qui l'avait mis hors de combat.

Au bout d'un quart d'heure, mon compagnon revint. Il avait été à la source, c'est-à-dire à l'Hôtel-de-Ville, et il apportait des renseignements exacts.

Le jeune gendarme qui, la veille, avait arrêté Henriot et que Barrère avait menacé de faire fusiller pour l'avoir laissé échapper, avait résolu, comme nous l'avons dit, de faire un coup d'État, et nous l'avons vu partir avec son sabre et ses pistolets chargés pour se rendre à l'Hôtel-de-Ville.

Son intention était d'arrêter Robespierre.

En arrivant sous l'Hôtel-de-Ville, il trouva la place de Grève à peu près vide. La moitié des canons de Henriot était tournée contre la Commune, les autres ouvraient leurs gueules dans toutes les directions ; mais rien n'indiquait l'intelligence de la défense ou de l'attaque dans ceux qui les avaient abandonnés ainsi.

Il y avait deux sentinelles à la porte de la Commune, et, sur les escaliers, les jacobins les plus fanatiques et les plus obstinés.

On veut empêcher de passer le jeune gendarme.

— Ordonnance secrète, répond-il.

Devant ce mot, tout s'écarte. Il franchit le perron, monte l'escalier, passe la salle du conseil, entre dans un corridor, où tant de gens se pressent qu'il ne sait plus comment faire pour passer.

Mais là, il avise un homme qu'il reconnaît pour appartenir à Tallien. C'est Dulac, l'homme à la canne, le même qui m'a reconduite la surveille. Le gendarme et lui échangent deux mots.

Ils arrivent ensemble à la porte du secrétariat. Dulac frappe plusieurs fois ; la porte s'entrouvre ; il pousse le gendarme par l'entrebâillement, tire la porte à lui, et regarde par les carreaux ce qui va se passer.

C'était dans cette salle qu'étaient Robespierre et ses amis.

Le jeune gendarme cherche un instant des yeux, voit Couthon assis à terre à la manière turque, Saint-Just debout tambourinant contre un carreau, Lebas et Robespierre jeune causant ensemble de la façon la plus animée, Robespierre aîné au fond, assis dans un fauteuil, les coudes sur les genoux et la tête appuyée sur sa main.

À peine l'a-t-il reconnu, qu'il tire son sabre, court à lui, lui en met la pointe sur le cœur et lui crie :

— Rends-toi, traître !

Robespierre, qui ne s'attendait pas à cette agression, fait un soubresaut, regarde le gendarme en face, et lui dit tranquillement :

— C'est toi qui es un traître, et je vais te faire fusiller !

À peine ces mots sont-ils prononcés, qu'on entend un coup de pistolet, que le groupe sur lequel tous les yeux étaient tournés se perd dans la fumée, et que Robespierre roule sur le parquet.

La balle l'avait pris au menton et lui avait brisé la mâchoire gauche inférieure. Un grand tumulte se fait alors, que dominent les cris de : « Vive la République ! » Les gendarmes et les grenadiers qui accompagnaient l'assassin entrent violemment dans la salle. La terreur se répand parmi les conjurés qui se dispersent ; tous fuient, excepté Saint-Just, qui se précipite sur Robespierre gisant à terre, le relève et le rassied dans le fauteuil duquel le coup de pistolet l'a fait tomber.

À ce moment, on vient dire au jeune homme qui a causé tout ce tumulte que Henriot se sauve par un escalier dérobé.

Il lui restait encore un pistolet armé et chargé ; il court à cet escalier, atteint un fuyard, croit que c'est Henriot, tire sur le groupe d'hommes qui emportait Couthon ; ces hommes s'enfuient, abandonnant celui qu'ils essayaient de sauver. Les grenadiers et les gendarmes traînent Couthon par les pieds jusque dans la salle du conseil général ; on fouille Robespierre, on lui prend son portefeuille et sa montre ; et, comme on croit Couthon et Robespierre morts, que Robespierre est trop blessé et Couthon trop fier pour se plaindre, on les traîne hors de l'Hôtel-de-Ville, jusqu'au quai Le Peletier. Là, on va les jeter à l'eau, lorsque Couthon, de sa voix calme que n'avaient pu altérer toutes les douleurs qu'il venait de souffrir :

— Un instant, citoyens, dit-il, je ne suis pas encore mort.

Alors la colère des assassins s'était tournée en curiosité ; ils avaient appelé les passants, criant :

— Venez voir Couthon ; venez voir Robespierre.

Des grenadiers de la section des Gravilliers avaient alors entouré les deux agonisants, le quai s'était encombré de curieux. C'est dans ce moment que nous étions arrivés.

Il était inutile de chercher d'autres détails que ceux que m'apportait mon compagnon ; ils devaient être vrais, et nous fûmes confirmés en cette certitude lorsque nous vîmes apporter un cadavre et des blessés.

Le cadavre était celui de Lebas. Au moment où les gendarmes firent invasion dans la salle, au moment où il vit tomber Robespierre frappé d'une balle, il tira un pistolet de sa poche, l'appuya contre sa tempe, et se fit sauter la cervelle.

Robespierre jeune essaya de fuir ; il croyait son frère mort et ne pouvait plus donner l'exemple d'amour fraternel qui lui avait fait demander de mourir avec lui. Il avait ôté ses souliers, il avait passé par la fenêtre et marché pendant quelques secondes, tenant ses souliers à la main, sur le fronton de pierre qui règne autour du monument. Puis alors, voyant la place de l'Hôtel-de-Ville complètement abandonnée, et que, gagnât-il la fenêtre voisine, et que cette fenêtre le conduisît-elle à un escalier, il n'avait aucune chance de fuite et de salut, il se laissa tomber du deuxième étage et se brisa sur le pavé, mais sans se tuer sur le coup.

C'étaient ces pauvres débris, cadavres ou agonisants, que l'on avait ramassés et que, par le quai Le Peletier, on conduisait à la Convention, qui rallièrent en passant Robespierre blessé et Couthon mourant.

Saint-Just seul, la tête haute et sans blessure, suivait ses amis, attaché à l'extrémité d'une corde. Robespierre était porté sur une planche ; le mort et les autres blessés étaient traînés dans une voiture de commissionnaire à bras.

Nous suivîmes ce triste cortège.

Robespierre fut déposé sur une table dans la salle du Comité de salut public. On lui mit par pitié sous la tête une boîte de sapin qui avait renfermé des pains de munition.

Tout le monde disait qu'il était mort.

Si horrible que fût ce spectacle, comme je voulais porter des nouvelles sûres à nos prisonnières, je parvins à pénétrer avec mon compagnon dans la salle d'audience, juste au moment où il commençait à ouvrir les yeux. Il était sans chapeau ; sans doute

avait-il ôté lui-même sa cravate, qui devait l'étouffer. Sa mâchoire gauche pendait jusque sur sa poitrine, dégoutante de sang et montrant ses dents brisées. Un chirurgien, que l'on appela, le pansa, remit la mâchoire à peu près à sa place, banda sa blessure, et fit placer à côté de lui une cuvette remplie d'eau.

J'assistai à ce pansement, qui dut lui causer des douleurs atroces ; il ne jeta pas un cri, ne poussa pas une plainte ; seulement, son teint avait déjà pris la lividité de la mort.

Tout était fini de ce côté, il n'y avait plus rien à craindre.

Je pensai que le plus pressé était de rassurer mes deux belles amies. Mon protecteur n'avait plus de raison, dans l'état où était Robespierre, de cacher la protection qu'il m'accordait. Il ne fit donc aucune difficulté pour monter en fiacre avec moi et venir à la Force, où j'étais attendue, comme on le comprend, avec toute l'impatience de deux cœurs qui ne demandent qu'à vivre et à aimer, et qui ont peur de mourir.

Nous arrivâmes à la prison vers onze heures du matin. Les prisonniers, sans savoir précisément ce qui était arrivé, en avaient quelque idée et étaient en pleine révolte. Il eût été difficile de les conduire à l'échafaud comme on avait encore fait la veille. Chacun s'était fait une arme de ce qu'il avait pu trouver ; presque tous avaient brisé leurs lits, et des pieds s'étaient fait des espèces de massue. On n'entendait que cris et hurlements, et l'on se serait cru non pas dans une prison politique, mais dans une maison de fous.

Je trouvai mes deux compagnes enfermées dans leur chambre, tremblantes de tout ce vacarme dont elles ignoraient la véritable cause, se tenant embrassées et serrées l'une contre l'autre.

À ma vue, à la joie qui éclatait sur mon visage, elles jugèrent qu'elles n'avaient plus rien à craindre, jetèrent un cri d'espoir, et se précipitèrent dans mes bras.

Mais, à peine eus-je prononcé le mot « sauvées ! » que madame Beauharnais tomba à genoux, criant : « Mes enfants ! » et que Terezia s'évanouit.

J'appelai du secours ; la porte s'ouvrit, mon commissaire accourut ; il avait un flacon de vinaigre qu'il fit respirer à Terezia, qui revint bientôt à elle. Je profitai de ce moment pour leur présenter mon compagnon et leur dire tous les services qu'il nous avait rendus.

— Ah ! monsieur, vous pouvez être tranquille, dit Terezia, qui avait renoncé bien vite à l'appellation de citoyen ; si nous sommes quelque chose, et si nous pouvons quelque chose dans le gouvernement qui va s'établir, nous n'oublierons pas vos services. Éva va me dire votre nom et me donner votre adresse, et c'est Tallien que je chargerai d'acquitter ma dette envers vous.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Le nom et l'adresse de monsieur ? lui dis-je. Il était trop prudent pour me les donner avant de savoir comment les choses tourneraient ; mais maintenant je crois qu'il n'a plus aucun motif pour nous les cacher.

Notre homme sourit à son tour, alla à une table sur laquelle il y avait de l'encre, du papier et des plumes, et écrivit :

« Jean Munier, commissaire de police de la section du Palais-Égalité. »

— Maintenant, mes bonnes amies, leur dis-je, il est probable que le citoyen Tallien va courir aux Carmes pour vous délivrer. Aux Carmes, on ne saura pas lui dire où vous êtes, mais seulement qu'on est venu vous enlever hier dans la matinée ; je crois que l'important serait de le rejoindre et de vous l'amener le plus vite possible. Il doit avoir une foule de choses à dire à Terezia, qui, de son côté, ne sera pas fâchée, je le présume, qu'il lui rapporte son poignard.

Terezia se jeta à mon cou.

— Je vais donc me mettre à sa recherche, continuai-je, et vous ne me reverrez qu'avec lui, ou si, au milieu de cet effroyable bouleversement, il lui était impossible de venir, qu'avec votre ordre de mise en liberté.

J'allais sortir ; madame de Beauharnais s'était accrochée à mon bras et me regardait suppliante.

— Que dois-je faire pour vous, chère Joséphine ? demandai-je.

— Oh ! dit-elle, bonne Éva, j'ai deux enfants ; est-ce que je ne pourrais pas voir mes enfants avant de sortir d'ici ? Ou tout au moins est-ce que vous ne pourriez pas leur donner de mes nouvelles ?

— Oh ! grand Dieu ! m'écriai-je avec bonheur. Dites-moi où ils sont, et je courrai à eux.

— Mon fils Eugène est chez un menuisier de la rue de l'Arbre-Sec, la troisième ou quatrième maison à gauche en entrant par la rue Saint-Honoré. Ma fille est presque en face, chez une grande lingère à la barrière des Sergents. Et, comme on pourrait refuser de vous les confier parce qu'on ne vous connaît pas, je vais vous

donner un mot qui tout au moins les rassure, si vous ne pouvez me les amener.

Et Joséphine, en effet, me donna quelques lignes qui devaient me faire reconnaître comme une amie du menuisier et de la lingère où ses deux enfants étaient en apprentissage.

Comme il était probable que le citoyen Jean Munier trouverait le citoyen Tallien plus tôt que moi, il fut convenu qu'il allait se mettre en quête de lui et que je les attendrais tous les deux rue Saint-Honoré, à l'entresol de madame Condorcet.

Je pris congé avec de nouveaux embrassements de mes deux amies, et nous traversâmes les corridors et descendîmes les escaliers en criant :

— Plus de Robespierre ! plus d'échafaud !

Santerre, que je rencontrai sur les degrés du perron, me retint quelques secondes, mais, en dix paroles, je le mis au fait.

Nous sautâmes dans notre voiture.

La rue Saint-Honoré était pleine de monde, tout ce monde avait un air de fête et de joie que la population parisienne n'avait pas présenté depuis longtemps. À peine si l'on pouvait se faire jour, tant chacun se pressait de demander des nouvelles et de savoir où en étaient les événements.

Mon commissaire, que je pouvais désormais appeler par son nom, ce qui me donnait une grande facilité pour dialoguer avec lui, me remit à ma porte et me promit de m'amener Tallien.

Quant à faire entrer à la Force les deux enfants de madame de Beauharnais, il s'en chargeait comme d'une chose facile à lui.

Je remontai à mon entresol, n'ayant plus aucune raison de me cacher ; j'ouvris en conséquence mes persiennes toutes grandes et je me mis à la fenêtre.

La porte de la maison des Duplay avait été fermée, soit qu'on eût enlevé les deux personnes qui y restaient encore, soit que, lasses d'insultes et de grossières injures, elles s'y fussent enfermées.

Je ne m'attendais à l'exécution que pour le lendemain ; je fus donc bien étonnée lorsque, vers quatre heures, j'entendis de grands cris du côté du Palais-Égalité, je vis la foule se heurter, se ruer, se culbuter. La tête et le buste des gendarmes apparaissaient au-dessus de la foule, et dans les mains de ces archers de la mort leurs sabres flamboyaient comme l'épée de l'ange exterminateur.

C'était la hideuse exhibition dont Fouquier-Tinville et ses juges gratifiaient une fois encore le public.

Les cris : « Les voilà ! » se firent entendre.

Et, en effet, c'étaient les guillotineurs qui allaient à leur tour, hués et maudits, subir la terrible loi du talion.

q

9.24 24

Ne remarques-tu pas, mon bien-aimé Jacques, combien il semble que le caprice de mon génie, bon ou mauvais, me fait voir tout ce

qui se passe, soit que moi-même j'aille au-devant des événements, soit que les événements viennent au-devant de moi.

Aussi je ne saurais moi-même me rendre compte de l'ébranlement étrange qui secoue mon cerveau. Je ne sais pas comment cela se fait, mais il me semble que je ne suis plus complètement maîtresse de moi-même, et qu'il y a en moi une fatalité plus forte que ma volonté qui, à un moment donné, me poussera malgré moi sur la pente de quelque grand malheur.

J'ai parfois des espèces d'hallucinations pendant lesquelles il me semble que, le jour où j'ai pris place dans la charrette, j'ai été véritablement guillotinée. Je crois parfois en rêve que je sens la douleur de la hache passant entre les vertèbres de mon cou ; je me dis que depuis ce jour je suis morte, et que c'est mon ombre qui croit vivre et s'agite encore sur la terre.

Dans ces moments de visions sépulcrales, je te cherche partout. Il me semble que nous ne sommes séparés que par des brouillards épais, dans lesquels nous errons tous les deux, et dans lesquels, en punition de quelque faute que je cherche à me rappeler en vain, nous sommes condamnés à errer continuellement sans nous retrouver jamais.

Dans ces moments-là, je crois que mon pouls ne bat plus que quinze ou vingt fois à la minute, que mon sang se refroidit, que mon cœur s'endort ; dans ces moments-là, je serais aussi incapable de me défendre d'un homme qui en voudrait à ma vie, que d'un homme qui en voudrait à mon honneur. Je suis comme ces malheureux tombés en catalepsie, que l'on croit morts, devant lesquels on discute la question de leurs funérailles, dans quel cercueil on les mettra, de plomb ou de chêne, qui entendent tout,

dont le cœur bondit de terreur, mais qui cependant ne peuvent s'opposer à rien.

Eh bien ! j'étais, en voyant apparaître les fatales charrettes, dans un de ces moments-là : je croyais faire un rêve ; tout ce que j'avais accompli depuis huit jours n'était point des actions de la vie, mais des actes de la mort.

Allons donc ! si j'étais pour quelque chose dans les blessures, dans l'agonie, dans le supplice de tous ces gens-là, est-ce que je me le pardonnerais jamais ?

Voilà une chose hideuse. Voilà des morts, des mourants ; voilà des êtres humains, des frères, oui, des frères, – car nul ne peut renier la fraternité humaine, – que l'on conduit à la guillotine. Ils sont cassés, brisés, disloqués ; l'un d'eux est déjà entré dans la mort, les autres y ont un pied. Et je suis pour quelque chose dans cette horreur ?... Impossible !

Moi, ton Éva, Jacques, comprends-tu ? moi que tu appelais ta fleur, ton fruit, ton oiseau chanteur, ton ruisseau, ta goutte de rosée, ton souffle d'air !

Si fait ! Je me rappelle. Mon destin m'a jetée dans une prison. Dans cette prison, j'ai connu deux femmes, belles comme des anges de lumière. Elles aimaient. L'une était mère et avait des enfants ; l'autre, d'un amour moins pur, aimait un homme qui n'était pas son mari. Toutes deux avaient peur de mourir ; moi, qui n'avais pas peur pour moi, j'eus peur pour elles. Je me jetai dans ce terrible labyrinthe politique où je n'avais jamais mis le pied. – Et moi aussi, alors, la soif du sang m'a prise ; j'ai dit : « Je voudrais que ces hommes-là mourussent pour que ces femmes-là

ne mourussent point » ; et je vais aider à faire mourir les uns pour faire vivre les autres.

Et, dès lors, j'ai oublié que j'étais une jeune fille, une femme timide ; j'ai couru les rues de Paris la nuit ; j'ai porté un poignard qui parlait ; il disait : « Je demande à tuer ! » et un rhéteur lui répondait : « Tue sans phrases ! »

Ce poignard, le lendemain, je l'ai vu briller dans la main d'un homme sur la poitrine d'un autre homme. Il n'a pas tué, c'est vrai, mais il a dit : « Prenez garde, si vous ne tuez pas avec la voix, je tuerai avec le fer. »

Et l'on a tué avec la voix. Voilà pourquoi le poignard que j'avais porté n'a pas tué avec le fer.

Mais, au reste, celui que je poussais à tuer était un homme maudit, un homme exécré, un homme dont la mort sera comme une source de vie pour des milliers de personnes qui, s'il vivait, peut-être allaient mourir.

Mais c'est lui qui va mourir, et le voilà qui vient à moi.

Horrible ! horrible ! horrible ! comme dit Shakespeare. Il a la tête enveloppée d'un linge sale taché d'un sang noir. Le voilà qui vient, écrasé, pliant le front sous sa douleur et sous les malédictions qui courbent sa tête ! Tu sens donc le remords !

Mais non ; sa roide attitude est la même ; son œil sec est fixé sur moi. Grand Dieu ! l'approche de la mort le rend-elle voyant ? Devine-t-il, sous ce déguisement où je me cache, que c'est moi qui ai crié : « Sus au tyran ! » que c'est moi qui ai porté le poignard ? Mais détourne donc les yeux de moi, démon ! Ne me regarde donc plus, fantôme ! ! !

Ah ! par bonheur, voilà quelque chose qui détourne ses yeux de moi. Il regarde la maison de Duplay ; cette maison qu'il a habitée et où sa vue, qui partout ailleurs répandait la crainte, répandait la joie ; – là, on attendait son retour avec des palpitations d'orgueil, on l'écoutait avec délices, on l'applaudissait avec enthousiasme. Cette maison a vu les seuls heures heureuses de sa vie. La regardera-t-il en passant et ne se rappellera-t-il pas que Dante, ce peintre des grandes douleurs, a dit :

« Le plus grand supplice qu'il y ait au monde est de se rappeler les jours heureux pendant les jours d'infortune ! »

Non seulement il la regarde, mais les charrettes font halte. Ah ! l'on va faire pour Robespierre ce que l'on a fait pour Philippe-Égalité, on va lui montrer une dernière fois son palais.

Ce fut alors seulement que je m'aperçus de l'effroyable affluence de monde qui s'était aggloméré sur ce point. Sans doute, on avait lancé d'avance le programme de la funèbre comédie qui devait être jouée à cette place, et les spectateurs y étaient accourus en foule. Pas une fenêtre qui ne fût occupée, beaucoup avaient été louées des prix insensés. Des parents des victimes attendaient là Robespierre pour jouer autour de sa charrette et jusqu'au pied de l'échafaud le rôle du chœur de la vengeance antique.

Il me passa comme un éblouissement : non seulement j'étais pour quelque chose dans le supplice de ces malheureux – j'étais le grain de sable, c'est vrai, qui avait fait pencher la balance, – mais encore j'étais pour quelque chose dans l'évocation de tout ce monde qui sortait on ne sait d'où, de ces hommes à cheveux poudrés, à habits et à culottes de soie qui jusque-là s'étaient conten-

tés d'errer la nuit, comme des phalènes, dans les rues de Paris, et qui, pour la première fois, osaient s'y montrer le jour ; de ces femmes barbouillées de rouge, coiffées de fleurs, à quatre heures de l'après-midi, demi-nues, accoudées aux fenêtres comme au jour de la Fête-Dieu, sur des tapis de velours et sur des châles de pourpre ; si mon mauvais génie ne m'eût point conduite à la prison des Carmes, si je n'eusse point porté ce poignard rue de la Perle à Tallien, tout ce monde ne serait point là, ce seraient ceux qui vont à l'échafaud en ce moment qui y enverraient d'autres.

Mais, enfin, ne pourrait-on pas les y conduire, à cet échafaud dont ils ont frayé le chemin, sans cette augmentation de supplice ? La peine de mort est la privation de la vie, voilà tout, mais non une vengeance.

On s'était arrêté pour faire exhibition des patients ; ces mêmes gendarmes, ces sbires de Henriot qui sabraient la veille ceux qui voulaient sauver les condamnés, piquaient aujourd'hui les condamneurs d'hier de la pointe de leurs sabres et disaient à Couthon, affaissé sur ses jambes paralysées : « Lève-toi donc, Couthon ! » et à Robespierre, brisé par une horrible blessure : « Tiens-toi donc droit, Robespierre ! » Et, en effet, la fatigue avait fait retomber celui-ci sur son banc. Mais, au premier appel à son orgueil, il s'était redressé, avait promené sur la foule ce regard terrible, dont j'eus ma part : il m'avait revue.

Mais aussi pourquoi n'avais-je pas quitté ma fenêtre ? Qui me tenait clouée à cette fenêtre ?

Un pouvoir plus fort que ma volonté.

Je devais voir ce qui allait se passer : c'était ma punition, à moi.

Cette sanglante féerie devait avoir son ballet : c'était pour cela que l'on s'était arrêté devant la maison Duplay. Une ronde se forma. Des femmes, si cela peut s'appeler des femmes, se mirent à danser en rond en criant :

« À la guillotine, Robespierre ! À la guillotine, Couthon ! À la guillotine, Saint-Just ! »

Je n'oublierai jamais de quel calme et fier regard le beau jeune homme, le seul qui n'eût point essayé d'échapper à la mort ou qui n'eût point attenté à sa vie, regarda cette ronde de furies et écouta ces cris de malédictions. C'était à tout remettre en doute ; on voyait la conscience transparaître dans ces grands yeux méprisants et pleins de dédain de la vie.

Mais ce n'était pas le tout, et la fête devait avoir son dénouement immonde comme le reste. Un de ces horribles gamins qui sortent des égouts, un de ces bâtards du ruisseau que l'on ne voit, comme certains reptiles, que les jours de pluie, était là avec un seau plein de sang pris à l'abattoir. Il trempa un balai dans le sang, et se mit à peindre en rouge l'innocente maison de Duplay.

Oh ! cette dernière injure, il ne put la supporter ; il plia la tête, et, qui sait ! de cet œil fixe et sec peut-être une larme tomba-t-elle !

Mais, lorsque les charrettes se remirent en mouvement au cri de : « À la guillotine ! à la guillotine ! » cette tête livide dont on ne voyait plus que les yeux se redressa, et ses yeux se fixèrent sur moi.

Alors, tu te rappelles, mon Jacques bien-aimé, cette ballade allemande que nous lûmes ensemble, où un fiancé mort enleva sa

fiancée vivante, dont le crime a été de blasphémer en apprenant sa mort, partout où ils passent ; à un cri que jette le sombre cavalier, tous les morts soulèvent la pierre de leur tombeau et le suivent, contraints par une force magique. Eh bien ! ce fut ainsi que son regard me déracina pour ainsi dire de l'endroit où j'étais, et m'entraîna par une force contre laquelle ma volonté ne pouvait rien, à la suite de ce spectre vivant.

Je quittai ma fenêtre, je descendis dans la rue, je suivis le cortège. J'avais les yeux sur la charrette, je ne pouvais pas les en détourner ; il y avait une foule à faire trembler, elle m'emportait avec elle sans que je sentisse son étouffante pression. Je marchais, et cependant il me semblait que mes pieds ne touchaient pas la terre.

Arrivée à la place de la Révolution, je me trouvai, je ne sais comment cela se fit, une des mieux placées.

Je vis porter Couthon, je vis monter Saint-Just. Celui-ci mourut le sourire aux lèvres. Lorsque le bourreau montra sa tête au peuple, le sourire n'était pas encore effacé.

Le tour de Robespierre vint. Certes, cet homme ne pouvait plus aspirer qu'à une chose : à mourir ! La tombe, c'était le port où devait jeter l'ancre ce vaisseau brisé. Il monta, calme et ferme. Il me sembla que son œil me cherchait et jetait une étincelle de haine en me rencontrant. Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! permettrez-vous que ce regard d'un mourant me porte malheur ?

Mais alors, au moment où je m'en doutais le moins, il se passa sur l'échafaud une chose odieuse, infâme, inouïe.

Un des aides du bourreau, une bête féroce, – il y a des hommes indignes du nom d'homme, – voyant cette rage, entendant ces malédictions, voulut jouer son rôle dans la symphonie infernale : il saisit par un de ses angles cette serviette qui soutenait sa mâchoire et l'arracha.

C'était plus de douleur que la machine humaine n'en pouvait supporter. La mâchoire brisée retomba comme celle d'un squelette.

Robespierre poussa un rugissement.

Je ne vis plus rien.

J'entendis un coup sourd qui frappait dans l'ombre.

J'étais évanouie.

q

9.25 25

Lorsque je revins à moi, j'étais seule dans ma chambre et couchée sur mon lit.
Je me levai sur mon séant, je laissai glisser mes jambes hors de mon lit, et me trouvai assise.

— Oh ! murmurai-je, quel abominable rêve !

En effet, tout ce que j'avais vu en réalité se représentait à moi sous la forme d'un rêve.

J'étais au milieu de l'obscurité la plus complète, mais je voyais se dessiner sur la muraille tout l'effrayant spectacle auquel j'avais assisté.

Les charrettes fatales défilaient devant moi avec ces misérables, mutilés, disloqués, brisés. Au milieu d'eux, seul, Saint-Juste sain et sauf, la tête haute et le sourire dédaigneux, puis cette halte à la porte du menuisier, ce misérable gamin barbouillant la porte de sang, enfin, sur la place de la Révolution, ce valet de bourreau arrachant à Robespierre cet appareil qui conservait seul à son visage une forme humaine. J'entendais ce cri, ce rugissement sous lequel j'étais tombée écrasée, me demandant par quelle fatalité, à la même place, mon cœur avait défailli devant la victime et devant le bourreau.

Je fus tirée de cette hallucination par le bruit de ma porte qui s'ouvrait. J'ignorais complètement où j'étais ; je me crus dans un cachot et qu'on venait me chercher pour me conduire à mon tour à la mort.

Je jetai un cri et demandai :

— Qui va là ?

— Moi, me répondit la voix bien connue de Jean Munier.

— De la lumière ! de la lumière ! demandai-je.

Il alluma une bougie. Je m'assis sur mon lit, la main sur mes yeux d'abord, puis je regardai où j'étais, et je reconnus mon entresol.

Alors tout me revint en mémoire.

— Ah ! dis-je, eh bien ! le citoyen Tallien ?

— Je l'ai vu, je l'ai rassuré sur sa belle Terezia, mais je lui ai dit que par vous seule il pouvait savoir où elle était, ne voulant pas vous priver du bonheur de le réunir à votre amie. Par malheur, il est président de la Convention. La Convention s'est déclarée en permanence ; jusqu'à minuit, il est au fauteuil ; si, à minuit, il est parvenu à faire remplacer ou à modifier dans son sens le Comité de salut public, il aura l'ordre de liberté.

— Mais là-bas ! m'écriai-je, nos deux malheureuses amies ?

— Elles savent qu'elles ne seront pas guillotinées, c'est le principal. Je retourne à la Convention, Tallien m'a fait promettre d'y revenir ; je l'attends, et, à quelque heure que ce soit, je viens vous prendre ici avec lui. Pendant ce temps, rhabillez-vous en femme et allez chercher votre garçon menuisier et votre apprentie lingère ; avec votre habit d'homme, peut-être ne vous les confierait-on point.

Il me sembla que mon brave commissaire pouvait bien avoir raison ; aussitôt son départ, je me hâtai de me transformer, et je descendis pour prendre un fiacre et aller chercher les deux enfants.

Mais il n'était plus question de fiacre ; la rue Saint-Honoré était en fête et les voitures n'y circulaient pas. Il y avait des feux de joie de vingt en vingt pas, et, devant ces feux, autour de ces feux de joie, des danseurs de toutes les classes de la société.

D'où sortaient tous ces jeunes gens en habit de velours, en culotte de nankin, en bas de soie chinés ? D'où sortaient toutes ces femmes barbouillées de rouge comme des roues de carrosse, décolletées jusqu'à la ceinture ! Qui avait dicté les paroles, qui avait fait la musique de ces carmagnoles royalistes plus déhanchées

que la carmagnole républicaine ? Jamais je n'eusse imaginé pareille folie.

Je traversai toute cette saturnale, repoussant vingt bras qui voulaient m'entraîner dans ces rondes insensées. Sur la place du Palais-Égalité, on ne savait où mettre le pied ; les fusées vous inondaient, les pétards vous éclataient dans les jambes, la population était, aux flambeaux et aux torches, visible comme s'il eût été grand jour.

Sans cette circonstance, j'eusse bien certainement trouvé les portes de mes deux magasins fermées ; mais elles étaient toutes grandes ouvertes, et maîtres, maîtresses et commensaux de la maison prenaient part à la fête. De vieilles servantes qui ne pouvaient trouver de cavaliers dansaient avec leurs balais.

J'entrai au magasin des Deux-Sergents ; on me prit pour une pratique qui, malgré l'heure avancée, venait acheter quelque objet de lingerie, et l'on me remit au lendemain. On avait bien le temps de vendre, la terreur était finie, le commerce allait refleurir.

Je me fis reconnaître ; je dis le motif de ma visite. J'appris, chose qu'on ne savait pas, que madame de Beauharnais n'avait point été exécutée pendant les derniers jours, qu'elle vivait encore, et qu'elle attendait ses enfants.

La joie de ces braves gens fut grande. Ils adoraient la petite Hortense. On l'appela à grands cris : elle s'était retirée dans sa chambre et pleurait pendant que les autres se réjouissaient ; mais, à peine eut-elle su que sa petite mère vivait toujours et qu'il ne lui était rien arrivé, qu'elle se mit à sauter et à rire. C'était une charmante enfant de dix à onze ans, avec une peau satinée, de

beaux cheveux blonds, de grands yeux bleus transparents comme l'éther.

On ne fit sur le billet aucune objection, et l'on s'apprêta à me remettre l'enfant ; mais, pour une pareille solennité, la maîtresse de la maison voulut absolument qu'on la fît belle. On vêtit Hortense de sa plus jolie robe et on lui mit un bouquet à la main, et, pendant ce temps, j'allai chercher son frère.

Le menuisier, sa femme et tous les apprentis dansaient et chantaient autour d'un grand feu qui brûlait dans la rue de l'Arbre-Sec ; je m'informai du jeune Beauharnais, et on me le montra accoudé à une borne et regardant tristement toute cette joie à laquelle il ne prenait aucune part.

Mais, lorsque j'eus été à lui, quand je me fus fait reconnaître, que je lui eus dit de quelle part je venais, lui, au lieu d'éclater en rires joyeux, il se mit à pleurer, ne prononçant que ces deux mots : Ma mère ! ma mère !

Lequel des deux enfants aimait le mieux sa mère ; autant l'un que l'autre, mais tous deux l'aimaient avec un caractère différent.

En un instant, Eugène eut fait sa toilette. C'était un grand jeune homme de seize ans, avec de beaux yeux noirs, de beaux cheveux noirs tombant sur ses épaules. Il m'offrit son bras, je le pris, et nous nous hâtâmes de traverser la rue pour aller prendre sa sœur.

Elle nous attendait tout habillée, son bouquet à la main : elle avait une robe de mousseline blanche, une ceinture blanche et un chapeau de paille rond avec un ruban bleu ; de son chapeau de

paille s'échappaient des flots de cheveux blonds. Elle était charmante.

Nous reprîmes en courant la rue Saint-Honoré.

Onze heures sonnaient à l'horloge du Palais-Égalité ; les feux commençaient de s'éteindre et l'on circulait un peu plus librement. Tout le long de la route, je n'étais occupée, à droite et à gauche, qu'à répondre aux questions des deux enfants sur leur mère.

Nous arrivâmes à mon entresol, à la porte duquel j'avais laissé la clef, mais mon commissaire n'était pas encore de retour. J'expliquai aux deux enfants que j'étais obligée d'attendre le citoyen Tallien, qui pouvait seul ouvrir les portes de la prison de leur mère. Ils le connaissaient de nom, mais ni l'un ni l'autre n'était fort au courant de l'histoire de la Révolution, qui ne leur était venue que tamisée par le milieu commercial dans lequel ils vivaient.

Il y avait deux fenêtres à ma chambre ; les enfants se mirent à l'une, moi à l'autre ; nous attendîmes.

Il faisait un temps magnifique, un de ces temps qui font croire, lorsqu'il arrive de grands événements, que pour leur accomplissement le ciel donne la main à la terre. J'entendais le jeune homme, qui avait quelques notions d'astronomie, dire à sa sœur le nom des étoiles.

Puis tout à coup, un peu après minuit sonné, le roulement d'un fiacre se fit entendre, venant par la petite rue qui longe la grille de l'Ascension, et il s'arrêta à notre porte.

La portière s'ouvrit, deux hommes sautèrent sur le pavé.

C'étaient Tallien et le commissaire.

Celui-ci leva le nez, m'aperçut à la fenêtre, arrêta Tallien qui allait se lancer dans l'allée, et m'appela.

Puis, se retournant vers Tallien :

— Inutile de perdre son temps à monter, dit-il, elle descend. En effet, je descendais avec les deux enfants.

— Ah ! mademoiselle, me dit Tallien, je sais tout ce que je vous dois. Croyez que Terezia et moi ne l'oublierons jamais.

— Vous vous aimez, vous allez vous revoir, vous allez être heureux, lui dis-je, ce sera pour moi une bien douce récompense.

Il serra mes mains dans les siennes et me montra la portière du fiacre ouverte ; j'y montai, pris Hortense sur mes genoux, mais notre complaisant commissaire déclara que, pour ne pas nous gêner, il montait sur le siège avec le cocher.

Peut-être n'était-il pas fâché de me laisser le temps de causer avec Tallien au moment où le feu de la reconnaissance n'avait pas encore eu le temps de s'attiédir.

Si c'était là son intention, il devina juste. À peine la portière refermée, le cocher eut-il pris au galop le chemin de la Force, que j'entamai le chapitre des faits et gestes de messire Jean Munier. – Un mot que je dirais tout bas à Terezia lui ferait ajouter ses recommandations aux miennes.

Les chevaux ne cessaient d'aller au galop, et cependant Tallien, passant sa tête à la portière, criait à chaque instant !

— Plus vite ! plus vite !

Nous arrivâmes à la Force. Il y avait à la porte les restes d'un rassemblement qui s'y était tenu toute la journée ; c'étaient des parents et des amis dont les amis et les parents étaient enfermés dans la prison. On avait craint que, comme la veille, les charrettes ne continuassent de fonctionner, et chacun était venu avec une arme quelconque pour s'opposer en ce cas au départ des prisonniers. L'heure passée, le rassemblement avait continué d'avoir lieu la nuit sans que l'on sût pourquoi et par la seule raison qu'il avait eu lieu le jour.

On regarda curieusement les personnes qui descendaient du fiacre, et j'entendis tout bas murmurer le nom de Tallien par une personne qui avait reconnu l'ex-proconsul de Bordeaux.

Mais, comme Tallien avait frappé en maître à la porte de la Force, la porte s'était ouverte rapidement, et rapidement s'était refermée.

Le commissaire nous servait de guide. J'eusse pu en faire autant, car je commençais à être familière avec la prison, et le père Ferney m'appelait en riant sa petite pensionnaire.

Tallien laissa au guichet le commissaire avec les papiers nécessaires à l'élargissement des prisonniers, et s'élança par les escaliers, ne voulant pas être retardé par ces formalités.

Le père Ferney nous donna un guichetier ; mais, comme je connaissais le chemin aussi bien que lui et que j'étais plus légère, j'étais avant lui à la porte.

— C'est nous ! criai-je en frappant trois coups.

Deux cris me répondirent, et des pas légers s'élancèrent vers la porte accourant au-devant de moi.

— Et Tallien ? dit la voix de Terezia.

— Il est là, répondis-je.

— Et mes enfants ? demanda la voix de Joséphine.

— Eux aussi, ils y sont !

Une double exclamation monta au ciel.

Je démasquai la porte.

La clef grinça dans la serrure, la porte roula sur ses gonds, le flot se précipita dans la chambre, l'amant vers l'amante, les enfants vers la mère.

Je n'étais ni amante ni mère. J'allai m'asseoir sur le lit, je m'aperçus que seule j'étais seule ! et je pleurai.

Où étais-tu, mon Jacques bien-aimé ?

Pendant quelques secondes, on n'entendit que des baisers, des cris de joie, des mots entrecoupés : « Ma mère ! Mes enfants ! Ma Terezia ! Mon Tallien ! »

Puis, égoïstes à force d'amour, ne voyant plus qu'eux au monde, les prisonniers sortirent en deux groupes sans s'inquiéter de celle qui restait derrière eux.

La chambre demeura vide. Oh ! elle avait vu sans doute de grandes tristesses, cette chambre, elle avait entendu sans doute de bien douloureux sanglots ; elle avait vu des enfants s'arracher aux bras de leur mère, des femmes à ceux de leur époux, des pères à ceux de leurs filles. Eh bien ! elle n'avait rien entendu de pareil, j'en suis sûre, au soupir que je poussai en me renversant sur ce lit.

Je fermai les yeux ; j'aurais voulu me croire morte. Sous cette terre insensible, j'avais plus de parents et plus d'amis que dans ce monde d'oublieux et d'ingrats.

C'était la seconde fois que je regrettais que la guillotine n'eût pas voulu de moi.

Je tombai dans un état de torpeur impossible à décrire.

Une voix connue me tira de mon abattement.

Elle disait :

— Eh bien ! vous ne venez donc pas, vous ?

Je rouvris les yeux ; c'était mon commissaire qui venait me chercher.

Il ne m'avait pas oubliée, lui !

Il avait encore besoin de moi.

q

9.26 26

Je le suivis la mort dans l'âme !
À la porte, nous cherchâmes vainement une voiture, celle qui nous avait amenés avait disparu. Tallien, qui, je l'ai dit, avait été reconnu en entrant, avait trouvé en sortant une foule immense. On savait la part qu'il avait eue à la chute de Robespierre ; on lui avait préparé une ovation. La voiture qui contenait les cinq prisonniers et leur libérateur fut escortée aux flambeaux ; elle tra-

versa Paris au cri de : « Mort au dictateur ! Vive Tallien ! Vive la République ! » Ce fut le commencement de ses triomphes !

Rien ne laisse après soi plus d'obscurité que la lumière ; rien ne laisse plus de silence que le bruit.

Nous avions l'air, Jean Munier et moi, de deux ombres errant dans une ville morte.

De temps en temps, nous entendions au loin devant nous les hourras poussés par la foule.

Comme elle devait être heureuse, cette amante qui revenait à la vie au milieu des cris du triomphe de son amant ! Qu'elle devait être heureuse, cette mère qui ressuscitait dans les bras de ses enfants qu'elle avait cru ne revoir jamais !

Nous traversâmes Paris dans la moitié de sa longueur, de la Force à l'Ascension. Là, je pris congé de mon compagnon, et je remontai chez moi, seule et désespérée.

Je me jetai tout habillée sur mon lit. Je ne m'y couchais point pour dormir, mais pour pleurer.

Le sommeil ou plutôt l'évanouissement de mes facultés vint au milieu des larmes et sans que je m'en aperçusse. Je continuais de pleurer en dormant.

Le lendemain, il me sembla entendre quelque bruit dans ma chambre, et, au milieu d'un rayon de soleil, je vis, me regardant, une créature si belle, que je la pris pour un ange du ciel.

C'était Terezia.

Elle s'était souvenue de moi ; elle accourait me chercher, m'enlever de bonne volonté ou de force, me dire que je ne la quitterais plus.

Je crois que d'abord je me détournai de ses baisers ; je secouai la tête.

— Seule je suis, lui dis-je, seule je dois rester.

Mais alors cette créature toute de flamme se jeta sur moi, me pressa contre son cœur, rit, pleura, pria, ordonna, mit au service de son cœur toutes les ressources de son esprit, et finit enfin par me soulever de mon lit et me porter devant ma glace.

— Regarde-toi, mais regarde-toi donc, me dit-elle ; est-ce que l'on est seule, est-ce que l'on a le droit de rester seule quand on est belle comme toi ? Oh ! comme les larmes te vont bien, comme tes yeux sont beaux dans ce cercle de bistre ! Moi aussi j'ai eu des yeux comme cela, moi aussi j'ai été seule et bien seule ! Regarde-moi, est-ce qu'il y a trace de douleur sur mon visage ? Non, une nuit de bonheur a tout effacé, et toi aussi tu auras une nuit de bonheur qui effacera tout.

— Ah ! moi, m'écriai-je, tu le sais bien, Terezia, celui-là seul qui pouvait me donner le bonheur est mort. À quoi bon attendre un voyageur qui ne peut revivre ? Mieux vaut l'aller rejoindre où il est, dans la tombe.

— Oh ! les vilains mots ! dit Terezia, est-ce que de pareils mots peuvent sortir d'une bouche jeune et fraîche comme la tienne ? La tombe, dans soixante ans nous y penserons. Ah ! vivons, ma belle Éva, tu vas voir dans quel paradis nous allons vivre. D'abord, tu vas quitter cette chambre, où tu ne peux respirer.

— Cette chambre n'est pas à moi, dis-je.

— À qui est-elle donc ?

— À madame de Condorcet.

— Mais toi, où vivais-tu avant d'être ici ?

— Je te l'ai dit : à bout de toutes ressources, j'avais pour mourir moi-même crié : « Mort à Robespierre ! »

— Eh bien ! raison de plus, tu vas venir avec moi. Ta chambre ou plutôt ton appartement est préparé à la Chaumière. Tu m'as dit que tu étais riche avant la Révolution ?

— Très riche, je le crois du moins, ne m'étant jamais occupée d'argent.

— Eh bien ! nous te ferons rendre tes rentes, tes terres, tes maisons ; tu redeviendras riche, nous allons rentrer dans une période de la société où les femmes seront reines ; toi, belle comme tu es, tu seras impératrice ; d'abord, tu vas me laisser t'habiller, te parer, t'embellir ce matin ; nous déjeunerons chez moi avec Barras, Fréron et Chénier. Quel malheur que son frère André ait été guillotiné il y a quatre jours, quels beaux vers il t'aurait faits ! Il t'aurait appelée Néère, il t'aurait comparée à Galatée, il t'aurait dit :

Néère, ne va te confier aux flots,

De peur d'être déesse et que les matelots

N'invoquent au milieu de la tourmente amère

La blanche Galatée et la blanche Néère.

Et, au milieu de ce flot de paroles, de promesses, de louanges, elle m'embrassait, me caressait, me serrait sur son cœur ; elle voulait me faire croire que je n'étais pas seule et que la reconnaissance ferait pour moi d'elle une sœur.

Hélas ! puisque je vivais encore, je ne demandais pas mieux que de me laisser persuader et de prendre la vie en patience.

Je souris.

Terezia surprit ce sourire ; elle avait vaincu.

— Voyons, dit-elle, qu'allons-nous mettre qui puisse t'embellir encore ? Je veux que tu éblouisses mes convives.

— Mais que voulez-vous que je mette ? Je n'ai rien à moi. Tout ce qui est ici est à madame de Condorcet, et, en vérité, je ne puis sortir avec la robe que j'ai sur moi, souillée et fripée comme elle est.

— Et les robes d'une femme philosophe de quarante ans ne peuvent point t'aller. Non, il te faut les robes d'une folle comme moi. – Monsieur Munier ? dit-elle.

Je me retournai.

Mon brave commissaire était debout sur le seuil de ma porte.

— Monsieur Munier, dit-elle, descendez, prenez ma voiture ; allez à ma petite maison qui fait le coin de l'allée des Veuves et du Cours-la-Reine, et dites à ma vieille Marceline de vous donner une de mes robes du matin, qu'elle choisira parmi les plus élégantes.

— Vous êtes folle, Terezia ! lui dis-je. Pourquoi me donner les apparences d'une fortune que je n'ai pas ? Faites de moi votre humble dame de compagnie, mais n'en faites pas une rivale en richesse et en beauté.

— Faites ce que je vous dis, Munier.

Le commissaire avait déjà disparu pour obéir à la belle dictatrice.

— Oh ! mais, dit Terezia, allons-nous les faire enrager, toutes ces femmes, car nous sommes plus jeunes et plus belles qu'elles !

— Joséphine est bien jolie, et vous êtes injuste pour elle, Terezia !

— Oui, mais elle a vingt-neuf ans, et elle est créole. Tu en as seize, toi ; et moi, moi… j'en ai à peine dix-huit. Tu verras madame Récamier, elle est très belle certainement, mais, pauvre femme, dit-elle avec un rire singulier, à quoi cela lui servira-t-il d'être belle ? Tu verras madame Krüdner, elle est belle aussi, peut-être à la rigueur même plus belle que madame Récamier, mais une beauté allemande. Oh ! et puis, c'est une prophétesse qui prêche une religion nouvelle, le néo-christianisme ou quelque chose comme cela. Je ne suis pas forte sur les questions religieuses. Toi qui sais tout, tu verras bientôt à travers tout cela. Tu verras madame de Staël ; elle n'est point belle, mais c'est l'arbre de la science.

Je mis mes mains sur mes yeux et cessai d'écouter ce qu'elle disait. Oh ! mon bel arbre de la science ! le roi de mon paradis d'Argenton, des racines duquel coulait le ruisseau qui avivait tous

les jardins, où buvaient la tige de mes iris et les racines de mes roses.

Oh ! depuis longtemps je n'écoutais plus ce qu'elle disait, lorsque le bruit de la voiture traversa ma rêverie et que le citoyen Munier rentra avec les robes de Terezia.

— Attendez-nous en bas, Munier, dit Terezia ; vous viendrez avec nous, et je vous présenterai au citoyen Barras, qui sera probablement quelque chose dans le gouvernement qui succédera à celui-ci, et qui, aidé de Tallien, pourra faire pour vous ce que vous désirez.

Elle salua de la tête, et Munier, déjà dressé à obéir, s'inclina jusqu'à terre et disparut.

Terezia fut quelque temps à choisir dans ses deux robes celle qui me conviendrait le mieux ; les femmes vraiment belles ne craignent pas les belles femmes et sont d'avis au contraire que la beauté fait valoir la beauté.

Je suis forcée de dire que, lorsque je sortis des mains de Terezia, j'étais aussi belle que je pouvais être.

Nous montâmes en voiture, nous traversâmes la place de la Révolution. Robespierre n'y était plus, mais la guillotine y était toujours.

Je cachai ma tête dans la poitrine de Terezia.

— Qu'as-tu ? me demanda-t-elle.

— Ah ! si vous aviez vu, lui dis-je, ce que j'ai vu hier.

— Ah ! c'est vrai, tu les as vu guillotiner !

— Et je les verrai toujours. Pourquoi cette affreuse machine est-elle encore là ?

— C'est nous autres femmes que cela regarde ; ce matin, à déjeuner, nous allons commencer à la démolir, ce sont nos mains à nous qui renversent les choses auxquelles les hommes n'osent toucher.

Nous arrivâmes à une petite maison cachée dans un massif de lilas au-dessus duquel se balançaient quelques peupliers.

On l'appelait la Chaumière ; elle était en effet couverte de chaume, mais peinte à l'huile, ornée de bois grume, et tout enguirlandée de roses, comme une chaumière à l'Opéra-Comique.

C'était la demeure de Terezia.

Il était un peu plus de dix heures du matin quand nous arrivâmes ; le déjeuner était pour onze heures.

Pour une maison abandonnée par sa maîtresse depuis six semaines, elle était parfaitement tenue par la vieille Marceline. Seulement, le cuisinier et le cocher avaient été congédiés. Les voitures étaient sous la remise, prêtes à être attelées ; les chevaux à l'écurie, prêts à être mis aux voitures ; la cuisine éteinte, prête à être rallumée.

Le déjeuner devait être apporté tout servi de chez un des traiteurs en renom.

Terezia me conduisit d'abord à mon appartement ; il se composait d'un petit boudoir, d'une chambre et d'un cabinet de toilette.

Tout cela ravissant de goût et d'élégance.

Je voulus refuser, je demandai à quel titre j'irais, en m'installant chez elle, me mêler à son existence et prendre une partie de sa maison.

Elle me répondit tout simplement :

— Ma chère Éva, tu m'as sauvé la vie ; si je ne t'avais pas rencontrée sur ma route, c'était moi que l'on guillotinait hier, selon toute probabilité, à la place de Robespierre. Je suis ton obligée, j'ai donc droit absolu sur toi. Puis, j'ose te répondre que ce ne sera pas long, que dans quinze jours toute ta fortune te sera rendue, et que ce sera toi qui pourras m'offrir un appartement chez toi.

Alors elle me conduisit dans sa chambre ; tandis qu'elle mettait la dernière main à sa toilette, Tallien entra doucement sur la pointe du pied. Tournée vers la porte, je le vis entrer.

Elle le vit, elle, dans la glace de la psyché où elle se regardait.

Elle se retourna vivement et lui ouvrit les bras.

— Lui aussi m'a sauvé la vie, dit-elle, mais après toi, Éva.

— Je veux bien accepter la place secondaire que tu me donnes, chère Terezia, enchanté que je serai toujours de céder le pas à une jolie femme, répliqua Tallien, mais elle vous dira que, lorsqu'elle est entrée chez moi venant de votre part, la mort de Robespierre était jurée.

— Oui, mais avouez que mon poignard et l'avis que je vous ai donné ont été pour quelque chose dans la résolution que vous avez prise.

— Pour tout, Terezia, pour tout ! L'idée que si je tardais d'un jour, d'une heure, d'un moment, vous pouviez être la victime de ce monstre m'a décidé, non pas à renverser Robespierre, mais à hâter sa chute. C'est à toi que la France doit de respirer trois ou quatre jours plus tôt.

— Nous l'aimerons bien, n'est-ce pas ? dit en me montrant Terezia à Tallien. Puis, le plus tôt possible, il faut lui faire rendre ses biens. C'est une Chazelay. La maison était noble et riche. Ils n'ont pas pu lui ôter cela. Mais ils pouvaient la ruiner, et ils l'ont fait.

— Eh bien ! rien de plus facile : elle n'est pas émigrée, elle a été victime de la Terreur, puisqu'elle a failli mourir sur l'échafaud. J'en parlerai à Barras et nous arrangerons cela ensemble. Seulement, ajouta-t-il en riant, comme c'est une chose juste, ce sera un peu plus long et plus difficile que si c'était une chose arbitraire.

La vieille Marceline annonça que le citoyen Barras venait d'arriver.

— Va le recevoir, dit Terezia, nous descendons.

Tallien descendit après avoir échangé avec elle un coup d'œil d'intelligence dans lequel il était incontestablement question de moi.

Quelque minutes après lui, nous descendîmes à notre tour.

Le salon était plein de fleurs, et l'on y arrivait par des corridors fleuris comme le reste de la maison. Tallien avait en quelques heures changé le voile de tristesse jeté sur la maison pendant l'absence de Terezia en une robe de fête.

On sentait que la joie et l'amour venaient d'en ouvrir les fenêtres au splendide soleil de juillet.

Comme je te l'ai dit, Barras était au salon et nous attendait.

Il était vraiment beau, plutôt élégant que beau, avec son costume de général de la Révolution, à grands revers bleus brodés d'or, avec son gilet de piqué blanc, sa ceinture tricolore, son pantalon collant et ses bottes à retroussis. En apercevant Terezia, il lui tendit les bras.

Terezia lui sauta au cou comme à un ami intime et s'effaça pour me faire place.

Barras demanda la permission de baiser la belle main qui savait si bien tirer les verrous des prisons. Tallien lui avait en deux mots raconté tout ce que j'avais fait.

Il me parla de la reconnaissance de son ami, qu'il avait pris à tâche d'acquitter envers moi, et le remercia d'avoir bien voulu le charger de ce rôle. Puis il me dit de lui faire une note de ce qu'était ma fortune avant la Révolution.

— Hélas ! citoyen, lui dis-je, vous me demandez là tout simplement une chose impossible. Je n'ai point été élevée chez mes parents ; je sais seulement que mon père était riche. Mais il me serait impossible de donner sur cette fortune aucun détail.

— Il n'est pas nécessaire que l'on tienne ces détails de vous, citoyenne ; mieux vaut même qu'ils nous arrivent envoyés par une main tierce. Vous avez bien un homme de confiance que vous puissiez envoyer à Argenton et qui puisse s'entendre avec le notaire de votre famille ?

J'allais répondre non, lorsque je pensai à mon brave commissaire, Jean Munier. C'était de tout point l'homme intelligent qu'il me fallait, et ce serait en même temps le moyen de lui offrir le paiement des services rendus.

— Je chercherai, citoyen, répondis-je avec une révérence de remerciement, et j'aurai l'honneur de vous envoyer l'homme, afin qu'il puisse, grâce à un sauf-conduit de vous, accomplir tranquillement sa mission, dans laquelle il pourrait être troublé s'il n'y était soutenu par vous.

Barras, en homme du monde, comprit que ma révérence signifiait que la conversation avait duré assez longtemps. Il me salua et alla au-devant de Joséphine et de ses enfants, qui venaient d'arriver.

Hélas ! ils étaient vêtus tous trois de noir.

Madame de Beauharnais avait appris en sortant de sa prison seulement, et le lendemain même de sa sortie, que, huit jours auparavant, son mari avait été exécuté ; elle venait faire à Terezia sa visite de veuvage, mais se dégager de l'invitation qui lui avait été faite la veille.

Barras et Tallien savaient la nouvelle, mais n'avaient pas jugé à propos de la lui apprendre.

Elle reçut les compliments de condoléances de Barras et de Terezia, puis elle vint à moi.

— Oh ! ma chère Éva, dit-elle, que de pardons pour l'abandon où nous vous avons laissée hier. Je croyais vous voir toujours avec nous, tant vous m'aviez jeté du bonheur plein les yeux. Le bonheur aveugle. Quand je me suis aperçue que vous n'étiez plus

avec nous, nous étions trop loin. Et puis, chère Éva, que pouvais-je vous offrir, moi, l'hospitalité de l'auberge ? Nous avons été coucher, mes enfants et moi, rue de la Loi, à l'hôtel de l'Égalité.

– Ainsi, lui dis-je, vous voilà dans la même situation que moi. J'ai perdu mon père, fusillé comme émigré ; vous avez perdu votre mari, décapité comme aristocrate.

— Complètement. Les biens de M. le vicomte de Beauharnais sont sous le séquestre ; toute ma fortune personnelle est aux Antilles ; je vais vivre d'emprunts jusqu'à ce que le citoyen Barras arrive à me faire rendre les propriétés de mon mari. Croyez-vous que, s'il n'y eût pas eu nécessité absolue, j'aurais mis mes chers enfants, l'un chez un menuisier, l'autre chez une lingère ? Oh non ! mais les voilà, ils ne me quitteront plus.

Joséphine fit signe à Hortense et à Eugène, qui accoururent à elle et se groupèrent de manière à faire d'elle la Cornélie antique.

Ils restèrent ainsi un instant, embrassant et embrassés au milieu des larmes ; puis, s'excusant encore une fois sur la tristesse que mettait parmi nous leur présence, ils se retirèrent, croisant Fréron, qui, lui aussi, connaissait la mort du général et s'inclina devant cette triple douleur.

q

9.27 27

On devine ce que dut être comme élégance un déjeuner servi par Beauvilliers à trois sybarites comme Barras, Tallien et Fréron.

Dans ces sortes de réunions, où les femmes ne comptent pas, tout est fait pour elles cependant, jusqu'à l'esprit qui pétille de tous côtés. L'esprit est au moral ce que le parfum des fleurs est au physique. Quoique je n'aie aucune idée de ce que c'est que la gourmandise, je compris dès les premiers mots la différence de saveur qu'il y a entre trois femmes jeunes et belles et trois hommes qui passaient alors comme les plus spirituels de Paris.

On disait le beau Barras, le beau Tallien, l'élégant Fréron.

Fréron, on se le rappelle, allait donner son nom à toute une jeunesse qui allait s'appeler la jeunesse dorée de Fréron.

J'entrais dans un côté de la vie que j'ignorais complètement, dans la vie sensuelle.

Le déjeuner était servi avec toute la finesse qui devait succéder à la brutale époque dont nous sortions. Les vins étaient versés dans des verres de mousseline qui laissaient presque les lèvres se toucher en buvant. Le café était versé dans des tasses du Japon frêles comme des coquilles d'œufs et ornées de figures et de plantes des couleurs les plus capricieuses et les plus brillantes.

Il y a dans les excès du luxe une espèce d'ivresse. Je n'eusse bu que de l'eau dans ces verres et dans ces tasses, au milieu de cet air parfumé, que je n'en eusse pas moins eu l'esprit un peu troublé.

J'étais placée entre Barras et Tallien.

Tallien fut tout à Terezia ; mais Barras n'eut à s'occuper que de moi.

Comme il y avait entre les deux femmes un complot pour me rendre Barras favorable, c'était à qui me ferait valoir aux yeux du futur dictateur.

Les parfums ont une immense influence sur moi. Lorsqu'on se leva après le déjeuner, j'étais pâle, et, malgré ma pâleur, mes yeux étincelaient.

Je passai devant une glace ; je me regardai et m'arrêtai étonnée de l'étrange expression de mon visage. Ma narine se dilatait pour sentir, mes yeux s'ouvraient pour voir, comme si ces parfums étaient une chose saisissable. J'étendis les bras et les rapprochai de moi comme pour presser sur mon cœur l'arome de toutes ces plantes, de tous ces vins, de toutes ces liqueurs, de tous ces mets auxquels j'avais à peine touché.

J'allai, sans y songer, m'asseoir devant un piano. Terezia en souleva le couvercle et je me trouvai les doigts sur les touches ; alors je ne sais pas comment il se fit que je me reportai à ce jour où, excitée par l'orage, je répétai de moi-même les premières mélodies que tu m'avais fait entendre ; mes doigts coururent sur l'ivoire, je ne dirai pas avec une science, mais je dirai tout à la fois avec une vigueur, une légèreté et une morbidezza qui m'étonnèrent moi-même. Je me sentais frissonner et frémir à ces mélodies inconnues qui s'éveillaient sous mes doigts ; ce n'étaient plus des notes, c'étaient des pleurs, des soupirs, des sanglots, des retours à la joie, à la vie, au bonheur, un hymne de reconnaissance à Dieu ; je ne vivais plus de ma vie ordinaire, mais d'une vie convulsive et fiévreuse où se résumait comme sensation tout ce que j'avais éprouvé, ressenti, souffert depuis un mois. J'improvisai en quelque sorte avec les doigts le récit terrible des événements qui venaient de s'écouler.

J'étais à moi seule le chœur et les personnages d'une tragédie antique.

Enfin, je fermai les yeux, je jetai un cri et m'évanouit entre les bras de Terezia.

Je revins à moi par un éclat de rire nerveux ; on avait fait sortir les hommes pour me donner les soins que nécessitait mon évanouissement. J'étais à moitié déshabillée ; je tenais Terezia pressée contre mon cœur et ne voulais pas la lâcher. Il me semblait qu'en la lâchant je tomberais dans un précipice.

Je haletai longtemps avant de reprendre complètement et ma connaissance d'abord, et mon pouvoir sur moi-même ensuite ; puis enfin, au lieu d'une indisposition, me sentant noyée dans un bien-être étrange, je demandai moi-même où étaient nos convives.

En un instant, je fus rajustée et on les fit rentrer.

Ils avaient parfaitement vu qu'il n'y avait rien de joué dans mon évanouissement ; que j'avais succombé sous le poids d'une excitation nerveuse plus forte que moi.

Barras vint à moi et me tendit les deux mains en me demandant si j'allais mieux ; elles étaient froides et tremblantes. On voyait que lui-même avait été fortement ému ; la même émotion, mais à des degrés différents, se peignait sur les visages de Tallien et de Fréron.

— Mais, bon Dieu ! qu'avez-vous donc eu, mademoiselle ? me demanda Barras.

— Je ne sais moi-même. Ces dames viennent de me dire que je m'étais trouvée mal après avoir joué je ne sais quelle fantaisie sur le piano.

— Vous appelez ça une fantaisie, mademoiselle ? Mais c'est une symphonie comme jamais dans ses plus beaux jours Beethoven n'en a composé une. Ah ! s'il y avait eu là un sténographe musical, de quel chef-d'œuvre vous eussiez enrichi ce répertoire si restreint, qui, au lieu de parler à l'âme avec la voix seule, lui parle par le cœur à tous les sens !

— Je ne sais, lui dis-je en haussant légèrement les épaules. Je ne me souviens de rien.

— De sorte que si l'on vous priait de recommencer ?... demanda Barras.

— Ce serait impossible, répondis-je. J'ai improvisé, je le présume du moins, et pas une des notes que vous avez entendues n'est restée dans mon souvenir.

— Oh ! mademoiselle, dit Tallien, nos salons, avec la tranquillité qui est revenue, je l'espère, vont se reformer. Nous ne sommes point une société de tigres comme ont pu vous le faire croire les six ou huit derniers mois qui viennent de s'écouler. Nous sommes un peuple lettré, spirituel, accessible à toutes les sensations ; il faut que vous ayez été élevée dans le meilleur monde. Quel est votre maître ? qui vous a appris à composer de pareils chefs-d'œuvre ?

Je souris tristement, car je pensais à vous, mon Jacques bien-aimé.

J'éclatai en sanglots.

— Ah ! m'écriai-je, mon maître, mon bon maître chéri est mort.

Et je me jetai dans les bras de Terezia.

— Laissez-la tranquille, messieurs, dit-elle ; ne voyez-vous pas que c'est encore une enfant, qu'elle n'a eu de maître encore en rien, qu'une nature exubérante et prodigue qui lui a donné avec la beauté le sentiment du beau. Donnez-lui un pinceau, elle peindra ; hélas ! c'est une de ces créatures réservées à toutes les délices de la vie ou à toutes ses douleurs.

— À toutes ses douleurs, oh ! oui ! m'écriai-je.

— Imaginez-vous, dit Terezia, qu'elle s'est trouvée, jeune et belle, tellement abandonnée de tout, qu'elle a voulu mourir, et que, ne voulant pas se tuer sans doute par respect pour ce chef-d'œuvre que la création avait fait en elle, elle a crié, à l'exécution de la Saint-Amarante : « À bas le tyran ! Mort à Robespierre ! » Imaginez-vous que, ne trouvant pas la mort assez lente, dans la prison où elle était enfermé, elle est montée sur la charrette de l'échafaud. C'est là qu'elle m'a rencontrée, sur la charrette où on me conduisait moi-même aux Carmes ; c'est là qu'elle m'a soufflé le bouton de rose qu'elle tenait à la bouche, et que j'ai reçu comme le dernier présent d'un ange qui va mourir. Descendue la dernière de la charrette fatale, il s'est trouvé qu'elle faussait le compte de têtes données au bourreau. Il l'a chassée de l'échafaud. Un brave homme que nous allons vous présenter tout à l'heure l'a conduite aux Carmes, où nous étions déjà réunies, Joséphine et moi. Là, elle nous a raconté sa vie, un roman sublime comme celui de Paul et Virginie. Vous savez les services qu'elle nous a rendus ; c'est elle qui a été mon messager près de vous, Tallien, et

hier soir, pour la remercier, ingrates que nous étions, Joséphine et moi, nous l'oublions dans la prison de la Force. C'est moi qui, ce matin, ai été la chercher dans le petit entresol de madame Condorcet. Cette enfant, qui est née avec quarante ou cinquante mille livres de rentes, n'avait point une robe à elle, et vous la voyez avec une robe à moi.

— Oh ! madame ! murmurai-je.

— Laissez-moi dire tout cela, enfant. Il faut bien qu'ils le sachent, puisque c'est à eux de réparer les torts de la fortune. Son père a été fusillé comme émigré à Mayence, un Chazelay, une noblesse des croisades. De quoi était-elle accusée ? D'avoir crié : « À bas le tyran ! À bas Robespierre ! » Tout cela, qui était un crime digne de mort il y a huit jours, est aujourd'hui un acte de vertu digne de récompense. Eh bien ! Barras ; eh bien ! Tallien ; eh bien ! Fréron, il faut que vous fassiez rendre ses biens à celle qui m'a rendue à vous. Ses terres et son château sont situés dans le Berri, près de la petite ville d'Argenton. Vous ferez faire un rapport sur tout cela, n'est-ce pas, Barras ? afin qu'elle sorte promptement de cette position de mon hôtesse que j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire accepter et dont elle rougit.

— Oh ! non, madame, je ne rougis pas, m'écriai-je, et je ne demande pas qu'on me rende toute cette grande fortune, mais seulement de quoi vivre dans cette petite ville d'Argenton où j'ai été élevée, et dans ma petite maison, que j'achèterai si elle est à vendre.

— Il faut, mademoiselle, dit Barras, il faut nous occuper de cela le plus tôt possible. Il va y avoir une foule de réclamations du genre de la vôtre, pas si sacrées, je le sais, mais il ne faut pas nous

laisser prévenir. Vous avez quelque homme d'affaires, n'est-ce pas, à qui nous pourrions nous adresser pour aller faire là-bas le relevé de vos propriétés, pour savoir si elles sont toujours sous le séquestre ou si elles ont été vendues ?

— J'ai, monsieur, répondis-je, le brave homme qui m'a recueilli sur la place de la Révolution au moment où le bourreau m'a repoussée. Il m'avait vue jeter à Terezia la fleur que je tenais dans ma bouche ; il avait cru que je la connaissais, tandis que ce n'était point à une femme, mais à la statue de la beauté, que je jetais cette fleur. Il était commissaire de police ; il m'a conduite aux Carmes sans m'y faire écrouer, pensant qu'une prison était l'asile le plus sûr pour moi. C'est lui qui, depuis ce temps, ne m'a pas quittée, qui m'a ramenée hier soir de la Force à l'entresol de madame Condorcet ; c'est lui qui m'a aidée à aller trouver M. Tallien avec la mission que j'avais de Terezia pour vous ; c'est lui qui était enfin ce matin chez moi quand Terezia est venue me chercher, et c'est à lui que j'ai pensé quand cette bonne amie m'a dit qu'il me faudrait un homme intelligent pour aller à Argenton relever la liste de mes biens.

— Et où est cet homme ? demanda Barras.

— Il est ici, mon cher citoyen, répondit Terezia.

— Eh bien ! dit Barras, si vous le permettez, nous allons le faire monter et causer avec lui de cette affaire.

On appela Jean Munier, qui monta aussitôt.

Barras, Tallien et Fréron l'examinèrent tour à tour et trouvèrent en lui un homme plein d'intelligence.

C'était tout à fait l'homme qu'il fallait pour une semblable commission.

— Maintenant, dit Barras, que pouvons-nous faire ? nous n'avons aucune position constituée, nous ne pouvons donner des ordres.

— Oui, mais vous pouvez donner un certificat de civisme à un homme chargé par vous d'aller faire une enquête dans le département de la Creuse. Vos trois noms sont aujourd'hui le meilleur passeport que l'on puisse emporter avec soi.

Barras regarda ses deux amis, qui lui firent chacun un signe d'adhésion.

Il prit alors sur le petit secrétaire de Terezia une feuille de papier parfumée sur laquelle il écrivit :

« Nous, soussignés, recommandons aux bons patriotes, amis de l'ordre et ennemis du sang, le nommé Jean Munier, qui nous a prêté aide et assistance dans la dernière révolution qui vient de s'opérer, et qui a conduit à la fin Robespierre à l'échafaud.

» Il s'agit tout simplement de faire des recherches sur la fortune réelle de l'ex-marquis de Chazelay, et de savoir si cette fortune a été séquestrée simplement ou si les biens mobiliers et immobiliers ont été vendus.

» Nous prions les magistrats, en les assurant de notre reconnaissance, de vouloir bien aider le citoyen Jean Munier dans ses recherches.

» Paris, ce 11 thermidor an II. »

Et ils signèrent tous trois.

N'était-il pas étonnant que ce fût Fréron, l'homme de Lyon, Tallien, l'homme de Bordeaux, et Barras, l'homme de Toulon, qui fissent un appel aux bons patriotes ennemis du sang versé ?

Jean Munier partit dès le lendemain.

À trois heures, un cocher en livrée bourgeoise amena deux magnifiques chevaux que l'on attela à une calèche. Fréron avait affaire, il nous quitta ; Terezia, Tallien, Barras et moi y montâmes seuls.

Il faisait un temps magnifique, les Champs-Élysées étaient pleins de monde ; les femmes tenaient à la main des bouquets de fleurs, les hommes des branches de laurier, en souvenir de la victoire remportée quatre jours auparavant.

Il eût été difficile de dire d'où sortait la quantité innombrable de voitures que l'on rencontrait, quand huit jours auparavant on eût pu croire qu'il n'y avait plus dans Paris que la charrette du bourreau.

Paris avait un aspect si différent de celui que je lui avais vu quelques jours auparavant, que l'on ne pouvait s'empêcher de partager l'enivrement général.

Au milieu de tous les équipages, le nôtre était assez élégant pour être remarqué.

Bientôt il fut non seulement remarqué, mais ceux qui l'occupaient furent reconnus.

Alors les noms de Barras, de Tallien, de Terezia Cabarrus se répandirent dans la foule, qui gronda aussitôt.

Il y a quelque chose du tigre dans la foule : elle gronde d'amour comme de colère.

Cinq minutes après, la voiture était enveloppée et ne pouvait plus marcher qu'au pas.

Alors les cris de : « Vive Barras ! Vive Tallien ! Vive madame Cabarrus ! » éclatèrent, et, au milieu de tous ces cris, une voix retentit, c'était une voix de femme, qui cria :

— Vive Notre-Dame-de-Thermidor !

Le nom resta à la belle Terezia.

Nous fûmes reconduits jusqu'à la chaumière de l'allée des Veuves par ces cris frénétiques, car il nous fut impossible de continuer notre promenade.

Mais ce ne fut point tout ; la foule stationna devant la porte et continua ses cris jusqu'à ce que Barras, Tallien et madame Cabarrus se fussent montrées à elle.

Cela dura jusqu'à ce qu'on eût demandé un peu de repos pour Terezia, qui se trouvait, dit-on, un peu indisposée.

Quant à moi, j'étais ivre d'un sentiment singulier, qui tenait encore plus de l'étonnement que de l'enthousiasme.

Barras ne me quitta pas un instant de toute la soirée, sans qu'il me fût possible, lui parti, de me rappeler un seul mot de ce qu'il m'avait dit ou de ce que je lui avais répondu.

q

9.28 28

Lorsque Barras fut parti, Terezia s'empara de moi.
La conversation tomba sur Barras. Comment l'avais-je trouvé ? N'était-il pas gai, spirituel, charmant ?
C'est vrai, il était tout cela.

Terezia me conduisit à ma chambre ; elle ne voulut pas me quitter qu'elle n'eût fait ma toilette de nuit, comme elle avait fait ma toilette de jour.

Aux lumières, ma chambre était encore plus coquette que dans la journée. Tout servait de réflecteur aux bougies : les cristaux des chandeliers, les potiches du Japon et de la Chine, les glaces de Venise et de Saxe semées le long de la muraille.

Mon lit, tout en étoffe de soie gris perle avec des boutons de rose, faisait un si grand contraste avec la paille des Carmes et de la Force, le lit de madame Condorcet, celui de ma petite chambre que j'avais quittée faute de pouvoir la payer plus longtemps, que je le caressais de la main et des yeux comme les enfants font d'un joujou.

Puis, au milieu de toutes ces richesses, cette créature si belle, si élégante, si courageuse, que tout un peuple avait acclamée lorsqu'elle s'était montrée à lui, et qui avait voulu dételer sa voiture ; qui disait vouloir faire de moi son amie, ne plus me quitter, vivre continuellement avec moi, me faire rendre ma fortune, joindre son luxe au mien pour mener une grande existence, tout cela, je l'avoue, était si opposé aux mauvais jours que je venais de traverser, à mon dégoût de la vie, aux tentatives que j'avais faites pour mourir, que, lorsque je pensais à mon passé, je croyais sortir d'un

rêve fiévreux et insensé, ou plutôt être entrée dans une nouvelle vie qui n'avait aucune raison d'être et qui allait s'évanouir comme les décorations de jardins enchantés et de palais splendides dans les contes de fées.

Je m'endormis sous les caresses de Terezia.

Des songes charmants les continuèrent.

En me réveillant, je vis des fleurs, des arbres, j'entendis chanter les oiseaux : étais-je encore à Argenton ?

Hélas ! non ; j'étais à Paris, allée des Veuves, aux Champs-Élysées.

Une jeune femme de chambre, vraie soubrette d'opéra-comique, entra chez moi, riante, coquette, marchant sur la pointe du pied, pour me demander mes ordres.

On déjeunerait à onze heures, mais d'ici là que prendrais-je, café ou chocolat ?

Je demandai du chocolat.

Combien cette vie de prison, si douloureuse pour moi, avait dû peser sur ces femmes habituées à ce luxe quotidien ? Et je compris que Terezia me fût reconnaissante de l'avoir aidée à reconquérir tout cela.

Nous étions encore à table après le déjeuner, lorsque Barras, sous prétexte de parler des affaires publiques avec Tallien, se fit annoncer.

Il nous fit ses compliments ordinaires, et prétendit que j'étais plus belle en négligé du matin qu'en toilette du soir.

Ah ! mon ami, je n'étais point habituée à ce langage, jamais vous ne m'aviez parlé ainsi, vous ; jamais vous n'aviez loué ni ma beauté ni mon esprit ; il vous suffisait de me dire :

— Je suis content de toi, Éva.

Puis, de temps en temps, vous me preniez la main, vous me regardiez, et vous me disiez :

— Je vous aime.

Oh ! si je vous voyais, même en rêve, me regarder ainsi ; si je vous sentais me serrer la main ainsi ; si je vous entendais me dire ainsi : « Je vous aime ! » tout ce mirage qui m'enveloppe s'évanouirait, et je serais sauvée.

En sortant de chez Tallien, Barras entra.

— Je me suis déjà occupé de vous, me dit-il, et je crois vous avoir trouvé, dans un des quartiers élégants de Paris, une petite maison telle qu'elle vous conviendra sous tous les rapports.

— Mais, citoyen Barras, lui dis-je, il me semble que vous allez bien vite.

— Quelque chose qu'il arrive, reprit Barras, vous restez toujours à Paris, et il faudra bien que vous y logiez.

— D'abord, répondis-je, je ne sais pas si je resterai à Paris, et, dans tous les cas, pour que j'y achète une maison et pour que j'y demeure, il me faut une fortune indépendante ; je n'en ai pas encore.

— Oui, mais vous aurez bientôt la vôtre, dit Barras. Je viens de voir Sieyès et de le consulter ; c'est, comme vous le savez, un ju-

risconsulte habile ; il m'a dit que rien ne s'opposerait à la restitution de vos biens, et je vais tout tenir prêt pour que, une fois vos biens rendus, vous n'ayez pas de temps à attendre. Non pas que Terezia ne tienne pas à vous garder chez elle le plus longtemps possible, mais je comprends votre gêne dans une maison qui n'est pas la vôtre.

Barras avait cinquante raisons pour une de venir trois ou quatre fois par jour chez Tallien ; et, quand il n'en avait pas, il en inventait.

Les journées passaient rapidement, et je me liais de plus en plus avec Terezia, abandonnée par madame de Beauharnais, que les premiers jours de son veuvage laissaient toute à sa douleur.

Son mariage avec le vicomte n'avait point été heureux, mais elle le perdait si douloureusement, au moment où il allait être sauvé comme les autres par la mort de Robespierre, que, ne connaissant pas les décrets de la Providence sur elle, et qu'il fallait pour qu'ils s'accomplissent que son mari la laissât veuve, elle éprouvait dans son amour pour ses enfants plutôt que dans son amour pour lui un grand regret du présent, un grand doute de l'avenir.

Quinze jours se passèrent ainsi sans qu'un seul jour Barras manquât de se faire voir deux ou trois fois.

Comme on l'avait présumé, les thermidoriens étaient près d'hériter de la puissance qu'ils avaient abattue. Il était évident que, au premier changement qui se ferait dans la forme du gouvernement, ils arriveraient au pouvoir.

Tallien et Barras restaient en ce cas chefs de parti.

Au bout de huit jours, j'avais des nouvelles de Jean Munier. Il écrivait que les biens avaient été mis sous séquestre, mais non vendus. Il relevait maintenant leur valeur et promettait d'arriver aussitôt que ce relevé serait fait par l'arpenteur et le notaire.

En effet, le quinzième jour, il arriva.

Les biens qui étaient en maisons, en châteaux, en plaines et en forêts, pourraient monter à la valeur d'un million et demi, dans ce temps de dépréciation. Dans tout autre, ils eussent valu deux millions, c'est-à-dire une soixantaine de mille livres de rente.

C'étaient là d'excellentes nouvelles, et j'avoue que j'en bondis de joie. Du degré d'espérance où j'étais arrivée, s'il m'avait fallu redescendre au niveau de cette douleur, de cet oubli de tout, de cet abandon de soi-même qui m'avaient fait chercher la mort, je ne sais si j'aurais eu le même courage.

Avec vous, mon bien-aimé Jacques, je me sentais la force de tout supporter ; mais, sans vous, mais en votre absence, mon pauvre cœur perdait toute sa force. Oh ! Jacques, Jacques, vous avez plus soigné chez moi le corps que l'âme ; vous avez eu le temps de faire ce corps d'une beauté qui, dit-on, éblouit les yeux ; mais l'âme ! l'âme ! vous l'avez laissée faible, et n'avez pas eu le temps d'y insuffler votre puissante haleine.

Barras, mes pièces de propriété à la main, le procès-verbal de la mort de mon père reçu de Mayence, commença les démarches nécessaires. Loin d'être antipathique au mouvement qui venait de s'opérer, j'avais tout perdu et j'avais failli perdre la vie sous le gouvernement des jacobins.

La faveur, comme c'est l'habitude, commençait à revenir aux victimes de la Révolution, et ceux-là même qui avaient été les plus furieux entre les démagogues commençaient, comme Fréron, à se laisser entraîner aux excès les plus opposés.

Quant à moi, je sortais tous les jours avec Terezia et Tallien. En vertu de la loi du divorce, elle avait pu se remarier, son premier mari vivant encore, et, chose étrange qui caractérise parfaitement l'Espagnole, elle avait voulu se remarier devant un prêtre, et un prêtre non assermenté.

Barras n'avait fait qu'augmenter d'attentions pour moi. Il était facile de voir qu'il obéissait à une irrésistible passion. De mon côté, soit dans l'espérance des services que j'attendais de lui, soit que je cédasse peu à peu et malgré moi à ce charme qui l'entourait, soit enfin, mon ami, que l'absence opérât son effet habituel sur une âme vulgaire, moi j'avais pris une telle coutume de le voir, que, s'il venait une fois de moins que d'habitude, j'étais inquiète le soir et l'attendais avec impatience.

Deux mois s'écoulèrent. Un jour, Barras vint me chercher dans un joli coupé attelé de deux chevaux. Il avait quelque chose à me faire voir, disait-il.

Au point d'amitié où j'en étais vis-à-vis de lui, je ne voyais aucune difficulté à sortir en tête à tête.

Il me conduisit dans une petite maison de la rue de la Victoire située entre cour et jardin. Un valet de chambre attendait sur le perron.

Il me fit visiter la maison, du rez-de-chaussée au second étage. Il était impossible de voir un plus charmant bijou, tout était

d'une élégance parfaite auquel le luxe avait part sans qu'il fût possible de le reconnaître, tant il était déguisé sous le bon goût qui marche si rarement avec lui. Il y avait, dans le salon, deux charmants tableaux de Greuze. Dans une chambre à coucher, un Christ apparaissant à la Madeleine, de Prud'hon. La chambre à coucher avait l'air d'un boudoir taillé pour un colibri dans un bouton de rose.

Il ouvrit un secrétaire placé entre les deux fenêtres et me montra l'acte qui levait le séquestre de mes biens placé sur les titres de propriété, puis enfin, comme je voulais remonter en voiture pour partir avec lui :

— Restez, madame, dit-il, cette maison est à vous ; elle est à moitié payée par les quatre années de revenus que votre père ni vous n'avez point touchés. Vous êtes riche d'un million et demi, et toutes vos dettes montent à quarante mille francs qui vous restent à payer sur cette maison ; seulement, je fais une réserve : Tallien, sa femme et moi venons aujourd'hui pendre la crémaillère avec vous. La voiture et les domestiques sont à vous ; il va sans dire que, si nous sommes mécontents du cuisinier, après le dîner nous le changerons.

Et, avec la légèreté et l'élégance que savaient mettre en toutes choses ces hommes-là, Barras prit ma main, la baisa, et sortit.

Sa voiture l'attendait à la porte.

La mienne restait attelée dans la cour.

Une jeune et jolie femme de chambre vint demander mes ordres et m'ouvrit deux ou trois armoires pleines de robes les

plus élégantes, qui avaient été commandées par Terezia et dont la mesure avait été prise sur elle.

Je restai confondue.

Mon premier mouvement fut de rouvrir l'armoire où étaient mes papiers d'affaires. Je trouvai le contrat de la maison passé en mon nom par Jean Munier, mon procurateur général. Elle avait été payée, dans ces jours de dépréciation mobilière, soixante-dix mille francs. Ce n'était pas la moitié de ce qu'elle valait.

Elle avait été payée sur les fonds arriérés restés entre les mains des fermiers, qui n'avaient su à qui rendre leurs comptes depuis quatre ans.

À la suite du contrat d'acquisition, étaient les mémoires acquittés du tapissier qui avait fourni l'ameublement complet, lesquels montaient à quarante mille francs ; puis venaient les notes isolées des peintres, des marchands d'objets de fantaisie, de ces mille riens ravissants qui parent les cheminées et les consoles ; tout cela était parfaitement payé par moi, comme me l'avait dit Barras, avec l'argent de mes revenus, et la seule chose qu'il se fût permis de m'offrir était une montre enfermée dans un bracelet marquant l'heure à laquelle j'étais entrée dans la maison.

Ce retour à ma fierté native satisfait, je n'eus plus d'hésitation à accepter une chose que j'avais payée de l'argent de ma famille et de l'héritage de mon père ; je trouvai de plus une réserve de mille louis enfermés dans un petit coffret sur lequel étaient écrits ces mots :

« Reste des revenus de mademoiselle Éva de Chazelay pendant les années 1791, 1792, 1793 et 1794. »

Quant aux robes, les factures acquittées se trouvaient à part. Elles me furent remises par la femme de chambre, qui me renouvela la question :

— Madame a-t-elle des ordre à donner ?

— Oui, lui dis-je, habillez-moi et dites au cocher de ne pas dételer.

Elle m'habilla, car j'avais pensé que, ayant quitté Terezia sans rien dire, la politesse la moins exigeante voulait que j'allasse lui renouveler l'invitation que lui avait sans doute faite Barras de venir avec son mari pendre, comme il disait, la crémaillère chez moi.

Lorsque je fus habillée, je remontai en voiture et donnai l'ordre au cocher de retourner, allée des Veuves, à la Chaumière, à la porte même où il m'avait prise.

Un concierge, qui n'avait pas la prétention d'être un suisse, mais qui n'avait qu'à changer d'habit pour le devenir les jours de cérémonie, ouvrit les deux battants de la porte, et les chevaux s'élancèrent.

Dix minutes après, j'étais dans les bras de Terezia.

— Eh bien ! ma chère, me dit-elle, es-tu contente ?

— Émerveillée, lui dis-je, mais surtout de la manière délicate dont tout cela a été fait.

— Oh ! cela, dit Terezia, je puis t'en répondre. Dans toutes les choses j'ai été consultée, et dans toutes choses j'ai donné mon avis.

— Mais tu connais la maison ? lui demandai-je.

— Ingrate ! dit-elle, n'as-tu pas reconnu dans les moindres détails la main d'une femme et d'une amie, d'une amie un peu égoïste, car tu as vu que ton coupé ne contient que deux places. Je ne veux pas, quand nous irons au bois ensemble, qu'une troisième personne soit entre nous et nous empêche de nous faire nos plus intimes confidences.

— Eh bien ! veux-tu que nous commencions ? Ma voiture est en bas, tu es habillée et moi aussi, allons faire un tour au bois.

Nous montâmes en voiture toutes deux et nous partîmes.

Je dois avouer que cette première promenade, dans une charmante voiture à moi, avec la plus jolie femme de Paris, se fit sous l'empire d'un charme inexprimable. N'étais-je pas cette même enfant idiote jusqu'à l'âge de sept ans, à la création de laquelle vous travaillâtes heure par heure, jour par jour, pendant sept autres années ; qui vous fut arrachée un jour pour aller demeurer avec une tante quinteuse, dans une rue sombre de la vieille ville de Bourges ; qui, mandée par son père à l'étranger, n'arriva à Mayence que pour y lire son procès-verbal d'exécution ; qui, ne sachant pas qu'au moment de la mort, il avait autorisé mon mariage avec vous, alla s'enfermer avec sa tante, et jusqu'à la mort de sa tante, dans une triste maison de Vienne ; qui partit aussitôt, l'espoir dans le cœur, pour venir vous retrouver et se mettre sous votre protection en France ? Vous étiez parti, vous étiez à l'étranger, vous étiez mort peut-être.

Tuée à moitié par ces nouvelles, j'ai continué de vive en me rapprochant chaque jour de la misère et de la tombe. Nulle âme vivante n'a mis le pied plus avant dans le sépulcre que moi. J'en

fus tirée par un miracle, et voilà que ce même miracle m'a rendu la liberté, la fortune, la vie et tout ce qui en fait l'éclat.

N'y avait-il pas de quoi tourner la tête d'une pauvre enfant idiote, comme je l'ai dit déjà, pendant sept années ?

Dieu avait été bien bon pour moi.

Pardonne-moi, Jacques, je me trompe, bien cruel.

q

9.29 29

Je ne sais pas, ô mon bien-aimé Jacques, lorsque tu liras ces lignes, si tu comprendras ce qui se passait dans mon âme au moment où je les écrivais. Un trouble étrange était dans mon esprit, pareil à celui qu'éprouverait un homme qui, étant resté dans une chambre où l'on aurait manipulé des liqueurs fortes, se serait grisé à leurs vapeurs sans en avoir approché une goutte de ses lèvres.

J'avais quelque chose de vague dans l'esprit et dans les yeux qui me faisait faire des compliments auxquels je ne comprenais rien.

Le jour où nous avions fêté mon entrée à ma petite maison de la rue de la Victoire, on m'avait fait improviser sur le piano des choses qui m'avaient paru folles à moi-même, mais qui avaient ravi à l'admiration ceux qui m'écoutaient.

Il n'y a pas de poison plus subtil et qui s'infiltre plus profondément dans les veines que la louange. Nul ne savait distiller ce poison goutte à goutte comme Barras. La musique avait sur moi cette influence fatale qu'elle m'enlevait le reste de ma raison.

Quand je tombais dans cet état cataleptique qui était presque toujours la suite de mes improvisations, j'étais littéralement à la merci de ceux avec qui je me trouvais. Les occupations de la journée, au reste, ne me prédisposaient que trop à cet état dangereux.

Tous les jours se passaient en fêtes. Paris tout entier semblait avoir échappé à l'échafaud et voulait faire de la vie une jouissance éternelle. Le matin, les amis se visitaient, se félicitant de se retrouver vivants. À deux heures, on allait se promener au bois ; on y apercevait des gens dont on n'avait pas osé demander de nouvelles, on faisait arrêter les voitures l'une près de l'autre, on passait de l'une dans l'autre, on se serrait les mains, on s'embrassait, on se promettait de se revoir beaucoup, on s'invitait à des bals, à des soirées, pour oublier tout ce qu'on avait souffert.

Tous les soirs, il y avait grande réunion ou chez madame Récamier, ou chez madame de Staël, ou chez madame Krüdner, puis des bals où jamais femme du monde n'avait mis les pieds et qui étaient encombrés de femmes du monde.

On éprouvait, non seulement la joie de vivre, mais le besoin absolu d'être heureux en vivant. Des femmes, sur la vie desquelles les plus mauvais esprits n'avaient jamais eu à s'égayer, sortaient en tête à tête avec des hommes qu'on leur donnait pour amants sans que personne s'en formalisât. Bien des liaisons se formèrent à cette époque, desquelles personne ne s'inquiéta, et qui, un an plus tôt ou un an plus tard, eussent scandalisé tout le

monde. Puis l'on s'occupait de littérature, chose inconnue pendant cinq ans.

D'un amour humain puisé dans le sein de Dieu, il y avait des héros nouveaux qui ne ressemblaient à aucun autre, qui s'appelaient René, Chactas, Atala ; il y avait des poèmes nouveaux qui, au lieu de s'appeler les Abencérages, les Numa Pompilius, s'appelaient le Génie du christianisme et les Martyrs.

L'or, ce métal peureux qui fuit ou qui se cache à l'approche des révolutions, semblait rentrer dans Paris par des chemins nouveaux et inconnus. À la vue de cet or, les marchands semblaient les donner pour rien. Alors les femmes se couvraient de bijoux, de dentelles, défroques inventées pour les époques de luxe. Il se passait quelque chose de pareil à ce que Juvénal raconte du temps de Messaline et de Néron.

On demandait tout haut à des jeunes filles et à des femmes mariées des nouvelles de leurs amants. C'était un mélange singulier de naïveté et d'impudeur.

Où prirent leur appui les créatures assez heureuses pour avoir échappé à l'influence de ces jours d'immoralité ? Celles-là avaient sans doute des croyances ou des superstitions qui leur donnèrent la force de résister.

Toute ma force à moi était en vous. Vous n'étiez plus là. J'ignorais si je vous reverrais jamais. Je vous aimais toujours, mais d'un amour solitaire et sans espérance, qui m'irritait plutôt qu'il ne me défendait. Je me rappelle m'être éveillée bien souvent au milieu de la nuit, au bruit de ma voix qui vous appelait à mon secours. Vous n'étiez pas là, et je me rendormais brisée d'une lutte dont je ne me rendais pas compte.

Souvent je racontais cet état étrange de mon corps et de mon âme à Terezia ; elle souriait, m'embrassait, mais jamais elle ne leva le voile qui m'empêchait de lire en moi-même, jamais elle ne me donna un conseil que je puisse lui reprocher.

Tous les hommes élégants de l'époque semblaient s'être donné rendez-vous partout où j'allais ; partout où je me trouvais, c'était le même bourdonnement d'admiration à mon arrivée. Les femmes dont la réputation n'avait jamais subi la moindre tache se donnaient à cette époque des plaisirs d'actrices ou de danseuses. Terezia jouait admirablement la comédie. madame Récamier dansait cette fameuse danse du châle qui a été transportée sur le théâtre et qui y a fait fureur. Moi, l'on me faisait chanter ou improviser sur le piano, mais mes inspirations musicales seulement pouvaient donner une idée de ce qui se passait en moi. Aucun chant, aucune parole, aucune poésie ne pouvaient rendre l'état tumultueux de mon cœur. À tout moment, j'entendais dire autour de moi : « Quel malheur qu'une personne si bien organisée pour le théâtre soit une femme du monde riche d'un million. Ah ! pourquoi vous a-t-on rendu votre fortune, vous eussiez été obligée d'avoir recours à votre talent, et alors, au lieu de n'avoir appartenu qu'à vous-même, vous nous eussiez appartenu à tous. »

Moi-même je commençais à regretter de ne pas m'être jetée dans cette vie ardente et fougueuse de l'art. Au moins mon âme aurait eu quelque chose à dévorer, j'aurais combattu, j'aurais lutté, j'aurais souffert. Comprenez-vous cela, mon ami ? Moi qui avais tant souffert, j'avais des besoins de souffrir encore.

Par malheur, Terezia vint en aide, sans le savoir, à cette aspiration d'amour et de souffrance. C'était la mode à cette époque de

jouer la comédie et même la tragédie. Barras et Tallien étaient liés avec Talma ; elle les pria de lui présenter le grand artiste, à qui, disait-elle, elle voulait demander des conseils pour jouer la tragédie.

L'invitation fut faite ; Talma ne se fit pas prier.

Il vint chez Terezia d'abord. Il était alors dans la toute-puissance de son talent, de sa jeunesse et de sa beauté. C'était un homme distingué sous tous les rapports ; je n'avais jamais vu de près un comédien, ce fut pour moi un objet d'une attention toute particulière.

Mon étonnement fut grand de trouver en lui toute la courtoisie, toute la politesse, toutes les aptitudes de l'homme du monde.

En voyant deux jeunes femmes comme Terezia et moi, il crut avoir affaire à deux petites filles capricieuses qui voulaient, en jouant la comédie, se donner un ridicule de plus.

Madame Tallien était à sa toilette, lorsque Barras l'introduisit au salon, où je me trouvais seule. Il laissa Talma avec moi et monta pour hâter la toilette de Terezia, ce qui n'était pas une petite affaire.

J'étais très émue, non pas de l'idée de me trouver en tête à tête avec un comédien, mais à celle d'avoir à répondre à un homme de génie. Il s'avança vers moi, me salua gracieusement, et me demanda si c'était moi qui voulais prendre de lui des leçons.

— À un homme comme vous, monsieur Talma, lui répondis-je, on ne demande pas des leçons, mais des conseils.

Il s'inclina.

— M'avez-vous vu jouer ? me demanda-t-il.

— Non, monsieur, lui répondis-je ; je vais même vous faire un aveu étrange pour une personne de mon âge, avide d'instruction et de plaisirs : je n'ai jamais été au spectacle.

— Comment ! mademoiselle, dit Talma, vous n'avez jamais été au spectacle ? Mais, si nous ne sortions pas d'une révolution, je vous demanderais si vous sortez d'un couvent.

Je me mis à rire.

— Monsieur, lui dis-je, je n'ai jamais osé, ignorante comme je suis en question d'art, désirer vous voir. C'est Terezia qui est la coupable. Mon éducation diffère complètement de celle des autres femmes. Je n'ai jamais été au couvent, et je n'ai jamais été au spectacle. Vous dire que les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres me soient étrangers, oh ! non, je les sais par cœur, quoiqu'ils ne me satisfassent point.

— Pardon, me dit Talma, mais vous me paraissez bien jeune encore, mademoiselle.

— J'ai dix-sept ans.

— Et vous avez déjà des idées faites ?

— Je ne sais pas, monsieur, ce que vous appelez des idées faites ; je juge avec mes sensations. Je crois que les grandes émotions viennent, au théâtre, des grandes passions. L'amour, à ce qu'il m'a semblé, était une des passions les plus tragiques. Eh bien ! je trouve que la façon dont nos poètes dramatiques expriment l'amour contient plus de rhétorique amoureuse que de vérité du cœur.

— Excusez-moi, mademoiselle, reprit Talma, mais vous parlez d'art comme si vous professiez l'art vrai.

— Il y a donc un art vrai et un art faux ? lui demandai-je.

— J'ose à peine l'avouer, moi qui suis tour à tour appelé à représenter Corneille, Racine et Voltaire. Mais parlez-vous une autre langue que la nôtre, mademoiselle ?

— Je parle l'anglais et l'allemand.

— Mais comment parlez-vous anglais et allemand, comme une pensionnaire ?

Je rougis du doute du grand artiste sur ma philologie.

— Je parle anglais et allemand comme une Anglaise et comme une Allemande, répondis-je.

— Et vous connaissez les auteurs qui ont écrit dans ces deux langues ?

— Je connais Shakespeare, Schiller et Goethe.

— Et vous trouvez que Shakespeare ne parle pas bien la langue de l'amour ?

— Oh ! au contraire, monsieur, je trouve tant de vérité dans cette langue chez lui, que cela me rend probablement injuste envers les auteurs qui l'ont parlée après lui.

Talma me regarda avec étonnement.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien ! dit-il, je suis tout étonné de trouver cette justesse de raisonnement dans une jeune fille de votre âge ; si ce n'était

point trop indiscret, je vous demanderais si vous avez beaucoup aimé ?

— Je vous répondrai, moi, j'ai beaucoup souffert.

— Savez-vous par cœur quelque chose de Shakespeare ?

— Je sais tous les morceaux remarquables d'Hamlet, d'Othello, de Roméo et Juliette.

— Pouvez-vous me dire en anglais quelque chose de Roméo ?

— Et vous, entendez-vous l'anglais ?

— J'ai joué la tragédie dans cette langue avant de la jouer en français.

— Eh bien ! je vais vous dire alors le monologue de Juliette au moment où le moine lui remet le narcotique qui doit la faire passer pour morte.

— J'écoute, dit Talma.

Je commençai, un peu émue d'abord, mais bientôt la puissance de la poésie reprit le dessus, et ce fut avec une certaine poésie que je dis ces vers :

Adieu ! le Seigneur sait quand nous nous reverrons.

La terreur sur mon front agite son vertige

Et mon sang suspendu dans mes veines se fige.

(Elle se retourne du côté où sont sorties la nourrice et la signora Capulet.)

Si je les rappelais pour calmer mon effroi ?

Nourrice ! Signora !… Pauvre folle, tais-toi !

Qu'ont à faire en ces lieux ta mère ou ta nourrice ?

Il faut que sans témoins la chose s'accomplisse ;

À moi breuvage sombre !

(Hésitant.)

Et si tu faiblissais,

Demain je serais donc au comte, non ! je sais

Un moyen d'échapper au terrible anathème.

Poignard, dernier recours, espérance suprême,

Repose à mes côtés.

(Hésitant de nouveau.)

Si c'était un poison

Que le moine en mes mains eût mis par trahison,

Tremblant qu'on découvrît mon premier mariage !

Mais non, chacun le tient pour un saint personnage ;

Et d'ailleurs, c'est l'ami de mon cher Roméo.

Qu'ai-je à craindre ?

(Un instant épouvantée.)

Mais si, déposée au tombeau,

J'allais sous mon linceul dans la sombre demeure,

Seule au milieu des morts m'éveiller avant l'heure

Où doit mon Roméo venir me délivrer !

Cet air, que nul vivant ne saurait respirer,

Assiégeant à la fois ma bouche et ma narine,

De miasmes mortels gonflerait ma poitrine,

Me suffoquant avant que vainqueur du trépas,

Mon bien-aimé ne pût m'emporter dans ses bras

Ou même si je vis, pour mon œil quel spectacle !

Ce caveau n'est-il pas l'antique réceptacle

Où dorment les débris des aïeux trépassés

Depuis plus de mille ans, l'un sur l'autre entassés ?

Où Thybald, le dernier étendu sur sa couche,

M'attend livide et froid, la menace à la bouche.

Puis, quand sonne minuit, mon Dieu ! ne dit-on pas

Qu'éveillés par l'airain, les hôtes du trépas,

Pour s'enlacer hideux dans leurs rondes funèbres,

Se lèvent en heurtant leurs os dans les ténèbres

Et poussent dans la nuit de ces cris émouvants

Qui font fuir la raison du cerveau des vivants.

Oh ! si je m'éveillais sous les arcades sombres,

Justement à cette heure où revivent les ombres ;

Si se traînant vers moi dans le sépulcre obscur,

Ces spectres me souillaient de leur contact impur,

Et m'entraînant aux jeux que la lumière abhorre,

Me laissaient insensée au lever de l'aurore !

Je sens en y songeant ma raison s'échapper.

Oh ! fuis ! fuis ! Roméo, je vois, pour te frapper,

Thybald qui lentement dans l'ombre se soulève.

À sa main décharnée étincelle son glaive.

Il veut, montrant du doigt son flanc ensanglanté,

Sur sa tombe te faire asseoir à son côté.

Arrête, meurtrier ! au nom du ciel, arrête !

(Portant le flacon à ses lèvres.)

Roméo, c'est à toi que boit ta Juliette !

Talma ne m'avait point interrompue tant que j'avais parlé. Il ne m'applaudit pas lorsque je me tus ; mais, me tendant la main, il me dit :

— C'est tout simplement merveilleux, mademoiselle.

Terezia et Barras entrèrent comme Talma achevait de me faire ses compliments.

— Ah ! citoyen Barras, dit-il, citoyenne Tallien, je regrette vivement que vous ne soyez pas entrés plus tôt.

— Est-ce que la leçon est déjà donnée ? demanda en riant Terezia.

— Oui, est donnée, répondit Talma, mais à moi. Vous auriez entendu mademoiselle dire des vers comme j'ai eu rarement l'occasion d'en applaudir.

— Comment ! ma pauvre Éva, dit Terezia en riant, est-ce que par hasard tu serais tragédienne sans t'en douter ?

— Mademoiselle est tragédienne, comédienne, poète, tout ce que l'on peut être avec un cœur élevé et une âme aimante. Mais je doute qu'elle trouve jamais en français les intonations prodigieusement naturelles qu'elle a trouvées en anglais.

— Tu parles donc anglais ? demanda Terezia.

— Admirablement, dit Talma. Citoyen Barras, vous m'avez prié de vous venir voir pour donner des conseils à ces dames ; je n'ai rien à apprendre à mademoiselle, pas de conseils à lui donner ; je lui dirai : « Dites comme vous sentez et vous direz toujours juste. » Quant à madame Tallien, je la prierai d'entendre d'abord son amie, puis ensuite, si elle veut toujours étudier, je me mettrai à sa disposition.

— Et où et quand entendrons-nous mademoiselle ? demanda Terezia.

— Chez moi, quand monsieur Talma voudra.

— Demain soir, dit Talma, je ne joue pas. Vous savez la grande scène de Roméo et Juliette au balcon, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! je la repasserai ; je ne me sens pas assez fort pour la jouer avec vous sans une étude nouvelle ; n'ayez que quelques amis, vous savez bien qu'on dit que je ne suis pas bon dans les amoureux.

— Alors, dit Barras, nous dînons tous ensemble demain chez mademoiselle ?

— Oh ! non, dit Talma, quand je joue le soir, je mange à trois heures de l'après-midi et je soupe.

— Eh bien ! alors, dit Barras, nous souperons chez mademoiselle.

Et il donna mon adresse à Talma.

J'ai retardé autant que j'ai pu, mon bien-aimé Jacques, l'aveu terrible que j'ai à vous faire, mais il faut enfin que je l'aborde ; à demain !

Quand il y avait par hasard de ces sortes de fêtes chez moi, c'était Barras qui en faisait tous les préparatifs. Nul ne s'entendait comme Barras à préparer ces fêtes immenses où l'on recevait cinq cents personnes dans ses palais et dans ses jardins, ou de ces petites fêtes bien plus difficiles, à mon avis, où l'on recevait seulement quinze ou vingt amis et où il fallait s'arranger de manière à renvoyer tout le monde content.

En enlevant une cloison, mon salon et ma chambre à coucher donnaient l'un dans l'autre ; la fenêtre, placée dans un angle de la chambre, figurait à merveille la fenêtre au balcon ; on avait fait

entrer, par cette fenêtre qui simulait l'entrée de ma chambre, des lierres, des chèvrefeuilles et des jasmins.

Des réflecteurs invisibles, placés qu'ils étaient sur le ciel de mon lit, invisible lui-même derrière un massif d'orangers, éclairaient cette fenêtre aussi vivement qu'auraient pu le faire les rayons de la lune.

Un échafaudage dressé dans le jardin me permettait de me tenir debout à cette fenêtre et de m'appuyer à la barre toute garnie de plantes grimpantes comme j'aurais pu le faire à un balcon.

À sept heures, on m'apporta un ravissant costume de Juliette dont Isabey avait fait le dessin. C'était une attention de Terezia ; elle savait mieux que moi quelles étaient la coupe et les couleurs qui m'avantageaient.

Le rendez-vous était donné pour huit heures.

Je ne connaissais personne à Paris, c'était donc Tallien et Barras qui avaient fait les invitations. Je me rappelle seulement qu'il y avait là Ducis, qui, vingt-trois ans auparavant, avait fait une traduction de Roméo et Juliette, si toutefois cette faible esquisse de magnifiques tableaux pouvait s'appeler une imitation.

À huit heures précises, on annonça le citoyen Talma.

En entrant au salon, il jeta le manteau dont il était enveloppé et apparut dans son costume de Roméo, emprunté au petit livre vénitien dessiné par le cousin de Titien.

Quoique un peu petit et déjà un peu gros pour le personnage, ce costume lui allait très bien.

Barras et Tallien avaient eu soin qu'il trouvât là sa société habituelle : Chénier, le citoyen Arnault, Legouvé, Lemercier, madame de Staël, Benjamin Constant, Trénis, le beau danseur, toutes personnes enfin que je ne connaissais pas et qui se connaissaient entre elles.

J'avais chargé madame Tallien de faire les honneurs du salon. J'avais pour m'habiller l'habilleuse de mademoiselle Mars et de mademoiselle Raucourt. Toutes deux m'attendaient dans un boudoir donnant sur ma chambre à coucher.

La porte de communication entre le salon et la chambre à coucher, c'est-à-dire entre la salle de spectacle et le théâtre, était fermée par une simple draperie de velours rouge qui se tirait de chaque côté comme des rideaux de lit ou de fenêtre.

Lorsque je fus habillée, je descendis par le jardin et montai sur mon échafaudage.

Il faisait beau comme en été ; je fus éblouie, en jetant les yeux sur l'intérieur de ma chambre, de la voir complètement changée en un parterre de fleurs.

Pardon de m'appuyer sur tous ces détails ; mais, sur le point d'avouer une grande faute, il faut bien que je cherche dans la nature tout entière des excuses à ma faiblesse.

Une espèce de tente accolée à la maison figurait ma chambre, peinte à la manière du commencement du seizième siècle.

On avait substitué à la fenêtre une fenêtre en ogive qui s'adaptait à merveille sur l'autre.

À mon arrivée au balcon, elle était fermée, mais destinée à s'ouvrir de mon côté, c'est-à-dire du côté opposé où elle s'ouvrait.

À travers les carreaux peints, je vis entrer Talma. Il s'arrêta un instant, ne sachant où poser le pied, tant le parquet était couvert de fleurs, puis il vint prendre sa place au pied de mon balcon.

Une main invisible frappa trois coups.

Les rideaux de la porte s'ouvrirent.

Tous les spectateurs du salon poussèrent un cri d'étonnement, personne ne s'attendait au charmant tableau de Miéris que faisait ma fenêtre, éclairée en dedans et toute sillonnée de branches de clématite, de jasmin et de chèvrefeuille.

Ce cri devint un applaudissement général qui ne cessa que lorsqu'on vit ma fenêtre s'éclairer et moi apparaître derrière le vitrail colorié.

D'ailleurs Talma allait parler, et tout le monde se taisait pour écouter Talma.

De même que le grand artiste avait mis une suprême coquetterie dans son costume, il avait appelé à son aide toute la magie de sa voix veloutée.

Il commença donc en anglais :

Quelle clarté soudaine à travers la fenêtre

S'allume ? Est-ce l'Amour ou toi qui va paraître,

Belle Juliette, ange blond et vermeil

Qui fait pâlir Phébé ? Lève-toi, doux soleil

Bien autrement brillant que cette reine pâle

Qui porte sur son front la couronne d'opale.

Fuis sur ton char nacré, Phébé, c'est l'astre d'or.

Ma vierge, mon amour, mon ange, mon trésor,

Ta lèvre qui s'agite est-elle donc muette

Que mon oreille écoute en vain, ô Juliette ?

Que tes yeux sans ta voix me parlent à leur tour,

Et je leur répondrai par un seul mot : Amour.

Tes yeux, qu'ai-je dit là, non, ce sont deux étoiles

Que la nuit veut en vain éteindre dans ses voiles,

Et qui, lançant leurs feux à l'horizon lointain,

Font chanter les oiseaux qui rêvent le matin.

Voyez comme sa joue avec grâce tombée,

Cherche un flexible appui sur sa main recourbée

Que ne suis-je le gant qui couvre cette main,

Et de sa joue en fleur caresse le carmin.

J'ouvris la fenêtre au milieu des applaudissements donnés à Talma et qui redoublèrent à ma vue.

J'avais à répondre un seul mot :

Hélas !

Roméo

Elle a parlé ! Tais-toi, brise inquiète,

Laisse venir à moi la voix de Juliette,

Messager lumineux, aux paroles de miel

Qui de la part de Dieu descend vers moi du ciel

Et passe plus brillant à travers le nuage

Que ne le fait l'éclair, ce glaive de l'orage !

Juliette

Oh ! Roméo, pourquoi te nommer Roméo ?

Oh ! renonce à ce nom, si terrible et si beau !

Renonce à ta famille ou bien dis-moi je t'aime !…

Et c'est moi qui, dès lors, encourant l'anathème,

Reniant aussitôt le nom qui te déplaît,

C'est moi qui cesserai d'être une Capulet.

Roméo, à lui-même.

Dois-je à présent parler ? ou dois-je encor me taire ?

Juliette

C'est ton nom qui te fait un crime involontaire,

Et cependant, grand Dieu ! que m'importe ton nom ;

T'appelant Montaigu, m'aimerais-tu moins ? – Non !

Aucun des éléments qui composent notre être
N'est dans le nom qu'un père à son fils doit /
transmettre.
Ton nom n'est ni ta main, ni tes yeux, ni ton cœur,
Ni cette douce voix qui te fait mon vainqueur.
Car enfin, Roméo, si nous nommions la rose,
Aux baisers du matin sous le buisson éclose,
D'un autre nom offrant un autre sens pour nous,
Le parfum de la rose en serait-il moins doux ?
L'escarboucle qui luit dans la nuit la plus sombre
Par son nom ou ses feux éclaire-t-elle l'ombre ?
Si Roméo voulait n'être plus Roméo,
En serait-il moins brave, en serait-il moins beau ?
Le fourreau changerait seulement, non la lame,
Et dans le même corps survivrait la même âme.
Roméo, se faisant voir de Juliette.
Au lieu de m'appeler de ce nom détesté,
Appelle-moi l'Amour ou la Fidélité.
Et me venant de toi, je tiendrai le baptême
Pour être aussi sacré que venant de Dieu même.

Juliette

Qui donc es-tu qui viens épiant mes ennuis

Si promptement répondre à mes plaintes ?

Roméo

Je suis

Un homme dont le nom est maudit, chère sainte,

Puisque ce nom chez toi n'éveille que la crainte.

Et qui renoncerait à ce nom criminel,

Fût-il prêt d'en signer son bonheur éternel.

Juliette

À peine ai-je une fois parmi des bruits frivoles,

Entendu cette voix prononcer vingt paroles

Que déjà de mon cœur son accent est connu

N'es-tu pas Roméo, le fils de Montaigu ?

Roméo

Non, non, je ne suis pas Roméo, je te jure.

Juliette

Ta présence en ces lieux, jeune homme, est une /

injure.

Que veux-tu ? qui t'amène en ce jardin ? pourquoi

Y venir à cette heure et dans la nuit, dis-moi ?

Comment as-tu franchi la muraille, elle est haute.

S'il t'arrive un malheur, ce sera par ta faute,

Car si quelqu'un des miens te rencontrait ici,

De lui tu n'obtiendrais ni pitié, ni merci.

Roméo

L'amour de son flambeau m'a prêté la lumière ;

Tu sais que pour son aile il n'est point de barrière ;

Son aile m'a porté de ce côté des murs

Et son flambeau guidé par des chemins obscurs.

Quant à craindre des tiens la présence importune,

Je risque en ce moment une pire infortune.

Et bien plus que leur glaive à l'éclair furieux,

Je crains le doux éclair qui jaillit de tes yeux.

Juliette

Oh ! pour le monde entier, si près de ma demeure,

Non, je ne voudrais pas qu'on te vît à cette heure.

Roméo

Oh ! je ne crains rien, te dis-je, à l'œil qui me /

poursuit

J’échappe enveloppé du manteau de la nuit !

Et d’ailleurs une mort regrettée et prochaine

Vaut mieux que de longs jours exposés à ta haine.

Juliette

Mais quelle intention sitôt avant le jour

T’a conduit en ces lieux ?

Roméo

Juliette, l’amour !

Qui règne sur nos cœurs comme le vent sur l’onde

Et qui pour te revoir à l’autre bout du monde

M’entraînerait bravant les flots et les éclairs

Au sein de la tempête et par delà les mers.

Juliette

Si le masque des nuits ne couvrait mon visage,

Tu verrais, crois-le bien, de la pudeur sauvage

La rougeur virginale à cet aveu trop prompt

S’élancer de mon cœur et monter à mon front.

Mais pourtant, Roméo, si tu m’aimes, écoute.

Dis la main sur ton cœur : oui, je t’aime ! Le doute

Est permis à qui veut aimer sincèrement

Et tout donner, cœur, âme et corps à son amant.
On dit que Jupiter, patron de l'imposture,
Sourit aux faux amants dont la foi se parjure :
Mais que nous fait à nous Jupiter, dieu païen.
Le Dieu qui nous écoute et se fait le gardien
Des serments échangés entre deux nobles âmes
N'est point un Dieu jaloux du déshonneur des /
femmes.
C'est un Dieu bon, aimant, miséricordieux.
Que s'il a mis l'amour en mon âme et tes yeux,
L'a mis pour qu'en tes yeux mon âme le respire
Et qu'en mon âme alors tes yeux le puissent lire.
Et si je dis cela si vite, souviens-toi
Que c'est qu'en ce jardin, t'ignorant près de moi,
J'ai laissé de mon cœur comme une onde de l'urne,
Échapper le secret de ma fièvre nocturne.
Ce qui vient à l'instant par toi d'être entendu
Était dit à la nuit seule, beau Montaigu.
Ne va donc pas à tort me croire trop pressée
Par l'éblouissement d'une amour insensée.

Roméo

Oh ! je te jure ici par la reine des cieux

Qui fuit à l'horizon, croissant silencieux…

Juliette,l'interrompant.

Oh ! non, ne jure pas par la lune infidèle

Qui chaque nuit présente une face nouvelle,

Car ton amour serait peut-être aussi changeant

Qu'est changeante la reine à la face d'argent.

Roméo

Quelle divinité veux-tu donc que je prenne

À témoin de l'amour qui brûle dans ma veine ?

Juliette

Aucune ! il vaut bien mieux ne pas jurer, crois-moi.

Dis seulement : « Je t'aime ! » et confiante en toi,

Pour entendre redire une autre fois : « Je t'aime ! »

Ami, je te dirai : « Jure-moi par toi-même,

Et je n'ai plus besoin et de prêtre et d'anneau,

Car d'aujourd'hui mon cœur s'appelle Roméo. »

Roméo

Ange d'amour, merci !

Juliette

Maintenant, ma chère âme

Que mon cœur a jeté sa trop subite flamme,

Ne va pas comparer cette flamme à l'éclair

S'éteignant aussitôt qu'il a brillé dans l'air.

Non, le bourgeon d'amour que ce soir favorise,

S'il est tout un printemps caressé par la brise,

Peut par nous doucement, jusqu'à l'été conduit,

Après sa belle fleur nous donner son beau fruit !

Et maintenant, ami, que ta nuit soit plus douce

Que celle que l'oiseau dort dans son lit de mousse !

Roméo

Eh quoi ! partir déjà ?

Juliette

Qu'en dis-tu, mon amour ?

Roméo

Je dis pour te quitter qu'il est bien loin du jour ;

J'aurais voulu de toi quelque faveur plus grande.

Juliette

Voyons, explique-toi, qu'exiges-tu, demande ?

Ne crains pas d'épuiser mon amour s'il t'est cher ;

Mon amour est profond et grand comme la mer.

La nourrice, appelant de l'intérieur.

Juliette !

Juliette

On m'appelle !

Roméo

Ô chère âme !

Juliette, à sa nourrice.

Demeure.

Nourrice, me voici.

(À Roméo.)

Je reviens tout à l'heure ;

Je reviens pour te dire encore un mot.

(Elle sort.)

Roméo, seul.

Ô nuit !

Par quelque illusion ne m'as-tu pas séduit.

Et mon bonheur venant à l'heure du mensonge,

Ne va-t-il pas demain s'envoler comme un songe ?

Juliette, revenant.

Ce mot, cher Roméo, c'est je t'aime, aime-moi ;

Et maintenant que j'ai ton amour et ta foi,

Que cet amour ne veut qu'une issue honorable,

Demain je t'enverrai, mon cher inséparable,

Quelqu'un ; tu fixeras le jour, l'heure, le lieu

Où le prêtre unira nos deux mains devant Dieu.

Et dès lors, te donnant ma fortune et ma vie,

Je te suivrai partout confiante et ravie.

Enverrai-je demain ?

Roméo

Sera le bienvenu

Qui viendra de ta part ; fût-ce un mendiant nu,

À mes yeux il aura plus opulente mine

Qu'un sénateur couvert de brocart et d'hermine.

Juliette

Merci, mon Roméo. Vers quelle heure, dis-moi,

Du matin ou du soir, puis-je envoyer chez toi ?

Roméo

Neuf heures du matin ; l'heure est-elle propice ?

Juliette

Oui.

Roméo

Que ta volonté, ma reine, s'accomplisse !

Juliette

Adieu donc !

Roméo

Te quitter c'est mourir.

Juliette

Je voudrais

Que tu fusses pareil à l'oiseau des forêts

Qui, ne sachant briser le fil qui le dirige,

Autour de sa maîtresse incessamment voltige,

Et ne pouvant jamais sortir du cercle étroit,

Retombe à chaque instant sur sa tête ou son doigt.

Roméo

Le sort d'un tel oiseau serait digne d'envie.

Oh ! près de toi chanter le bonheur et la vie,

Et par ta douce main se sentir caresser !

Juliette

Non, je t'étoufferais en voulant t'embrasser.

Bonne nuit, bonne nuit, et si je te rappelle,

Sois plus vaillant que moi contre l'heure cruelle.

Ne te retourne pas pour me parler d'amour,

Ou je te redirais bonne nuit jusqu'au jour !

(Elle rentre en lui envoyant des baisers.)

Roméo

Que sur toi le sommeil plus doucement se pose

Que ne le fait le soir l'abeille sur la rose !

Les rideaux se refermèrent sur ces deux derniers vers, mais, à peine furent-ils fermés, que les cris « Juliette et Roméo ! » retentirent au milieu des applaudissements. Nous étions rappelés comme dans les grands succès d'acteurs où l'on éprouve le besoin de revoir ceux qui viennent de profondément vous impressionner.

Je me laissai aller à l'enivrement ; je n'étais plus Éva, je n'étais plus mademoiselle de Chazelay, j'étais Juliette ; les vers de Shakespeare avaient versé en moi tout le vertige de l'amour et du triomphe.

Pas un homme qui ne voulût me baiser la main, pas une femme qui ne voulût m'embrasser.

Au milieu de ces démonstrations, la porte s'ouvrit à deux battants, et le maître d'hôtel cria :

— Madame est servie !

Je pris le bras de Talma, c'était le moins que je dusse au grand artiste à qui je devais le seul moment de bonheur parfait que j'eusse éprouvé depuis que je t'avais perdu, et nous passâmes dans la salle à manger.

Je fis asseoir Barras à ma droite et Talma à ma gauche. Barras, qui connaissait toutes les sympathies et toutes les antipathies, avait désigné les autres places de façon à ce que chacun fût content.

Aussi ne vis-je jamais réunion plus spirituelle, fusion plus complète de sentiments, feu d'artifice plus brillant d'esprit français.

Puis, il faut le dire, à cette heure de la nuit où chacun a oublié les soucis du jour, le cœur est plus dilaté, l'imagination plus vive, le propos plus joyeux qu'à toute heure de la journée.

Je dois assurer que je n'étais guère à toute cette macédoine de mots, de doux sentiments et de gracieux propos. J'étais retombée en moi-même, où, comme un oiseau chanteur, le souvenir me disait la séduisante symphonie de la vanité satisfaite ; ce fut alors seulement que je m'aperçus que l'assiduité de Barras près de moi avait été remarquée.

Barras le vit aussi, et il craignit que je fusse blessée de ce commencement d'indiscrétion émanant d'elle-même, et, sur un compliment plus positif du luxe avec lequel la table était servie :

— Messieurs, dit-il, il faut au moins que vous connaissiez votre hôtesse et que je vous raconte la vie extraordinaire de la personne qui vous a donné ce soir de si vives jouissances d'art, et

qui veut bien, pour compléter notre soirée, nous donner un si bon souper.

J'ignorais moi-même qu'il sût tous ces détails de ma vie, qu'il tenait de madame Cabarrus, à qui j'avais tout raconté en prison.

Barras, éloquent à la tribune, était un charmant causeur de salon. Nul ne racontait avec plus de grâce et de délicatesse que lui. Légèrement blessée de l'intimité qu'on m'avait laissée entrevoir sur nos relations, je fus agréablement rafraîchie par cette douce pluie de justification louangeuse qui tombait de la bouche de Barras.

Vingt fois je cachai ma tête dans mes mains, sentant la rougeur ou les larmes qui l'envahissaient. On ignorait la part que j'avais prise au 9 thermidor. Barras fut terrible en racontant le désespoir qui m'avait poussée à monter sur la charrette sans que mon tour fût venu.

Il fut ravissant lorsqu'il raconta notre première entrevue aux Carmes entre Terezia, Joséphine et moi. Il fut dramatique quand il me suivit dans l'accomplissement de la mission que Terezia m'avait donnée de venir remettre son poignard aux mains de Tallien.

Et madame Tallien, de son côté, comme si elle eût juré de ne laisser dans mon esprit aucune lueur de raison, appuyait Barras, ajoutait aux détails donnés par lui de ces riens pleins de séduction qui portent les sympathies à leur comble.

Que l'on songe à cette réunion de poètes, d'artistes, de romanciers, d'historiens, devant lesquels ma vie dans ses accidents les plus intimes était ainsi mise au jour, et l'on se fera une idée de ce

que j'éprouvais pendant ce récit, que Barras termina par l'énumération des biens de famille qu'il m'avait fait rendre et qui, explication de mon luxe, furent plutôt exagérés que diminués par lui.

Puis vingt l'éloge des talents qu'on ne connaissait pas, de cette étrange aptitude à l'improvisation d'une musique qui semblait se former sous mes doigts, de notes ignorées et qu'on entendait pour la première fois.

J'étais toute tremblante ; il prit ma main, la baisa en me disant :

— Oh ! si vous vous évanouissez à chaque fois que vous entendrez faire votre éloge, ma jeune et belle amie, vous vous évanouirez souvent, car nul ne pourra vous voir et vous connaître sans vous adorer.

Toutes les forces que j'avais réunies pour me lever, sortir de table, échapper à ses louanges amollissantes, se fondirent dans un soupir et dans une larme ; je retombai sur la chaise et laissai ma main dans la sienne.

Oh ! ne laissez jamais votre main dans la main d'un homme qui vous aime, ne l'aimassiez-vous pas. Il y a, dans cette puissance masculine, une vigueur magnétique qui énerve votre résistance.

Au bout de dix minutes que ma main était dans celle de Barras, je n'y voyais plus.

Le souper était fini ; il me conduisit au salon, et, sans que je m'en doutasse, il me fit asseoir devant le piano, qu'il découvrit.

On sait, du moment que j'étais mise en contact avec cet instrument, dans quel état d'exaltation magnétique j'entrais. La première vibration des touches, si vague qu'elle fût, fit courir dans toutes mes veines un frisson fiévreux. La scène où Roméo descend du balcon après avoir passé sa première nuit d'amour avec Juliette se présenta à mon esprit, et c'est sur ce texte, qui s'enchaînait à la première scène du balcon, que j'entrepris de broder une symphonie d'émotions inconnues, puisque je n'avais jamais eu de nuit pareille à cette nuit de deux amants.

Je ne sais pas moi-même ce que je jouais ; il me serait impossible de remettre à sa place une des notes de cette improvisation. Or, comme dans la foudre antique, où Vulcain avait tordu en un seul faisceau le tonnerre, les éclairs et la pluie, j'avais tordu, moi, le plaisir, le bonheur et les larmes.

On m'a reparlé tant de fois de cette improvisation, qu'il fallait bien qu'elle eût quelque chose d'extraordinaire.

Comme toujours, elle me laissa mourante.

Mais madame Tallien et Barras, qui avaient déjà vu deux ou trois fois le même effet se reproduire sur moi, loin d'être inquiets, affirmèrent qu'il fallait me laisser à moi-même, que les soins de ma femme de chambre me suffiraient, et que le lendemain je m'éveillerais plus fraîche et plus belle.

Alors j'entendis le bruit que firent les dames en prenant leurs châles et leurs chapeaux. Quelques lèvres féminines se posèrent sur mon front. Les adieux s'échangèrent ; Barras à son tour me dit adieu en me serrant la main ; je crois que je la lui serrai à mon tour.

J'entendis les voitures qui quittaient l'hôtel, puis la voix de ma femme de chambre qui me demandait si je voulais me mettre au lit.

Je m'appuyai à son bras, haletante, la tête renversée, et je gagnai ma chambre.

Les fleurs en avaient disparu, mais le parfum en était resté. C'était un mélange d'odeurs énervantes ; la rose, le jasmin, le chèvrefeuille y avaient mêlé leurs aromes. Ma femme de chambre me dévêtit de mon costume de Juliette et me mit au lit.

Mon lit lui-même était imprégné d'odeurs enivrantes. Je continuai mes rêves quoique à moitié éveillée, mes yeux se fixèrent sur la fenêtre par où Juliette attendait Roméo.

Tout à coup, la fenêtre s'ouvrit, je reconnus Barras.

J'étendis la main vers la sonnette, je voulais pousser un cri, mais ma main fut arrêtée par une autre main, mon cri fut étouffé sous la pression de deux lèvres brûlantes.

Je retombai inerte et éperdue sur mon lit.

Et moi qui disais chaque matin : « Ô mon Dieu ! faites que je le revoie un jour ! » je m'écriais le lendemain, au milieu des larmes et des sanglots :

« Ô mon Dieu ! faites que je ne le revoie jamais ! »

Fin du manuscrit d'Éva

q

Chapitre 10 Le retour d'Éva

Nous avons vu dans quelle condition cette rentrée avait eu lieu, le soir, par un temps humide et froid. La vieille Marthe avait reconnu d'abord Éva à la voix, puis enfin, la porte ouverte, les deux femmes s'étaient jetées dans les bras l'une de l'autre.

Si c'eût été le jour, s'il eût fait beau temps, ce premier baiser donné à d'anciennes sympathies, Éva se fût élancée dans le jardin et eût voulu revoir en réalité tous les objets qu'elle ne voyait plus depuis trois ans qu'en souvenir.

L'arbre de la science du bien et du mal, le ruisseau qui filtrait à travers ses racines, la grotte des fées, la tonnelle, etc.

Mais, par cette nuit noire, par cette pluie fine et glacée, une pareille visite était impossible.

Elle monta droit à sa petite chambre, blanche et pure comme si elle l'eût quittée la veille et comme si elle y eût été attendue d'heure en heure. Là, il lui fallut répondre aux questions qui se pressaient sur les lèvres de Marthe. La vieille femme avait sa passion aussi ; elle aimait Jacques Mérey d'un autre amour qu'Éva, mais aussi profond et presque aussi passionné.

Cependant, elle s'aperçut qu'Éva, mourante de fatigue et d'insomnie, avait besoin d'être seule.

Elle voulut la déshabiller et la mettre au lit comme autrefois.

Éva, qui ne demandait pas mieux que de reprendre ses anciennes habitudes, se laissa faire, mais exigea seulement qu'en sortant de sa chambre Marthe laissât une bougie allumée ; les yeux d'Éva avaient besoin de passer en revue tous les objets fami-

liers à son enfance dont la chambre était semée et devant lesquels, en présence de Marthe, son cœur n'eût point osé se répandre comme dans la solitude et le silence.

Aussi, à peine Marthe fut-elle sortie, que ses yeux se rouvrirent et qu'elle revit avec ravissement son buis bénit apporté par Baptiste et son christ d'ivoire autour duquel son buis faisait une espèce de crèche.

Éva pensait dans quelle pureté d'âme elle avait été arrachée à cette chambre bénie, et à tout ce qu'elle avait vu, à tout ce qu'elle avait éprouvé, à tout ce qu'elle avait souffert depuis qu'elle en était sortie.

Pas un souvenir qu'elle eût à combattre ou à repousser dans toute cette chambre ; c'était le côté blanc et radieux de sa vie. Le seuil de cette chambre dépassé, la porte de la rue fermée sur elle, là avait commencé la vie de douleur, de tristesse et de remords.

Marthe sortie, elle se leva, prit sa bougie, visita tous ces objets qui à peine avaient un nom et qui étaient son univers à elle, les baisa, les salua comme à un retour, se mit à genoux devant son christ, quoiqu'elle ne sût pas prier les prières ordinaires, mais seulement verser devant l'homme du dévouement, devant le Dieu de la douleur, le trop-plein de son âme.

Elle voulut ouvrir la fenêtre et essayer de regarder dans le jardin, mais le vent s'y engouffra, éteignit la bougie, et la pluie qui tombait toujours épaisse et l'absence complète de lune l'empêchèrent de rien distinguer, comme si ce passé dans lequel elle essayait de rentrer était désormais fermé pour elle.

Elle repoussa et referma la fenêtre, gagna son lit à tâtons, y rentra toute mouillée et toute grelottante, et jeta par-dessus sa tête son drap pareil à un linceul.

Là, dans cette tombe anticipée, les objets commencèrent à se fendre les uns dans les autres et à s'éteindre lentement dans son esprit. Elle ressentit cette sensation glaciale qu'elle avait éprouvée, quand roulée par les flots de la Seine elle avait cru qu'elle allait mourir, et, dans une condition pareille d'insensibilité croissante, il lui sembla glisser sur cette pente rapide de la vie à la mort.

Puis il vint un moment où elle n'éprouva plus rien que cette sensation douloureuse au cœur qui disparut peu à peu, et qui en disparaissant ne lui laissa même pas le sentiment de son existence.

Elle crut être morte : elle dormait.

Le lendemain, n'ayant pas eu le temps de fermer les volets de sa fenêtre, elle fut réveillée par un doux rayon de soleil qui venait se jouer sur son visage. Ce soleil, soleil de mars encore pâle et maladif, lui arrivait à travers les branches sans feuillage des arbres encore mal éveillés et à peine revenus à la vie. Il y avait, entre ces arbres et elle, une ressemblance : c'était, malgré les souvenirs du passé, une espèce d'hésitation à renaître.

Mais enfin ce soleil, tout pâle qu'il fût, était déjà un rayon d'espérance, une certitude d'exister encore. Éva ouvrit sa fenêtre ; la pluie avait cessé, il faisait un de ces temps troubles du printemps où l'air est si chargé de vapeurs, qu'il a peine à entrer dans les poumons, et que la poitrine, tout en respirant, reste oppressée par une atmosphère trop lourde.

Tout était la même chose dans le jardin, seulement tout semblait devenu inculte et avoir poussé au hasard comme la tristesse dans le cœur ; l'herbe était haute et détrempée, le ruisseau grossi par la pluie était sorti de son lit, l'arbre de la science n'avait plus ni fruits ni feuilles, et courbait au vent sa tête échevelée ; la tonnelle, réduite aux rameaux tortueux de la vigne, semblait un berceau dévasté, aux treillages duquel se suspendaient des sarments languissants et morts, ou près de mourir.

Aucun oiseau ne chantait, son beau rossignol et ses douze fauvettes n'étaient point encore revenus, et peut-être ne reviendraient pas, ou reviendraient comme elle, tristes et silencieux.

De ses beaux jours écoulés dans cette petite maison bien-aimée, Éva ne se souvenait que des jours joyeux du printemps, des jours brûlants de l'été et des jours poétiques de l'automne ; elle avait oublié ces jours mélancoliques d'hiver où son jardin ne lui donnait ni soleil ni ombre, et où elle ne l'animait plus elle-même par ses cris joyeux et sa jeunesse vagabonde.

Elle fut obligée de refermer sa fenêtre et de rentrer dans son lit ; bientôt elle entendit des pas ; c'étaient ceux de la vieille Marthe, qui, dans son empressement de la revoir, venait s'informer si elle était éveillée. Elle lui cria d'entrer.

La vieille femme entra, alla l'embrasser dans son lit, et se prépara comme autrefois à lui faire son feu.

Hélas ! entre cet autrefois et aujourd'hui, rien n'avait passé pour elle, si ce n'est des jours tellement semblables les uns aux autres, qu'elle confondait les jours d'été, les jours d'hiver, ou plutôt qu'il n'y avait pour elle qu'une espèce de crépuscule étendu

depuis l'époque où Jacques et Éva l'avaient quittée, jusqu'à ce jour où elle revoyait Éva avec la promesse de revoir Jacques.

Le feu allumé, elle se retourna, regarda dans son lit ; Éva répondit à ce regard par un triste sourire.

— Ma chère demoiselle, dit-elle en secouant la tête, vous n'êtes plus la même que lorsque vous étiez ici ; vous êtes malheureuse ; mais qui peut donc vous rendre malheureuse, puisque notre bon cher maître vit toujours, que vous l'aimez toujours, et que probablement lui vous aime toujours aussi ?

— Ma pauvre Marthe, dit Éva, les jours sont bien changés.

— Oui, dit la vieille Marthe, nous avons su ici que vous aviez perdu votre père et que votre tante était morte ; que, à la suite de ces deux malheurs, toute votre fortune avait été confisquée, car vous étiez, qui est-ce qui aurait dit ça ? pauvre enfant si longtemps sans parole et sans pensée, une des plus riches héritières de notre pays. Mais on a dit aussi que par la protection d'un des nouveaux grands seigneurs qui ont poussé à la place des anciens, tous vos biens et toute votre fortune vous avaient été rendus.

— Oh ! ne me parle pas de cela, ne m'en parle jamais, chère Marthe. Je reviens ici plus pauvre, plus malheureuse, plus dénuée de tout que je ne l'ai jamais été.

— Et Scipion ? demanda Marthe. Je n'ose pas vous demander de ses nouvelles. La pauvre bête, elle a tout quitté pour vous suivre. Ah ! si notre pauvre maître avait pu, quoique ce fût un homme, il aurait bien fait comme elle, allez ; car c'était lui et elle, cette pauvre bête, qui vous aimaient le mieux, moi après.

— Scipion est mort, Marthe, et, j'ai honte de le dire, au milieu de tout le deuil qui a pesé sur moi, celui de mon pauvre Scipion a été un des plus lourds à porter.

— Mais enfin, dit Marthe, aux yeux de laquelle la situation ne se débrouillait pas, notre maître, notre cher maître, vous aime toujours, lui ?

Éva éclata en sanglots.

— Oh ! ne me parle jamais de son amour, s'écria-t-elle. Me verrais-tu pleurer s'il m'aimait encore ? Y a-t-il autre chose dans le monde que son amour qui vaille la tristesse ou la joie, le sourire ou les larmes ? Oh ! s'il m'aimait toujours, si je croyais qu'un jour son cœur pût revenir à moi, est-ce que je ne serais pas sur la porte de la rue à l'attendre, puisqu'il doit revenir ?

Marthe baissa la tête ; on voyait que tout ce qu'il y avait d'intelligence dans la pauvre vieille se courbait sous cette incompréhensible parole :

— Il vit encore, et il ne l'aime plus !

Elle qui avait vu à travers le cœur de son maître comme à travers un cristal, elle ne comprenait pas comment ce cœur que l'amour seul faisait battre pouvait continuer de vivre sans amour ; mais depuis longtemps elle était pauvre, et, comme toutes les créatures soumises aux volontés des autres, résignée. C'était un nouveau malheur sans raison, comme tant d'autres qu'elle avait vus frapper la pauvre humanité. Elle courba la tête et dit en elle-même :

— Puisque cela est, c'est qu'il fallait que cela fût.

Et, comme dans toutes les circonstances de la vie où le malheur l'avait frappée elle-même, elle courba encore une fois la tête et encore une fois se résigna.

Elle regarda Éva qui avait son mouchoir sur ses yeux et qui soulevait le drap des palpitations de son sein, puis, pour ne pas peser de sa propre douleur sur cette douleur bien autrement grande, elle sortit sur la pointe du pied pour ne pas être entendue.

Mais aucun de ces sentiments, si délicats qu'ils fussent, n'avait échappé à Éva. Dans la douleur, tous les gens arrivent à la perfection de l'acuité, et la bonne Marthe eût dit ses pensées tout haut qu'elles n'eussent pas été plus claires pour Éva que cachées comme elle les avait gardées dans le fond de son cœur.

Éva resta immobile, et peu à peu le côté poignant de sa douleur se calma ; ce côté avait été éveillé par les questions de Marthe, mais les larmes sont comme le sang : une fois taries, il faut qu'on leur fasse une nouvelle ouverture pour qu'elles sortent. Éva entendit sonner neuf heures à l'horloge de l'église. À cette heure, autrefois, Marthe ne manquait jamais, le dernier coup sonnant, d'entrer dans sa chambre quand elle n'était pas encore descendue, et de lui dire :

— Ma chère demoiselle, votre déjeuner vous attend.

Le dernier coup sonnait encore qu'Éva entendit le pas de Marthe, que la porte de sa chambre s'ouvrit, et que la voix de la bonne femme lui dit, d'un ton plus triste peut-être, mais sans changer la formule ordinaire :

— Ma chère demoiselle, votre déjeuner vous attend.

— C'est bien, Marthe, j'y vais, répondit Éva.

Marthe referma la porte, Éva s'habilla rapidement et descendit.

Rien n'était changé à la salle à manger : la table et les chaises étaient à la même place, la petite table ronde à laquelle, pendant sept ans, s'était assise Éva en face de Jacques !

Cette fois, il n'y avait qu'un couvert, mais cette fois encore, c'était le déjeuner ordinaire : du beurre, du miel en rayon, des œufs et du lait.

Marthe ne s'était point informée si pendant sa longue absence Éva avait changé d'habitudes, elle avait servi son déjeuner d'autrefois ; pour elle, Éva, toujours jeune, toujours belle, était restée la même Éva.

Chacune des choses qu'elle voyait produisait une sensation nouvelle sur la jeune fille : la vieille femme entrant à la même heure, lui annonçant avec les mêmes paroles que le déjeuner était servi ; Éva descendant par le même escalier, entrant dans la même salle à manger, mais se trouvant seule à cette table sur laquelle le même déjeuner était servi ! c'était un mélange de sentiments doux et cruels à la fois. Quoique ces sentiments lui ôtassent cet appétit juvénile avec lequel elle faisait fête à ce repas frugal, elle ne voulut pas attrister Marthe, se mit à table comme elle avait coutume de le faire, et s'efforça de manger.

Marthe la regardait avec bonheur. Chez les esprits vulgaires, l'appétit ou même l'apparence de l'appétit est dans les douleurs physiques comme dans les douleurs morales un symptôme de convalescence.

Lorsqu'Éva eut mangé un œuf, écorné son rayon de miel, goûté son beurre battu du matin même et bu la moitié de sa tasse de lait, Marthe, qui ne s'apercevait pas que c'était pour elle qu'elle avait fait cet effort, se disait joyeusement tout bas : « Allons, allons, tout n'est pas perdu encore. »

Quelque envie qu'eût Éva de visiter le jardin, il était encore inabordable ; mais le soleil, qui allait s'éclaircissant et s'échauffait de plus en plus, promettait de le sécher avant la fin de la journée.

Éva, d'ailleurs, avait dans la maison bien d'autres points à revoir et qui lui étaient aussi chers que ceux du jardin ; elle avait à revoir, mais elle n'y songeait pas sans une plus vive émotion encore, le laboratoire de Jacques Mérey…

Ce laboratoire, qui était sa demeure ordinaire et dont elle avait cherché la lueur de la lampe à travers la haute et étroite fenêtre ! c'était à cette lampe que regardaient ceux qui venaient le soir ou la nuit pour réclamer les soins du docteur.

Tant que cette lampe brûlait, nul n'hésitait à frapper ; il est vrai qu'éteinte on frappait encore, mais avec hésitation, quoique le docteur mît la même rapidité à répondre.

C'est dans ce laboratoire qu'était le piano où Éva avait pris ses premières leçons de musique et où la première fois, à la suite d'un effroyable orage et de la révolution produite chez elle par le tonnerre tombé à trente pas d'elle, elle avait joué d'une façon continue et même remarquable un air que Jacques essayait depuis trois mois inutilement de lui faire répéter.

C'est à ce laboratoire que montait régulièrement Baptiste, dont elle reconnaissait la présence au son particulier que rendait

sa jambe de bois en frappant sur les marches de l'escalier, et, comme si rien de ses anciens souvenirs ne devait lui faire défaut, au moment où montée elle-même à ce laboratoire, dont elle n'avait ouvert la porte qu'avec une anxiété superstitieuse, tant il lui semblait qu'elle allait y retrouver Jacques poursuivant quelqu'une de ses expériences mystérieuses, Éva regardait tristement les touches muettes et poudreuses du piano qui n'avait pas été touché depuis trois ans, elle entendit frapper à la porte, et, un instant après, le bruit sur l'escalier de la jambe de bois de Baptiste qui allait se rapprochant.

Enfin, la porte s'ouvrit, et Baptiste parut sur le seuil, toujours le même, toujours joyeux, toujours reconnaissant.

— Ah ! chère demoiselle, dit-il en joignant les mains et en la regardant avec son admiration habituelle, il y a cinq minutes que j'ai appris que vous étiez revenue cette nuit, et j'accours vous demander de vos nouvelles et de celles de notre cher maître, le citoyen Jacques. Car, s'il était revenu après ce qui s'est passé, ce n'eût point été une preuve que vous dussiez revenir. Mais, du moment où c'est vous qui revenez, rien ne peut empêcher, s'il est vivant encore, qu'il revienne à son tour. Seulement, vous avez les yeux rouges et vous avez bien pleuré. Est-ce qu'il serait mort ?

— Non, mon ami, Dieu merci ! répondit Éva.

— Ah ! c'est qu'on nous avait dit tant de choses dans cette maudite ville ! dit Baptiste. On nous avait dit qu'il avait été tué dans une émeute ; puis égorgé dans les grottes, je ne sais plus lesquelles ; puis enfin qu'il s'était réfugié en Amérique. Depuis plus de dix-huit mois, nous n'avions entendu parler de lui. Mais vous voilà revenue, et avec vous l'espoir de le revoir. Reviendra-t-il ?

Dites-nous ça, voyons, que je fasse la joie de tout le pauvre monde qui l'aime toujours. Ah ! ce que les seigneurs appellent la canaille, ça a du cœur, ça se souvient ; c'est pas comme les aristocrates, qui ne se souviennent que pour faire de la peine. Je ne dis pas ça pour votre père, mademoiselle, quoique ça puisse s'appliquer à lui.

— Mon pauvre Baptiste ! dit Éva en lui tendant la main et tout en laissant dans la sienne un louis qui valait à cette époque, en assignats, sept à huit mille francs.

Baptiste regarda le louis, regarda Éva, baisa le louis, et, d'une voix triste, il dit :

— Vous êtes donc toujours bonne, mademoiselle Éva ?

Éva porta son mouchoir à ses yeux.

— Et malheureuse, ajouta-t-il, c'est trop juste !

— Mon bon Baptiste, dit Éva, le docteur va revenir dans trois ou quatre jours ; j'espère que vous reprendrez l'habitude de revenir le voir tous les matins ?

— Oh oui ! mademoiselle, et Antoine aussi ; comment n'est-il pas encore ici ? je l'ai rencontré dans la rue, il m'a dit qu'il venait.

En effet, la porte du laboratoire s'ouvrit et Antoine parut.

Il frappa du pied selon son habitude, et s'écria :

— Justice de Dieu ! centre de vérité ! Vous êtes toujours belle et jeune, mademoiselle Éva, tant mieux !

— Bonjour, mon cher Antoine, et vous, comment vous portez-vous ?

— Moi, je suis toujours le prophète, dit Antoine, envoyé pour porter la parole du Seigneur.

— Et cette parole du Seigneur que vous m'apportez, quelle est-elle ? dit en soupirant Éva.

— Les honnêtes gens auront leur tour, répondit Antoine, les malheureux redeviendront heureux, et les affligés seront consolés.

— Dieu vous entende ! dit Éva.

Elle lui mit dans la main un louis, comme elle avait fait à Baptiste.

Les deux vieillards étendirent la main vers elle comme pour l'envelopper de leur double bénédiction.

Puis, appuyés à l'épaule l'un de l'autre, ils descendirent, et Éva put entendre la jambe de bois de Baptiste s'éloigner graduellement, comme elle l'avait entendue graduellement se rapprocher.

Alors elle tomba assise devant le piano, ses doigts coururent sur les touches, une douce symphonie courut sous ses doigts ; on eût dit que cette prédiction de l'insensé avait réveillé dans son cœur cette espérance si prête à s'éteindre, et que c'était cette espérance fugitive comme la raison de celui qui l'avait donnée qui jetait des touches de lumière sur la sombre mélodie qui venait faire tressaillir l'écho muet depuis trois ans de ce laboratoire abandonné.

À la suite de ces excitations musicales, Éva tombait invariablement ou dans une extase douloureuse ou dans un accès de nerveuse gaieté. Cette fois, les sons s'éteignirent peu à peu sous ses

doigts, sa tête s'inclina mélancoliquement sur sa poitrine, et aucun des accidents ordinaires ne se manifesta.

Lorsqu'elle sortit de cette espèce de sommeil, le soleil semblait avoir repris toute la force des beaux jours, et les gouttes d'eau de la nuit qui n'étaient pas encore séchées étincelaient à l'extrémité des herbes et des feuilles, pareilles à des diamants.

q

Chapitre 11 Le retour de Jacques

Il n'y a pas de moments plus doux dans la vie morale comme dans la vie physique que celui où, après un désespoir complet, on recommence à espérer un peu, et que celui où, après l'orage et la foudre, le ciel commence à s'éclaircir et à reprendre une teinte d'azur.

Eh bien ! Éva en était là, la prédiction du fou avait produit l'effet moral ; le retour du soleil produisit l'effet physique. Elle descendit l'escalier, ouvrit la porte du jardin, et hasarda son pied sur les terrains raffermis.

Comme nous avons dit, quelques gouttes de pluie restaient encore à la cime des herbes, mais on sentait cette douce odeur qui émane de tous les objets mouillés lorsque la nature et le soleil commencent à triompher du tonnerre et de la pluie.

Elle s'arrêta un instant sur le seuil ; de là, son regard embrassait toute la petite enceinte. Dans l'atmosphère éclaircie, on voyait ce virginal je ne sais quoi qui annonce le retour du prin-

temps. Mars, le mois précurseur, malgré ses bourrasques de pluie et de grêle, est parfois un des mois charmants de l'année.

La pluie et la grêle d'octobre annoncent l'hiver ; la pluie et la grêle en mars annoncent le retour des douces brises et des jours dorés.

Éva se hasarda sur ces gazons qui deux heures auparavant étaient détrempés, et que deux heures de soleil avaient suffi pour raffermir.

Parmi ces gazons, on apercevait, la tête penchée, quelques peureuses pâquerettes, quelques craintifs boutons d'or. Les bords du ruisseau, ravivés, se tapissaient d'une mousse printanière dans laquelle frémissaient les premiers atomes de la vie végétale.

Le bassin que formait l'eau était encore trouble, mais peu à peu l'eau se filtrait et commençait à transparaître ; enfin, l'arbre de la science du bien et du mal, le beau pommier qui faisait le point culminant du jardin, avant même ses premiers bourgeons, laissait distinguer ses premières fleurs.

Si l'on eût appuyé son oreille contre la terre, à coup sûr, dans le sein de cette mère commune, on eût entendu sourdre la vie et se préparer les fleurs du printemps et les fruits de l'été.

Éva prit son beau pommier entre ses bras et baisa ses branches rougissantes. Le pommier dont elle avait vu rougir les fruits, le ruisseau où elle s'était regardée pour la première fois en allant y boire comme Scipio, étaient ses deux plus vieux amis. Puis elle regarda dans la grotte des fées ce bassin d'eau limpide où elle allait chercher la fraîcheur du bain pendant les jours brûlants de l'été, et où elle avait donné ses premiers signes de pu-

deur qui annonçaient non seulement qu'elle devenait intelligente, mais encore qu'elle devenait femme.

Elle descendit de là jusqu'à la tonnelle de vigne ; là, aucune apparence de vie ne s'éveillait encore : la vigne, qui contient ce sang végétal qui a tant de ressemblance avec notre sang, est la dernière qui s'éveille parmi les arbrisseaux ; des buissons de seringas où venait chanter le rossignol étaient encore dénudés de toutes leurs feuilles.

Mais, à défaut du rossignol, virtuose du printemps, ils avaient déjà donné asile au rouge-gorge, rustique chanteur chargé de consoler la chaumière, par sa présence et son babil, de l'absence du soleil et du silence des autres oiseaux chanteurs.

Souvent Éva s'était amusée, pendant les jours anniversaires de ceux qui passaient sur sa tête, à regarder cet hôte familier et amical pour qui tout semble sujet de curiosité et qui, de son œil vif et spirituel comme celui de la fauvette et du rossignol, vient examiner l'homme, dans lequel il ne peut s'habituer à voir un ennemi.

Était-ce un nouvel habitant du jardin, ou le gentil oiseau l'avait-il déjà connu aux jours de son bonheur ? Il s'approcha si près d'elle, qu'elle eut grande envie de croire qu'il la reconnaissait et qu'il voulait aussi fêter son retour.

Éva avait retrouvé son paradis, mais son paradis que sa faute avait fait triste et désert, et celui qu'elle y attendait en frissonnant encore plus de crainte que d'amour, ce n'était point Adam, le complice de sa faute, c'était l'ange à l'épée flamboyante qui venait de la part de Dieu pour lui pardonner ou la punir.

Ces rayons si doux du soleil, était-ce le sourire d'un Dieu intelligent ou la douce et tranquille chaleur d'un astre insensible accomplissant son œuvre ?

Elle interrogeait tout sur ce grand mystère du pardon : le globe lumineux qui s'avançait en pâlissant vers l'occident ; le nuage qui s'empourprait en passant de ses derniers feux ; la fleur qui poussait avant la feuille ; tout, jusqu'au petit oiseau qui s'approchait d'elle dans ce moment de repos et de silence, et qui s'éloignait d'elle à son moindre mouvement et à son plus léger soupir.

Nulle part n'était l'affirmation du bien et du mal, partout le doute.

Le que sais-je ? de Montaigne était jeté comme un voile sur toute la nature et s'étendait plus épais à chaque instant entre elle et l'avenir.

Une voix l'appela.

C'était celle de Marthe ; la nuit était venue, quatre heures sonnaient, et Marthe, ponctuelle comme l'horloge elle-même, venait l'avertir que le dîner était servi.

C'était là que l'attendait une solitude plus grande. Souvent, il arrivait que, plongé dans ses travaux, poursuivant un problème qu'il se croyait près de résoudre et qui lui échappait sans cesse, comme tout ce que l'homme croit tenir, Jacques faisait prier Éva de déjeuner seule et ne descendait point ; mais, en ce cas, Jacques était toujours là, et Éva savait qu'un simple plancher la séparait de lui.

Mais à dîner Jacques était toujours présent, c'était sa véritable heure de jouissance, l'heure à laquelle il retrouvait Éva, séparée matériellement de lui par l'absence et intellectuellement par sa pensée qui s'arrêtait sur un travail nouveau et exigeant qui appelait toute son attention.

Alors il la revoyait des yeux, il la retrouvait du cœur, et son visage, comme celui d'un enfant, un instant troublé par l'étude, reprenait toute la sérénité du bonheur.

Il n'était plus là ; ce n'était plus un travail absolu, mais sa volonté, qui le retenait loin d'elle. Reviendrait-il ? Quand reviendrait-il ? Avec quel sentiment reviendrait-il ?

C'était l'éternelle question qu'Éva cherchait à rouler hors de son cœur comme le rocher de Sisyphe, et qui comme le rocher de Sisyphe retombait éternellement sur son cœur.

Comme elle avait reconnu le déjeuner, Éva reconnaissait le dîner. Il était exactement le même que si Jacques eût dû le partager, le couvert manquant à sa place indiquait seul qu'il était absent.

Marthe ne s'en aperçut qu'en desservant.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, comme vous avez peu mangé, ma chère demoiselle ?

— Ce n'est pas que j'ai peu mangé, répondit Éva, c'est que j'ai mangé seule.

— Que ferai-je de tout ce qui reste ? demanda Marthe.

— Vous appellerez demain une pauvre femme et vous le lui donnerez pour elle et pour ses enfants.

— Faudra-t-il continuer à vous servir le même dîner ?

— Oui ! dit Éva, les pauvres mangeront sa part, et, soyez tranquille, chère Marthe, il ne se plaindra pas de ce surcroît de dépense, qui, comme vous le voyez, ne sera point perdu.

— Vous avez raison, mademoiselle, il était si bon autrefois !

— Il est meilleur encore aujourd'hui, Marthe.

— Oh ! cela n'est pas possible ! s'écria la bonne femme.

— J'espère cependant que cela est, dit Éva en levant les yeux au ciel.

Après le dîner, elle monta au laboratoire et plaça une bougie de manière à ce qu'elle fût vue du dehors.

— Mais on va croire, dit Marthe, que M. le docteur est arrivé !

— Vous direz à ceux qui viendront, Marthe, qu'il n'est pas encore arrivé, mais qu'il va venir, et les pauvres sauront qu'ils vont avoir un protecteur contre tous les maux dont ils sont menacés et même contre le bien qu'ils n'apprécient pas, contre la mort.

— Pourquoi dites-vous des choses pareilles depuis que vous êtes revenue, mademoiselle ? demanda Marthe ; je ne vous les avais jamais entendues dire avant votre départ.

— Marthe, je ne suis point partie, on m'a arrachée à lui. Marthe, j'ai été trois ans sans voir celui qui était tout pour moi, mon dieu, mon maître, mon roi, mon idole, le seul homme que j'aie aimé, que j'aimerai jamais !

Elle allait s'écrier « et qui ne m'aime plus », mais la pudeur étouffa ce cri.

Elle plaça sa bougie où Jacques plaçait sa lampe, puis elle continua de rêver dans ce laboratoire à peine éclairé.

Et cependant l'étoile des pauvres avait déjà été vue par eux ; avant qu'Éva descendît, elle entendit sonner ou frapper deux ou trois fois à la porte de la rue.

C'étaient les pauvres qui accouraient à ce phare sauveur et qui s'en allaient déjà à moitié consolés en apprenant qu'il n'était point encore arrivé, mais qu'il allait bientôt venir.

Éva descendit, laissant brûler sa bougie et guidée seulement par les rayons de la lune, splendide ce soir-là, tout au contraire de ce qu'elle était la veille. Mais elle trouva Marthe qui l'attendait dans sa chambre.

Marthe ne reconnaissait plus la joyeuse et régulière enfant dans la jeune fille triste et fantasque qui lui était revenue.

Deux ou trois fois, elle avait failli laissé échapper son secret devant Marthe. Ce secret était à coup sûr celui de sa tristesse, et Marthe eût voulu le savoir, car elle était certaine qu'elle la consolerait.

Ce n'était point Éva qui n'aimait plus Jacques, son amour pour lui était passé au contraire à l'état de religion, mais ce n'était pas Jacques non plus qui pouvait ne plus aimer Éva. Comment ne pas aimer cette adorable enfant devenue plus ravissante que jamais ?

Marthe s'en remit au temps de lui apprendre ce secret. Ce temps ne pouvait être long puisque Jacques devait arriver d'un moment à l'autre. Seulement, Éva lui parut plus calme que la

veille, et la bonne vieille attribua au retour de Jacques, qui approchait, ce changement dans le caractère de sa jeune amie.

Éva l'interrogea sur ses anciennes connaissances, et surtout sur les jeunes filles sans fortune et les vieilles femmes pauvres.

C'était donc toujours la charité, comme autrefois, qui était le mobile de ses actions. Elle s'informa du nombre d'enfants que l'on pourrait réunir dans une double école gratuite de jeunes filles et de jeunes garçons. Elle s'enquit du nombre de vieillards des deux sexes qui avaient recours à la charité publique.

Personne mieux que Marthe ne pouvait lui dire cela.

Éva la pria de rappeler tous ses souvenirs pendant la nuit, et de l'aider le lendemain à faire une liste des malheureux qui avaient besoin d'être secourus.

On le voit, Éva n'avait pas besoin du retour de Jacques pour commencer à entreprendre sa pieuse mission.

Marthe la quitta à une heure du matin ; son sommeil fut calme, et, le lendemain, sur la même table où était servi son déjeuner, elle trouva du papier, une plume et de l'encre pour dresser ses listes.

La journée fut employée à ce travail, ce qui la fit rapidement passer.

Le soir, il fut reconnu qu'il y avait soixante vieillards, hommes et femmes, à mettre dans un hospice ; à peu près cinquante à cinquante-cinq enfants à faire élever dans deux pensions, et trente à quarante braves gens à secourir chez eux.

Ce fut seulement après ce travail fait qu'Éva visita de nouveau son beau jardin. Il lui sembla que depuis la veille les herbes avaient séché, que les fleurs de son pommier s'étaient ouvertes, que les rives de son ruisseau avaient reverdi et que son rouge-gorge était devenu plus joyeux et plus familier.

Elle avait, comme la veille, reçu à l'heure habituelle la visite de Baptiste et d'Antoine, qui lui avaient annoncé qu'il y aurait fête dans la ville parmi les pauvres gens pour le retour de Jacques Mérey.

Éva se demanda à elle-même, mais sans pouvoir résoudre la question, pourquoi c'était toujours les pauvres gens qui aimaient les bonnes gens, et comment il se faisait que les gens qu'on appelait comme il faut n'avaient aucun enthousiasme pour les véritables philanthropes.

Le soir, plus de cinquante personnes attendaient l'arrivée de Jacques. Cette fois encore, l'attente fut trompée et la fête remise au lendemain.

Éva ne jugea point qu'il fût utile d'attendre l'arrivée de Jacques pour commencer son office de dame de charité. Jacques ne lui avait-il pas laissé une bourse de vingt-cinq louis, et, avec la moitié de cette somme, ne pouvait-elle pas déjà calmer bien des besoins ?

Elle s'enveloppa d'une grande pelisse, et, suivie de Marthe, elle alla dans une douzaine de maisons où sa présence devenait bien nécessaire.

L'hiver de 96 à 97 avait été très froid, par conséquent la misère avait été plus grande.

Cette première visite d'Éva laissa sa trace de bien-être dans la pauvre population. Le boulanger reçut ordre de porter soixante pains à domicile et le marchand de vin soixante bouteilles. Elle prit note des enfants qui n'étaient pas suffisamment vêtus pour la faiblesse de leur âge, et commanda quinze ou vingt habillements des draps les plus chauds qu'elle put trouver.

La journée passa ainsi avec une rapidité dont Éva n'avait aucune idée ; elle commença de s'apercevoir que l'état de bienfaitrice était pour le cœur une des plus grandes distractions qu'il pût se procurer. Elle se vit avec la direction de deux ou trois maisons d'asile et de charité, et trouva que ce qu'elle s'était imposé comme une expiation serait un suprême bonheur. Au milieu de tout cela, elle interrogeait, elle questionnait, elle apprenait ces rudes secrets de la misère qui font bondir de joie les cœurs qui peuvent et veulent les soulager.

Comme il ne s'agissait point de lui inspirer une pitié rebelle, on n'essayait pas de la tromper. On lui racontait les choses comme elles étaient, et les choses telles qu'elles étaient lui paraissaient presque toujours dignes de son intérêt, presque de ses larmes.

Elle était arrivée depuis la surveille au soir, et il n'y avait déjà plus dans tout Argenton une maison qui ignorât que la pupille du docteur était revenue et que le docteur à son tour allait revenir.

Ceux qui l'avaient vue disaient qu'elle était plus jolie que jamais, mais en même temps plus triste. En effet, aux yeux de ceux qui ignoraient dans quelles conditions elle était revenue, elle avait perdu son père et vu sa fortune séquestrée ; c'était ce séquestre surtout qui jetait dans une foule de conjectures ceux qui

lui voyaient faire de nombreuses aumônes et tout payer, même ses aumônes, avec de l'or.

Comme on avait toujours ignoré à Argenton la véritable fortune du docteur, et qu'on l'avait toujours vu vivre avec l'économie d'un homme qui aurait une centaine de louis de rentes, on commençait à faire sur lui les contes les plus bizarres.

On disait, ce qui était vrai, qu'il avait été en Amérique et qu'il y avait fait fortune. Il n'y avait pas fait fortune, il y avait seulement augmenté la sienne.

On disait qu'il avait trouvé un trésor dans les grottes de Saint-Émilion, où il avait été obligé de se réfugier lors de la proscription des girondins.

On disait qu'il était devenu l'ami d'un riche Yankee qui lui avait laissé sa fortune. Mais, enfin, l'avis de tous était qu'il revenait riche et qu'il revenait à Argenton pour partager cette fortune avec les pauvres.

Quant à mademoiselle de Chazelay, comme on avait vu Jean Munier à une certaine époque venir prendre des renseignements sur ses biens meubles et immeubles, et qu'on n'avait pas présumé que ce fût pour les rendre à leur légitime propriétaire, on la regardait comme complètement ruinée et ne vivant que des bienfaits de Jacques Mérey.

Mais, du reste, ce pouvait être de Jacques Mérey qu'elle prenait tous les renseignements nécessaires, et, comme on la considérait bonne, on ne doutait point de ses intentions.

Baptiste et Antoine, qui avaient été consultés par elle et qui l'avaient aidée à compléter ses listes, concouraient encore à ré-

pandre par leurs indiscrétions le bruit des futurs projets philanthropiques du docteur et de sa pupille.

Enfin, l'heure de l'arrivée de la diligence arriva.

Comme la veille, la surveille et le jour précédent, une partie de la population pauvre d'Argenton attendait au relais.

Cette fois, l'attente ne fut pas trompée.

Lorsqu'on vit descendre le docteur de la voiture, les cris de « Vive Jacques Mérey ! » retentirent de tous côtés. Antoine d'une part, Baptiste de l'autre, portant chacun une torche à la main et suivis de toute une population portant des flambeaux, entourèrent le docteur, et, toujours aux mêmes cris, le ramenèrent à travers les rues d'Argenton jusqu'à sa petite maison.

Depuis longtemps, Éva et Marthe entendaient ces cris, mais Éva seule devinait ce qu'ils voulaient dire. Cependant, lorsqu'ils approchèrent de la maison, Marthe appela la jeune fille pour qu'elle vînt voir de la porte ce qui se passait.

Mais Éva avait tout deviné ; tremblante comme le jour où elle l'avait revu, n'osant se présenter à lui, n'osant s'éloigner de peur des conjectures, elle attendait derrière la porte que cette porte s'ouvrît et que son juge se présentât à elle.

La vieille Marthe avait enfin compris que c'était son maître qu'on acclamait ; elle avait ouvert la porte, et, toute joyeuse au seuil de cette porte, levant les bras au ciel, elle s'écriait :

— Oh ! c'est notre maître ! notre cher maître le docteur ! Mais où êtes-vous donc, mademoiselle ? Mais venez donc, mademoiselle ! Que va-t-il dire en ne vous voyant pas là ?

Mais, pour Éva, cette voix si pleine de tendresse et de joyeuse sympathie était la voix de l'archange jetant le cri terrible : « Terre, rends tes morts ! »

Oh ! oui, à ce moment, elle eût voulu être confondue parmi ces milliers de morts qui apparaîtront à la face du Seigneur plus blancs que les suaires dont ils seront enveloppés.

Elle entendit Jacques faire d'une voix émue ses remerciements à tout ce brave peuple. Chaque son de cette voix adorée remuait une fibre de son âme. Puis la porte se referma. Jacques entra. Au fur et à mesure qu'il avançait, elle montait une à une et à reculons les marches de l'escalier.

— N'avez-vous donc pas vu Éva ? demanda-t-il enfin d'une voix qu'il voulait rendre calme et comme s'il eût fait la question la plus indifférente du monde.

— Si fait, mon cher maître, dit Marthe, elle était là tout à l'heure ; c'est elle qui la première a deviné que toutes ces voix annonçaient votre retour ; elle a failli s'évanouir, et je l'ai vue s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Sans doute, elle se sera trouvée mal quelque part, dans votre laboratoire, qu'elle n'a presque pas quitté depuis son retour.

Jacques arracha la bougie des mains de Marthe et monta rapidement à son laboratoire.

Mais, appuyée extérieurement à la porte, il trouva Éva à genoux dans la posture de la Madeleine de Canova ; il s'arrêta, mit malgré lui la main sur son cœur pour la regarder.

— Seigneur ! seigneur ! dit-elle, je voudrais avoir tous les baumes de l'Arabie pour en parfumer vos pieds ; mais je n'ai que

mes larmes. Acceptez mes larmes.

Et elle saisit à bras le corps les genoux de Mérey, qu'elle baisa dans un transport où il était impossible de dire s'il y avait plus d'humilité que d'amour ou d'amour que d'humilité.

Jacques Mérey inclina la tête et la regarda avec une profonde pitié ; mais, courbé qu'elle tenait son front vers la terre, elle ne put pas voir cette expression de son visage ; puis, au bout d'un instant de silence, lui tendant la main :

— Relevez-vous, dit-il, et allez en paix.

Puis, l'embrassant au front, mais plutôt avec les lèvres d'un père qu'avec celles même de l'ami, il rentra dans son laboratoire et referma la porte, la laissant sur l'escalier.

Quoiqu'il y eût une grande douceur dans l'accent de sa voix, quoique ses mouvements fussent plutôt tendres qu'irrités, le cœur d'Éva se gonfla, et ce fut avec des ruisseaux de larmes qu'à son tour elle rentra chez elle.

Elle ne dormit point des deux ou trois premières heures de la nuit, et, tout le temps de cette insomnie, elle entendit marcher Jacques Mérey sur sa tête du pas mesuré d'un homme rêveur.

q

Chapitre 12 La cabane de Joseph le braconnier

Le lendemain, la vieille Marthe invita Éva au nom de Jacques à monter à son laboratoire.
Au moment de le revoir, son serrement de cœur la reprit, et elle sentit de nouveau les larmes lui sauter aux yeux ; mais elle dompta ce premier mouvement, essuya ses yeux, les frotta avec son mouchoir, et monta souriante auprès de Jacques.

En la voyant paraître, Jacques alla au-devant d'elle, l'embrassa au front de ce même baiser calme et froid qui l'avait glacée la veille, et lui montra un fauteuil.

Éva jeta les yeux sur le lit de Jacques ; elle vit qu'il n'était pas défait.

Jacques ne s'était pas couché.

Elle s'agenouilla devant son lit, murmura une courte prière, et revint s'asseoir près de lui à la place qu'il lui avait indiquée.

— Éva, dit Jacques, nous voici de retour à Argenton ; vous voici de nouveau dans cette petite maison qui, dites-vous, vous est plus chère que tous les pays du monde. J'y suis revenu sur votre promesse. La tiendrez-vous ?

— Je la tiendrai.

— Tout entière ?

— Tout entière.

— Vous m'avez autorisé à vendre la maison de la rue de Provence, 21.

— Oui.

— Je l'ai vendue.

— Vous avez bien fait, mon ami.

— Vous m'avez autorisé à vendre tout ce qu'il y avait dedans.

— Oui.

— J'ai tout vendu.

Jacques garda un moment de silence.

— Vous ne me demandez pas combien j'ai vendu le tout.

— Peu m'importe ! dit Éva. Cet argent n'avait-il pas sa destination ?

— Oui, il était destiné à fonder un hôpital. Mais vous redeviez quarante mille francs sur cette maison.

— C'est vrai.

— Ces quarante mille francs payés, il reste quatre-vingt-dix mille francs net. Ce n'est point assez pour bâtir et fonder un hôpital de quarante lits.

— Prenez sur une autre portion de mes propriétés.

— J'ai pensé à une chose ; le château de Chazelay est debout, il ne vous rappelle que de sombres souvenirs ; un soir de bal, votre mère y a été brûlée vive.

Éva étendit la main comme pour prier Jacques de ne pas réveiller ce souvenir.

— Vous ne l'avez habité, m'avez-vous dit, du moins, que pour pleurer notre séparation.

— Oh ! je vous le jure !

— Tous nos projets accomplis, il vous restera à peine de quoi vivre. Ce château n'est point celui d'une recluse, c'est celui, non seulement d'une femme, mais d'une famille du monde. Qu'y feriez-vous seule ?

Éva frissonna.

— Je ne veux habiter rien seule, dit-elle ; je veux rester avec vous, près de vous.

— Éva !

— Je vous ai dit que je ne vous parlerais pas d'amour, je vous le répète. Faites du château de Chazelay ce que vous voudrez.

— Nous y reprendrons le portrait de votre mère, et, quelle que soit la chambre que vous habitiez, ce portrait sera dans votre chambre.

Éva saisit la main de Jacques et la baisa avant que celui-ci eût eu le temps de l'en empêcher.

— C'est de la reconnaissance, dit-elle, ce n'est pas de l'amour. N'est-il pas convenu que ce n'est point assez que je me repente, qu'il faut que je me rachète ?

— Il faudra cependant nous quitter un jour, Éva ?

Éva le regarda avec terreur, mais son regard ne contenait aucun reproche.

— Je ne vous quitterai, Jacques, que si vous me chassez. Quand vous serez las de moi, vous me direz : « Va-t'en », et je m'en irai. Seulement, cherchez-moi ou faites-moi chercher, cela ne vous donnera pas grand-peine, mon cadavre ne sera pas loin. Mais pourquoi me chasseriez-vous ?

— Si jamais je me marie, dit Jacques.

— N'ai-je pas tout prévu, même ce cas-là ? dit Éva d'une voix étouffée. N'est-il pas convenu que si votre femme veut me garder, je serai sa dame de compagnie, sa lectrice, sa femme de chambre. Laissez cela à sa décision, je la prierai tant, qu'elle me prendra.

— Revenons au château de votre père. Vous ne voyez donc pas d'inconvénient à ce que nous en fassions une maison de refuge ? Il est tout bâti, et, en vendant les meubles, nous aurons certainement assez pour fonder une rente. On m'a dit qu'il y avait des tableaux d'un grand prix, un Raphaël, un Léonard de Vinci, trois ou quatre Claude Lorrain ; le goût du luxe reprend, le goût des beaux-arts revient, nous ferons facilement trois ou quatre cent mille francs rien qu'avec la collection de tableaux.

— J'ai entendu dire à mon père qu'il y avait un Hobbema dont on lui avait offert quarante mille francs, deux ou trois Miéris charmants, et un Ruysdaël qui n'a pas son pareil dans les musées de Hollande.

— C'est bien, voilà qui est réglé pour le château. Si nous n'avons pas assez de la vente des tableaux, nous prendrons sur la vente des terres. Vous rappelez-vous que vous m'avez dit que

vous ne reculeriez devant aucun danger, que vous soigneriez les femmes, les petits enfants, et que, dans un cas de fièvre contagieuse, vous feriez de la charité même au risque de votre vie ?

— Je l'ai dit et j'ai même ajouté que j'espérais, en remplissant ce pieux devoir, contracter quelque fièvre contagieuse ; qu'alors vous me soigneriez à mon tour, que je mourrais dans vos bras, et, qu'une fois bien sûre que je ne pourrais en revenir, vous m'embrasserez et me pardonnerez.

— Encore ? dit Jacques.

— Vous me demandez si je me souviens, il faut bien que je vous prouve que oui.

— C'est bien ! dit Jacques. Il faut que je monte à cheval, ne m'attendez que pour dîner. Si je ne revenais pas aujourd'hui, ne soyez pas inquiète, c'est que je serais retenu.

— Merci, Jacques ! dit doucement Éva.

Elle se leva, se retira en regardant Jacques, et rentra dans sa chambre.

Un instant après, elle entendit le galop d'un cheval. Elle se précipita vers la fenêtre et vit Jacques Mérey qui tournait le coin de la petite ruelle par laquelle on allait au château de Chazelay.

Éva se trompait, ce n'était que secondairement que Jacques allait au château.

Il allait d'abord à la cabane de Joseph le bûcheron. Il eut quelque peine à pénétrer à cheval jusqu'à cette cabane, tant le bois avait grandi, tant les taillis avaient poussé.

Il l'aperçut enfin. Joseph était assis à la porte et rajustait les batteries de son vieux fusil.

Jacques le reconnut, mais il était si loin de penser au docteur, qu'il fallut qu'il se nommât pour que sa mémoire revînt au cerveau du braconnier.

— Ah ! c'est vous, monsieur le docteur ? s'écria le brave homme. Vous me retrouverez seul, ma pauvre vieille est morte.

— Mais vous vous portez bien, vous, Joseph, et vous me paraissez ne pas avoir renoncé à votre ancien état ?

— Que voulez-vous ? Tant que M. le marquis de Chazelay a vécu, j'ai espéré être le garde général de toutes ses propriétés, mais le pauvre diable, il a été fusillé, et il n'a pas tenu à lui que je ne fusse fusillé avec lui, il voulait m'emmener faire la guerre ; mais faire la guerre contre mon pays, jamais ! Je ne suis qu'un pauvre paysan, mais j'ai de la France plein le cœur.

— Ainsi vous dites donc, mon ami, demanda Jacques, que l'objet de votre ambition était d'être garde général des biens de M. de Chazelay ?

— Oui, monsieur le docteur. Maintenant qu'on ne pend plus les braconniers, si les propriétaires sont intelligents, ils feront les braconniers gardes. Il n'y a pas à nous en conter, à nous autres, sur la passée des lièvres et des lapins, nous savons où les trappes se pratiquent et où les collets se tendent, et celui qui aurait confiance en moi aurait un gaillard qui ne se laisserait pas mettre dedans.

— À qui appartient ce petit bois dans lequel vous habitez ?

— Je croyais vous avoir dit autrefois qu'il appartenait à M. le marquis.

— Alors, demanda Jacques, il fait partie de sa succession ?

— Certainement.

— Mais peut-être ne voudriez-vous pas quitter ce bois et votre cabane, même pour une plus belle ?

— Oh ! dit le braconnier en secouant la tête d'un air mélancolique, depuis que la petite Hélène l'a quittée, depuis que Scipion n'y est plus, depuis que la mère y est morte, je la donnerais pour une épingle.

— Alors tout peut s'arranger, dit Jacques. C'est moi qui suis chargé par mademoiselle de Chazelay de vendre les biens de son père, et je ferai une condition à celui qui les achètera de vous nommer son garde. Comme appointements, quelle serait votre ambition ?

— Ah ! monsieur le docteur sait bien, n'est-ce pas, qu'on ne peut pas faire un état sans être payé ?

— Oui, je le sais, mon ami, c'est pourquoi je vous demande combien vous désirez.

— Monsieur le docteur, un bon garde, ça n'a pas de prix. Mais nous allons coter au plus bas. Un bon garde, voyez-vous, ça vaut quatre-vingts francs par mois ; il doit tuer deux lapins tous les jours et un lièvre le dimanche.

— Je me charge de vous obtenir ça et de vous faire bâtir à l'endroit que vous préférerez une jolie petite maison en pierres à la place de cette cabane.

— Je vous l'ai dit, monsieur le docteur, peu m'importe l'endroit. Tous les endroits me sont indifférents, celui-ci seulement est plus triste pour moi que tous les autres, et, si j'avais su où aller, je l'aurais déjà quitté. J'étais bien décidé à décamper d'ici et même du canton à la première chicane qu'on m'aurait faite, mais on me craint dans le pays, je ne sais pas pourquoi, je ne suis pourtant pas méchant. Il est vrai que j'ai dit dans un temps que je tuerais comme un chien celui qui essaierait de me faire sortir de cette cabane, mais dans un autre temps, quand la petite se roulait là avec mon pauvre Scipion et que la vieille mère nous faisait la soupe pour tous les trois.

— Combien ce petit bois peut-il avoir environ ? demanda Jacques.

— Trois ou quatre arpents, avec des sources magnifiques dont on pourrait faire une jolie petite rivière, allez !

— Mais il n'y aurait pas de route pour venir ici ?

— Il y a la route du château, monsieur le docteur, qui passe à un demi-quart de lieue d'ici. Il y aurait un chemin à caillouter, voilà tout : ce serait l'affaire de quelques centaines de francs.

— Mais, dit Jacques, je croyais vous retrouver riche ?

— Moi riche, et comment cela ?

— Il me semble bien que le marquis de Chazelay aurait pu vous donner une dizaine de mille francs pour lui avoir fait retrouver sa fille.

— Oh ! il n'aurait pas fallu beaucoup le presser ; mais, vous me croirez si vous voulez, monsieur Jacques Mérey, quand j'ai vu re-

venir la pauvre enfant au château, si malheureuse et si désolée, au lieu de chercher à rencontrer M. le marquis, quand je le voyais passer d'un côté je m'en ensauvais de l'autre. Puis, je vous dis, j'ai refusé de partir avec lui, j'ai dit que j'étais pour le nouvel ordre de choses, ça a tout rompu entre nous, et je crois bien avec ça qu'il a su que je m'étais chargé d'une lettre de sa fille pour vous : de ce moment-là, tout a été fini.

— Oui, dit Jacques, je sais que vous lui avez rendu service, à la pauvre petite, et, tenez, voilà une année de vos appointements comme garde général, payée d'avance.

Et il lui donna un petit sac de peau dans lequel il avait, avant de partir d'Argenton, compté mille francs.

— S'il vient ici des gens avec des grands papiers, des cartons et des pinceaux ; que ces gens-là vous disent qu'ils sont architectes, vous les laisserez faire.

— Tout ce qu'ils voudront, monsieur le docteur.

— Puis, pas un mot, ajouta Jacques, sur ce qui vient de se passer entre nous, car il n'y aurait rien de fait.

— Mais, si je ne dis pas un mot, c'est arrêté comme cela, n'est-ce pas ?

— Oui, mon ami.

— Monsieur Jacques, quand on passe un marché et qu'on ne signe pas, on se touche dans la main ; entre honnêtes gens, ça vaut mieux qu'une signature. Donnez-moi la main, monsieur le docteur.

— La voilà et de grand cœur, dit Jacques en la lui serrant cordialement. Maintenant, la route la plus courte pour aller au château ?

Joseph marcha devant, et, par un sentier que n'avait jamais vu Jacques, il le conduisit jusqu'à la lisière du bois.

— Tenez, dit-il, vous voyez bien ces girouettes ?

— Oui.

— Eh bien ! ce sont celles du château de Chazelay. Pauvre marquis, y tenait-il à ses girouettes ! Quelle bêtise ! maintenant qu'il est à six pieds sous terre ! il ne les entend même plus crier, ses girouettes.

Et Joseph haussa les épaules avec un geste de profonde philosophie.

q

Chapitre 13 Le château de Chazelay

Le docteur suivit au petit pas de son cheval le sentier que lui avait indiqué Joseph. Il était en effet à peine à un quart de lieue du château, et à moitié chemin il rencontra la route ferrée qui y conduisait, et qui ne passait pas en effet à plus de trois ou quatre cents pas du petit bois.

Celui qui était gardien du château était ce même Jean Munier autrefois commissaire de police, et devenu intendant du domaine de Chazelay.

Au moment où ses biens avaient été rendus à Éva, elle avait demandé au brave homme s'il préférait une place tranquille avec six ou sept mille francs d'appointements à un poste à Paris qu'il pouvait perdre d'un moment à l'autre. Aussi n'était-il pas sans inquiétude sur cette place d'intendant, ayant entendu dire que le château et toutes ses dépendances allaient être vendus.

Il vit donc approcher avec une certaine crainte Jacques Mérey, qu'il prenait pour un acquéreur.

En effet, les premières questions de Jacques, qui demanda à voir le château dans tous ses détails, n'étaient point faites pour le rassurer, et, de ce moment, tâcha-t-il de se faire du nouvel arrivant un protecteur.

Il questionna à son tour.

— Je ne crois pas, lui dit Jacques, que ce château soit vendu, mais il aura sans doute une autre destination ; si mademoiselle de Chazelay vous a promis de se charger comme vous dites de votre avenir, je lui rappellerai sa promesse. Dites-moi votre nom et vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir rencontré sur votre chemin.

— Monsieur, je me nomme Jean Munier.

C'était le nom du commissaire de police qui avait recueilli Éva au pied de l'échafaud.

Il le regarda fixement.

— Jean Munier, dit-il ; en effet, mademoiselle de Chazelay vous a de grandes obligations ; si vous ne lui avez pas sauvé pré-

cisément la vie, vous la lui avez conservée dans des circonstances terribles.

— Vous savez cela, monsieur ?

— Oui… et peut-être lui avez-vous entendu prononcer mon nom.

Jean Munier regarda l'inconnu avec une nouvelle curiosité.

— Je m'appelle Jacques Mérey, répondit le docteur en fixant son regard profond sur l'intendant.

Jean Munier bondit, joignit les mains ; puis, avec une expression de joie à la sincérité de laquelle il n'y avait point à se tromper :

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, elle vous a donc retrouvé ?

— Oui, répondit froidement Jacques.

— Ah ! qu'elle doit être heureuse, la chère demoiselle ! s'écria l'ancien commissaire de police. Si elle vous a nommé ? Ah ! je le crois bien ! à tout moment, elle vous appelait avec des cris de douleur, avec des larmes. Savez-vous où je l'ai trouvée, monsieur, continua le brave homme en saisissant le bras du docteur, je l'ai trouvée au pied de l'échafaud, où elle voulait mourir parce qu'elle vous croyait mort. Et c'est un miracle qu'elle n'y ait pas passé comme les autres. Vingt têtes ont tombé sous ses yeux ! Heureusement que le père Sanson savait son compte et n'a voulu entendre à rien, elle s'obstinait à mourir. Elle n'est pas morte, Dieu merci, elle vit, elle est riche, vous allez l'épouser, n'est-ce pas ?

Jacques devint pâle comme un mort.

— Montrez-moi le château, dit-il.

Jean Munier prit les clefs, et, le chapeau à la main, conduisit Jacques Mérey à l'escalier d'honneur.

Jacques n'avait jamais vu le château de Chazelay qu'à l'extérieur. Du vivant du marquis, il avait toujours refusé d'y entrer, quoique trois ou quatre fois on l'eût envoyé chercher, soit pour une indisposition des maîtres de la maison, soit pour les maladies des gens de M. le marquis.

C'était un château, nous croyons l'avoir déjà dit, du seizième siècle, avec des restes de tours, de remparts et de ponts-levis. Il avait la formidable assise des châteaux de ce temps de guerre, et l'on eût pu à la rigueur y soutenir un dernier siège.

Comme dans tous les châteaux de cette époque, on débutait par une salle des gardes, grande à elle seule à tenir toute une maison moderne ; puis, de la salle des gardes, on passait dans des salons, dans des chambres, dans des cabinets, dans des boudoirs s'étendant sur trois façades et éclairés par quatre-vingts fenêtres. De là, une vue magnifique dominait tous les environs. Une seule de ces chambres, qui paraissait avoir été autrefois une chambre à coucher, était complètement démeublée et ne conservait pour tout ornement qu'un grand portrait de femme ressemblant à Éva.

C'était la chambre où sa mère avait été brûlée le soir du bal. Ce portrait, c'était celui dont elle parlait dans le manuscrit et devant lequel, aux jours de sa tristesse, elle s'agenouillait et faisait ses prières. Puis, après cette chambre, continuait la suite des appartements meublés, et, comme nous l'avons dit, somptueusement meublés.

C'est là, c'est dans ces chambres, dans ces cabinets, dans ces boudoirs, que Jacques retrouva les tableaux dont on lui avait parlé, le Raphaël qui représentait une sainte Geneviève filant au fuseau, entre un mouton et le chien du troupeau ; c'est là qu'il retrouva les Claude Lorrain, les Hobbema, les Ruysdaël, les Miéris, un Léonard de Vinci merveilleux ; enfin, tout un trésor de peintures italiennes et flamandes.

Il nota tous ces tableaux sur un carnet, donna la liste à Jean Munier, et lui ordonna de les faire mettre dans des caisses. Puis, à toutes les cheminées, des miniatures de Petitot, Latour, d'Isabey et de madame Lebrun, trois ou quatre Creuze, ravissantes toiles de boudoir, de ces bijoux de vieux Saxe dont sont chargées les cheminées des vieux châteaux des bords du Rhin. Il y avait une fortune rien que dans ces inutilités qui sont la première nécessité du luxe. Tout cela fut noté par Jacques avec ordre de les déposer dans des commodes et des secrétaires de Boule et de bois de rose dont regorgeaient les grands appartements du château.

Des girandoles, des glaces de Venise, des lustres avec des milliers de cristaux taillés à facettes, des chandeliers capricieux comme des rêves de la Pompadour ou de la Du Barry ; des dessus de porte de Boucher, des Watteau, des Vanloo, des Joseph Vernet, des collections d'émaux de Limoges, des trésors enfin auxquels Éva n'avait pu faire attention, soit qu'elle en ignorât la valeur, soit qu'elle fût trop triste pour s'occuper de pareilles bagatelles.

Au second étage, tout un assortiment de meubles Louis XVI, qui à cette époque ne valaient que leur prix d'achat, mais qui aujourd'hui eussent ruiné un collectionneur.

Il eût fallu non pas un jour, mais un mois pour visiter toutes les chambres et tous les salons et pour en estimer les richesses ; il y avait des tapisseries de Beauvais et d'Arras merveilleuses, des chambres entières tendues en étoffe de Chine, dont tous les meubles, dont tous les ornements, dont toutes les porcelaines étaient de Chine ; il avait fallu trois générations de maîtres riches et de maîtresses coquettes pour réunir ce que contenait ce gigantesque écrin de granit.

Comme tous les émigrés, le marquis de Chazelay croyait faire une absence de quatre ou cinq mois ; il avait donc laissé dans leurs étuis, dans leurs boîtes, les objets les plus précieux ; le séquestre avait tout conservé intact. Il y avait de quoi meubler quatre maisons et deux châteaux comme on commençait à les faire à cette époque-là, avec ce que Jacques Mérey allait recueillir dans le seul château de Chazelay.

Les terrains environnant le domaine étaient consacrés à des jardins fruitiers, à des jardins de promenade comme on commençait à les faire en France, d'après la mode anglaise ; et, enfin, à un de ces grands parcs dont les allées sans fin semblaient conduire au bout de l'univers.

Rien qu'à abattre les bois inutiles, il y en avait pour plus de cent mille francs.

Au bas du plateau sur lequel le château était situé, s'étendait une petite rivière qui, après avoir formé deux ou trois étangs pleins de poissons, allait se jeter dans la Creuse.

Rien de plus pittoresque que ces moulins qui ressemblaient à ces fabriques que l'architecte de la reine Marie-Antoinette avait élevées au petit Trianon et qui avaient donné naissance à la plu-

part des propos calomnieux peut-être qui avaient poursuivi la pauvre reine pendant sa vie et qui la poursuivaient encore après sa mort.

Chacune de ces bâtisses contenait un petit retrait pour un poète, pour un peintre, pour un compositeur. Par chacune des fenêtres ménagées avec beaucoup d'art, on apercevait un point de vue différent, toujours bien choisi, tantôt terrible, tantôt gracieux.

L'intendant que Jacques avait trouvé au château, où du reste il montait tous les jours pour s'assurer que tout était en bon ordre, habitait un de ces petits retraits avec sa femme encore jeune et deux petits enfants.

Jacques lui dit ce qu'il avait fait pour Joseph le bûcheron. Jean Munier connaissait l'homme, mais ne connaissait pas la part qu'il avait eue dans la vie d'Éva et de Jacques.

Sans lui en dire plus qu'il n'en savait sur ce point, sans lui laisser pressentir ce qu'il voulait faire du bois où était située la cabane du bûcheron, Jacques lui recommanda d'être bon pour lui et de le laisser chasser tant qu'il le voudrait.

À chaque pas de son retour, Jacques rencontrait un souvenir. Là, il avait guéri un enfant qui était tombé d'un arbre en dénichant un nid ; plus loin, c'était une mère qui avait attrapé le croup en soignant sa petite fille ; ici, c'était un vieillard paralytique sur lequel il avait essayé pour la première fois la cure par les poisons, c'est-à-dire par la strychnine et la brucine. Un paysan dont le fusil avait crevé à l'affût s'était mutilé la main, et, grâce aux soins méticuleux que le docteur avait pris de lui, il le vit

travaillant de cette main qu'un autre eût coupée, et qu'il lui avait conservée, lui, pour l'aider à nourrir sa famille.

Tous ces gens le reconnaissaient, l'arrêtaient, lui parlaient de lui, sans qu'aucun le quittât sans lui parler aussi d'Éva, et sans renouveler pour lui cette douleur toujours croissante de prononcer son nom.

Du reste, ce nom n'était-il pas plus présent que jamais à sa pensée ? Ne suivait-il pas cette même route par laquelle il était revenu le jour où il rapportait Éva dans un coin de son manteau ? Il y avait bientôt dix ans de cela, et chaque détail de la route lui était encore aussi présent aujourd'hui que s'il eût fait cette route hier, accompagné de Scipion, courant devant lui, revenant à sa rencontre et sautant après le manteau replié dans lequel était roulée sa jeune maîtresse.

Tout entier à ses pensées, il laissait aller son cheval au pas ordinaire en reconnaissant que le refus de Dieu à l'homme de soupçonner l'avenir était un suprême bienfait lorsque, dans le but non seulement de faire une bonne action, mais de pousser d'un pas la science en avant, il emportait ce corps inerte et mal formé, n'espérant pas même le voir arriver à un développement aussi parfait que celui qu'il avait obtenu à force de soins. Il était loin de deviner l'influence que cet enfant sans parole, sans regard, sans intelligence, presque sans souffle, prendrait sur sa destinée.

L'homme avait-il sa page écrite d'avance dans le livre de l'univers, ou l'homme allait-il se heurtant au hasard à tous les accidents de son chemin dont chacun, en le poussant à droite ou à gauche, changeait quelque chose à son avenir inconnu à Dieu comme à lui.

Qu'eût-il fait de cet être informe qui ralentissait sa marche en l'embarrassant ? S'il eût su que de lui naîtrait cette source de douleurs à laquelle il s'abreuvait et à laquelle pendant six ans il avait cru boire toutes les délices de la vie, sans doute il l'eût abandonné à quelque tournant de route ou tout au moins rapporté sur la paille fétide où il l'avait pris. Eh bien ! non, tant le cœur a de sombres mystères ! la curiosité lui eût rendu peut-être cette petite créature plus chère et plus intéressante lorsqu'il l'eût sue l'instrument dont le malheur se servirait pour sonder son inépuisable bonté. Non ! il l'eût gardée vivante, et, pour les instants de bonheur que lui avait donnés cette rencontre inattendue, il aurait risqué ces longues tortures qu'il était obligé de s'avouer à lui-même n'être pas sans une amère douceur.

C'est plongé dans ces pensées qu'il rentra à Argenton. Il vit de loin la petite maison avec son belvédère où l'attendait Éva, et ce fut avec un sentiment douloureux, mais qu'il n'eût pas voulu ne point éprouver, qu'il se dit qu'il allait retrouver là cette belle fleur issue de la plante rachitique qu'il y avait apportée.

À vingt-cinq pas de la maison, il rencontra Baptiste, qui vint à lui la figure joyeuse. Il était allé pour voir le docteur, ne l'avait point trouvé, mais avait trouvé Éva.

Il appuya familièrement la main sur le cou du cheval de Jacques, et l'accompagna tout en le remerciant pour la centième fois de lui avoir sauvé la vie.

— Tu es donc heureux, mon pauvre Baptiste ? lui demanda Jacques.

— Ma foi ! oui, monsieur le docteur, répondit celui-ci, et je crois vraiment qu'il y a une Providence pour les pauvres.

— Pourquoi pour les pauvres, Baptiste ?

— Ah ! parce que les riches, il faut trop de choses pour contenter leurs désirs, monsieur Jacques ; tandis que les pauvres, il ne leur faut que trois ou quatre jours de pain d'avance pour qu'ils soient contents. La moindre chose qui leur tombe du ciel les satisfait. Il y a trois jours, je n'avais pas un sou, pas un chiffon de pain à la maison ; j'apprends que mademoiselle Éva est arrivée, je suis heureux de la nouvelle, et cela me donne à déjeuner ; je viens la voir, elle me donne un louis, en voilà pour dix ou douze jours, et dans dix ou douze jours j'atteindrai un des quartiers de la pension que vous m'avez fait avoir.

Mérey poussa un soupir. Éva commençait donc à exercer d'elle-même et sans y être poussée cette charité dont il comptait lui faire un devoir.

Il donna son cheval à reconduire à Baptiste, tira la clef de sa poche, ouvrit la porte et rentra.

C'était l'heure du dîner. Jacques Mérey se rendit directement à la salle à manger.

En passant devant la chambre d'Éva, il la vit ouverte et l'ombre de la jeune fille dans sa chambre.

La table était mise, mais il y avait un seul couvert sur la table.

Il appela Marthe, et, d'un ton plus brusque que de coutume :

— Ou est donc Éva ? lui demanda-t-il.

— Dans sa chambre, répondit Marthe, où sans doute elle attend que vous la fassiez demander.

— Qui a dit de ne mettre qu'un couvert sur cette table ?

— Elle.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle a dit qu'elle ne savait si vous lui permettriez de dîner avec vous.

Des larmes vinrent aux yeux du docteur.

— Éva ! cria-t-il d'un mouvement irréfléchi.

— Me voilà, mon doux maître, dit Éva en poussant la porte.

— Mettez le couvert de mademoiselle, dit le docteur à Marthe en se détournant pour cacher l'altération de son visage.

q

Chapitre 14 M. Fontaine, architecte

Orgueil ! fouet de vipère et bouquet de fleurs avec lequel le sort à son caprice plutôt qu'à l'ordre d'un maître souverain flagelle ou caresse l'homme. Mobile de toutes les grandes actions, source de tous les grands crimes, qui perdit Satan, qui glorifia Alexandre. Tour à tour obstacle, moyen, que l'on trouvera sur toutes les routes, à tous les instants, sous toutes les formes pour aider l'homme dans ses espérances et le contrarier dans ses projets.

Mais, de tous les orgueils, à coup sûr le plus puissant est celui qui se cache au fond du cœur comme dans un tabernacle sous le nom sacré d'amour.

Être aimé d'une jolie femme est une supériorité sur les autres hommes ; être oublié ou dédaigné par elle est une chute qui vous renverse au-dessous d'eux, et la haine qu'inspire la trahison de celle ou celui qu'on aimait est d'autant plus grande, d'autant plus durable, d'autant plus persévérante, que tout rapprochement entre les deux cœurs blessés est un souvenir forcé de la faute, disons mieux, de l'ingratitude que l'un des deux a commise.

Plus les deux corps se rapprochent, plus les deux âmes tendent à se confondre, plus les deux lèvres se cherchent, plus une voix intérieure vous crie :

— L'autre ! l'autre ! l'autre !

Et alors cet amour qui était prêt à rentrer dans votre être, à s'emparer de nouveau de votre personne, se change en un sentiment de haine, et, au lieu du dictame que vous teniez déjà pour appuyer sur votre plaie, vous met le poignard flamboyant et empoisonné des Malais à la main.

Ô Othello ! sombre miroir que le plus grand poète qui ait jamais existé a présenté aux regards de l'homme, sois notre éternelle admiration !

Rien ne désarme la jalousie. Une caresse ? Un autre a reçu la pareille. Une larme ? Elle a pleuré pour un autre. Je t'aime ! Elle l'a dit à un autre comme elle le dit à toi.

Elle est triste ? elle se souvient. Elle est gaie ? elle oublie. Deux fautes aussi grandes l'une que l'autre aux yeux du cœur ulcéré qui, sous ses regards brûlants, fait éclore l'un après l'autre tous les sentiments du cœur qui l'a trompé.

À cette touchante humilité d'Éva : « Voudra-t-il que je mange à la même table que lui ? » Jacques avait été près d'éclater, de lui ouvrir les bras et de l'emporter dans une nuit assez sombre pour ne pas même la voir. Mais, tout en ne la voyant pas, il l'eût sentie contre lui appuyée à sa poitrine, et c'eût été encore trop, car elle avait été, ne fût-ce qu'une fois, appuyée ainsi à la poitrine d'un autre.

Non, il faut le temps, il faut que la blessure se referme, il faut que, là où elle a été, les chairs s'endurcissent par le travail de la guérison, et que cet endroit qui a été le plus douloureux de tout notre corps, tant que les chairs saignantes ont été au contact de l'air, devienne le plus insensible sous le calus de la cicatrice.

Il faut le temps.

Le temps qu'ils passèrent à table l'un près de l'autre ne fut qu'une longue douleur, plus aiguë peut-être, mais plus supportable qu'ils eussent été loin de l'autre.

Jacques Mérey se leva le premier ; sans doute c'était celui qui souffrait le plus. Il sourit en disant bonsoir à Éva et sortit.

Il y avait tant de tristesse dans ce sourire, tant de larmes dans cet adieu, qu'à peine la porte fut-elle refermée, qu'Éva éclata en sanglots.

— Qu'a donc notre maître ? s'écria Marthe en entrant tout effarée ; il monte chez lui en pleurant, et je vous trouve pleurant ici ?

Éva saisit les mains de la bonne vieille femme.

— Pleurait-il ? demanda-t-elle. Es-tu sûre qu'il pleurait ?

— Je l'ai vu comme je vous vois, dit Marthe étonnée.

— Oh ! moi, je ne pleure pas, dit Éva.

Et elle essuya ses yeux qui, en effet, brillaient comme deux étoiles allumées par un éclair dans la nuit sombre.

Éva monta chez elle, heureuse du premier moment de bonheur qu'elle eût eu depuis qu'elle avait retrouvé Jacques. L'homme qu'elle adorait, pour lequel elle eût donné sa vie, souffrait autant qu'elle, puisqu'il pleurait comme elle.

Le lendemain, un homme inconnu, qui avait l'air d'un artiste et qui était arrivé la veille par la diligence, se fit annoncer par Marthe à Jacques sous le nom de M. Fontaine, architecte.

Jacques s'enferma avec lui, se fit servir à déjeuner avec lui dans son laboratoire, et passa toute la journée à travailler avec lui.

Éva déjeuna et dîna seule, ou plutôt ne mangea ni à déjeuner ni à dîner. Le moment de la joie de la veille était effacé. Ses projets de séparation tenaient donc plus que jamais, puisque l'homme qui devait y contribuer était arrivé.

Le lendemain, tous deux sortirent, mais cette fois en voiture.

Ils allaient visiter le bois du braconnier Joseph et le château de Chazelay. Ils allèrent en voiture jusqu'à l'angle qui se rapprochait le plus du bois ; de là, la voiture les attendit, et tous deux se rendirent à pied à la cabane de Joseph.

Ils y entrèrent et trouvèrent le braconnier tout joyeux encore de sa conversation avec l'intendant de mademoiselle de Chazelay,

qui lui avait affirmé que, quelque chose qui arrivât, sa place ne pouvait que devenir meilleure.

Jacques indiqua à M. Fontaine le point précis où il avait trouvé Éva et qui devait devenir le point central d'une jolie maison, moitié cottage, moitié château, avec tous ses accidents de rentrants et de sortants que les Anglais et les Américains donnent à leurs habitations.

M. Fontaine, homme classique de l'école grecque, ne comprenait que la maison à terrasse avec un fronton comme celui de Jupiter Stator. Il élevait donc difficultés sur difficultés, lorsque Jacques prit un crayon et, dans un quart d'heure, bâtit sa pensée sur le papier ; puis, à côté de ce charmant dessin qui révélait un habile paysagiste, il fit le plan géométral intérieur de cette maison.

— Mais, monsieur Mérey, lui dit l'homme pratique, il fallait donc me dire que vous aussi, vous étiez architecte.

— Oui, monsieur, architecte amateur, répondit en riant Jacques, mais simple faiseur de croquis, assez habile dans cet art que j'ai beaucoup exercé, ayant beaucoup couru le monde. Il y a longtemps que j'ai rêvé cette petite bâtisse comme étant la mieux appropriée aux besoins d'un ménage ayant quatre chevaux, deux voitures et six domestiques.

— Et que comptez-vous mettre à cette fantaisie ? demanda l'architecte.

— Ce que vous voudrez, monsieur, répondit Jacques.

L'architecte prit un crayon, aligna les chiffres.

— Cela vous coûtera, dit-il au bout de dix minutes, de cent vingt à cent trente mille francs.

— Soit ! répondit Jacques, maintenant il faut dessiner le parc.

— Eh bien ! monsieur, continuez de faire ce que vous avez commencé, dit l'architecte.

— Volontiers, dit Jacques.

Il tira de sa poche un plan du petit bois, au milieu duquel il plaça sa bâtisse, en la proportionnant à la grandeur du plan ; puis, tout autour de la maison, les massifs d'arbres qu'il fallait ménager, ceux qu'il fallait abattre ; il se servit des accidents de terrain pour l'envelopper aux trois quarts de l'eau des sources qui traversaient le bois. Il ménagea les jours qui donnaient sur chaque point de vue pittoresque, tira parti du château, de la jolie petite ville d'Argenton et de la vallée de la Creuse qui allait se perdre dans un horizon azuré.

— Il y a beaucoup de travaux de terrassement, dit l'architecte.

— Mettons soixante-dix mille francs pour ces travaux, dit Jacques.

— Oh ! ce sera plus que suffisant, répondit M. Fontaine.

— Eh bien ! signons un devis de 200 000 francs, dit Jacques, que je n'aie plus à m'occuper de rien et qu'au mois de juin tout cela soit fait.

— C'est possible, dit M. Fontaine, mais alors, comme il faudra payer la rapidité, nous dépasserons peut-être de quelque dix mille francs le devis.

— Mettons dix mille francs pour les imprévus, dit Jacques.

— Ma foi ! monsieur, dit l'architecte, vous réglez largement les choses, et il y a plaisir à traiter avec vous.

Jacques prit une feuille de papier et écrivit dessus :

« Je prie M. Ainguerlo de payer à M. Fontaine, architecte, soit en un seul paiement, soit en plusieurs, et à sa volonté, la somme de deux cent dix mille francs à mon compte sur l'argent qu'il a à moi.

» Jacques Mérey. »

— Maintenant, dit Jacques, vous entendez bien, monsieur, je vais vous donner le détail des ornements intérieurs. Je ne veux m'occuper de tout cela que pour visiter les travaux une ou deux fois par mois. Vous aurez un homme à vous dont nous réglerons le traitement à part et qui surveillera les travailleurs.

Puis il écrivit sur une autre feuille de papier :

« Je m'engage à livrer à M. Jacques Mérey la petite maison du bois de Joseph, ainsi que le parc dessiné à l'anglaise selon le devis qui en a été fait par moi, dans le délai de quatre mois, moyennant la somme de deux cent dix mille francs, que je reconnais avoir reçue comptant. »

Il passa le papier à M. Fontaine ; celui-ci le signa, Jacques Mérey le plia et le remit dans son portefeuille.

— À présent, dit-il, nous n'avons plus rien à faire ici, n'est-ce pas ?

— Non, répondit l'architecte.

— Eh bien ! alors, allons au château.

Tous deux rejoignirent la voiture qui les attendait à l'angle du chemin, et, cinq minutes après, ils étaient au château de Chazelay.

Ce fut à la vue de ce château surtout, que la haine classique de M. Fontaine pour les bâtisses du moyen âge éclata dans toute sa force.

Il s'éleva contre les tours, contre les herses, contre les pont-levis, contre les portes à plein cintre, contre les fenêtres ogivales, contre les murs de dix pieds d'épaisseur. Il démontra qu'avec ce qui était entré de matériaux inutiles dans ce château, il y avait de quoi en bâtir trois autres, et il déplora de la façon la plus éloquente du monde, en sortant des années 1793, 94, 95 et 96, ces années de barbarie où il fallait que les seigneurs élevassent de semblables forteresses contre leurs sujets et leurs voisins.

M. Fontaine, de même qu'il ne comprenait que la bâtisse grecque, ne comprenait que l'ameublement antique ; il ne comprenait pas qu'on s'assît sur une chaise si elle n'avait pas la forme curule, sur un fauteuil s'il n'était pas taillé sur le modèle de celui de César ou de Pompée. Aussi tous ces charmants meubles Louis XV et Louis XVI le faisaient-ils entrer dans des transports de fureur contre le mauvais goût de l'époque.

— De ces meubles, ne vous en occupez pas, lui dit Jacques, j'en ai l'emploi, ils meubleront ma maison du bois Joseph et ma maison de Paris, car vous aurez, monsieur l'architecte, une maison aussi à me bâtir à Paris.

Cette promesse raccommoda un peu M. Fontaine avec le pitoyable spectacle qu'il avait sous les yeux.

— Et de ceci, demanda-t-il, que comptez-vous faire ?

— Qu'appelez vous ceci, d'abord ?

— Mais de ce vieux bahut de château.

— De ce vieux bahut de château, monsieur Fontaine, nous ferons un hôpital.

— Ah ! fit l'architecte ; au fait, ce n'est guère bon qu'à cela.

— Croyez-vous que les malades seront bien ici ?

— Ce n'est pas l'air qui leur manquera, fit l'architecte.

— L'air, dit Jacques, est un de mes moyens curatifs.

— Vous êtes donc médecin, monsieur ?

— Médecin amateur, oui.

— Vous me donnerez, j'espère, vos dispositions intérieures pour la construction de cet hôpital, dit l'architecte ; j'ai bâti plus de châteaux que d'hospices.

— C'est-à-dire, reprit en souriant Jacques, que vous avez bâti plus de choses inutiles que de choses nécessaires.

— Citoyen et philanthrope ? demanda M. Fontaine.

— En amateur, oui, monsieur. Quant aux jardins, je ne crois pas qu'il y ait quelque chose à y changer, continua Jacques ; ils ont de grandes allées de tilleuls où il fait de l'ombre par le soleil

le plus ardent, et des endroits découverts où l'on peut se réchauffer au moindre rayon de soleil de décembre ou de janvier.

— Mais cette grande salles d'armes, dans laquelle on ferait entrer le Louvre avec tous ses portraits de famille et toutes ses cuirasses, qu'en comptez-vous faire ?

— Un promenoir d'hiver, bien chauffé, pour mes malades. Trouvez-vous qu'ils seront mal ici ?

— Mais il faudra mettre un poêle à chaque coin, fit observer l'architecte.

— Les poêles sont malsains, mais cette immense cheminée, demanda Jacques, croyez-vous qu'elle soit là comme simple ornement ?

— Faudrait brûler des chênes tout entiers dans votre cheminée.

— On en brûlera, dit Jacques, le château de Chazelay a dix mille arpents de forêts, et par conséquent quelque chose comme dix milliers de chênes à brûler. Mais j'aime les choses, vous le savez, qui vont rondement, il me faut soixante-dix à quatre-vingts cellules pour mes malades. Trouvez-moi ça au rez-de-chaussée et trouvez-m'en autant pour mes pauvres au premier.

L'architecte se mit à l'œuvre, toisa, arpenta, mesura, et, au bout de deux heures pendant lesquelles Jacques Mérey resta pensif et rêveur, les yeux tournés vers Argenton, il fit son devis.

— En nous servant de tous nos moyens, dit-il, et en faisant nos cloisons en simple bois blanc ou en plâtre, nous arriverons avec soixante ou soixante-dix mille francs.

— Je vous passe soixante-dix mille francs, cher monsieur Fontaine, dit Jacques.

Il écrivit :

« Je prie M. Ainguerlo de payer à M. Fontaine, soit en un paiement, soit en plusieurs, à sa volonté, la somme de soixante-dix mille francs, à la condition que le château de Chazelay sera transformé en hospice à la fin de juin de la présente année. »

Et il signa.

De son côté, M. Fontaine remit à Jacques son engagement d'être prêt à l'époque fixée.

M. Fontaine tenait à partir le soir même pour Paris. Jacques Mérey le reconduisit droit à la diligence.

— Et votre maison de Paris, demanda M. Fontaine, nous n'en disons rien ?

— Je vous en écrirai, dit Jacques. Je n'en ai besoin que pour cet hiver.

Et, sur ces mots, M. Fontaine prit congé de Jacques, monta en voiture, et partit.

q

Chapitre 15 Ecce ancilla domini

Le mois de mars et la moitié du mois d'avril s'écoulèrent sans rien changer à la position des deux jeunes gens vis-à-vis l'un de

l'autre.
De la part de Jacques Mérey surtout, il y avait une fixité remarquable dans ses rapports avec Éva. Il était bienveillant en tout, dans ses paroles, dans le son de sa voix, dans ses regards ; mais jamais ni tendre ni amoureux. Il avait adopté un diapason duquel il ne se départait jamais.

De la part d'Éva, c'était la gamme de l'humilité, de la soumission et de la tendresse qui servait de base à toutes ses paroles. Elle ne s'occupait plus ni de musique ni de dessin ; aussitôt que Jacques sortait, et il sortait souvent sous le prétexte de ses visites aux pauvres, elle se mettait à son rouet et filait.

Marthe lui avait appris à filer.

Dévouée comme elle avait promis de l'être aux misères humaines, elle avait substitué les travaux utiles de la ménagère aux talents de la femme du monde, d'un monde où sa place était effacée.

Un jour, Jacques Mérey rentra plus tôt que de coutume et la vit, comme Marguerite, assise à son rouet. Il s'approcha d'elle, la regarda un instant avec une attention pleine de bienveillance, puis, avec un léger mouvement de tête :

— Bien, Éva ! dit-il.

Et il se retira dans son laboratoire sans ajouter un mot.

Les deux mains d'Éva tombèrent à ses côtés, sa tête se renversa sur le dossier de son fauteuil, ses yeux se fermèrent, et des larmes coulèrent de ses paupières.

Les premiers beaux jours du printemps, sans revenir encore, apparaissaient déjà à l'horizon. À certaines parties du jour, des teintes roses et azurées tamisaient les brouillards fugitifs de l'hiver. On sentait dans les derniers souffles d'avril passer les douces brises de mai, et déjà, sur les arbres plus hâtifs que les autres, les bourgeons cotonneux éclataient et laissaient passer les pointes vertes de leurs premières feuilles.

Sous cette haleine tiède et amicale, le jardin de la petite maison reprenait tout son charme et toute sa juvénile virilité. Les fleurs poussaient, non plus éparses à travers les flaques d'eau ou les îles de neige, mais par massifs. L'arbre du bien et du mal, non seulement était couvert de toutes ses fleurs étoilées, mais encore son feuillage venait au secours de ses fleurs contre les gelées du printemps.

Le ruisseau avait repris son murmure et sa transparence, et, quelques jours encore, et la tonnelle allait étendre ses feuilles sur le treillage encore transparent.

Les premiers chanteurs du printemps, les rouges-gorges, les mésanges, les pinsons, cherchaient les endroits où bâtir leurs nids ; de temps en temps, on entendait deux ou trois notes mélodieuses échappées au gosier de la fauvette. Le rossignol essayait d'égrener ses notes comme des perles, mais tout à coup il s'arrêtait, un reste de froid étreignait son chant mélodieux et le forçait de s'arrêter.

Les hirondelles avaient reparu.

Pas un des symptômes de ce retour à la vie et à l'amour n'échappait à Éva ; c'était bien plus un oiseau qu'une femme, un être sensitif qu'un être raisonneur. Le vent, le soleil, la pluie

avaient leur reflet en elle ; elle éprouvait une partie des modifications de la nature. Parfois, elle surprenait de son côté Jacques Mérey l'œil fixé sur toutes ces transformations végétales et animales qui accompagnent le réveil de la nature. Sans doute y trouvait-il le même charme qu'elle, mais, comme s'il eût condamné sa bouche à ne plus sourire aux douces émotions, dès qu'il s'apercevait qu'il était épié, il poussait un soupir et rentrait chez lui.

Cependant, de temps en temps, il reprenait avec Éva les conversations longues et suivies. C'était alors qu'il lui racontait comment il avait fait du château de Chazelay un hospice modèle où les vieillards, les femmes et les enfants pauvres auraient bon air, bonne nourriture et beau soleil. Alors Éva demandait à voir et à suivre ces travaux philanthropiques ; mais Jacques lui répondait toujours :

— Je vous y conduirai lorsqu'il sera temps, et vous aurez tout le loisir de vous livrer à cette sainte occupation.

Vers la fin du mois de mai, Éva vit revenir le même homme au carton qui était déjà venu une fois. C'était M. Fontaine, qui venait s'assurer par ses propres yeux que ses travaux s'exécutaient avec ponctualité et intelligence.

On mit les chevaux à la voiture, et Jacques Mérey et lui repartirent comme ils avaient déjà fait.

La petite maison du bois Joseph était complètement achevée, et Jacques venait pour recevoir les bouquets qu'offrent les maçons aux propriétaires lorsqu'ils n'ont plus rien à faire à l'œuvre entreprise par eux.

Jacques n'avait cessé d'y donner ses soins, quoi qu'il eût dit à M. Fontaine, aussi n'y avait-il pas un détail dans la sculpture et dans l'architecture qui fît défaut.

Malgré son horreur pour les toits aigus, l'architecte avait compris que, dans notre belle France, où il neige un tiers de l'année, où il pleut l'autre, les toits en terrasse ne sont bons qu'à faire des réservoirs au sommet des maisons.

Comme toutes les boiseries avaient été taillées et sculptées en même temps que la maison était bâtie, il n'y eut qu'à mettre des gonds aux ouvertures et à y appliquer les portes et fenêtres. Jacques Mérey choisit les couleurs des papiers, M. Fontaine se chargea de les envoyer de Paris avec des ouvriers habitués à coller les tentures, non point par rouleaux, mais par larges bandes et par larges placards.

Puis il s'en alla enchanté de la façon dont la besogne avait marché, promettant de revenir sous quinze jours pour voir la maison dans son ensemble d'achèvement.

Jacques Mérey lui avait fait en même temps le plan de la maison de Paris et l'avait chargé d'acheter un terrain du côté du faubourg Saint-Honoré ou de la rue de l'Arcade.

Quatre ou cinq jours après, ouvriers et tentures arrivaient, si bien qu'en dix jours, papier, rideaux et portières furent posés.

Jacques avait choisi des papiers foncés pour faire valoir les tableaux, et, lorsque M. Fontaine revint, il fut forcé d'avouer qu'il n'y avait rien au monde qu'un seul peintre, nommé Raphaël, mais que l'école flamande, que l'école vénitienne, l'école napoli-

taine, l'école florentine, l'école espagnole, l'école hollandaise et même l'école française ont bien aussi leur mérite.

Jacques Mérey n'avait pas utilisé, pour sa maison du bois Joseph, les deux tiers des tableaux que lui fournissait le château de Chazelay. Il lui en restait le double de ce qu'il avait employé et de ce qu'il emploierait dans sa maison de Paris, tous les tableaux de sainteté ayant réservés pour la petite église de l'hôpital. Il y avait surtout une chambre dans la petite maison du bois Joseph qu'il avait traitée avec un soin tout particulier : c'était celle où il avait placé, en face du lit, le portrait de madame la marquise de Chazelay, la mère d'Éva, celle-là qui avait si malheureusement péri par le feu.

Tout ce qu'il y avait de plus jolis meubles en bois de rose et en ébène incrusté d'ivoire, tout ce qu'il y avait de plus finement travaillé en meubles de Boule étaient réunis dans cette chambre. Les vases de la cheminée et la pendule étaient du saxe le plus ingénieusement travaillé, les cadres des glaces étaient en saxe, et la cheminée elle-même en porcelaine de Dresde.

Tout cela ressortait admirablement, le portrait de la marquise de Chazelay compris, sur une tenture de velours grenat.

Il va sans dire que les tapis des chambres étaient assortis à leurs tentures.

Cette chambre, qui se trouvait au centre même du bâtiment, juste au-dessus de l'endroit où Jacques, conduit par Scipion, avait trouvé la petite Hélène, avait sa vue sur le charmant paysage que nous avons décrit et qui lui donnait le château de Chazelay pour son horizon de gauche et la vallée de la Creuse pour son horizon de droite.

En face de ses deux fenêtres du milieu, était une large ouverture à travers le bois qui permettait d'apercevoir Argenton, et, avec une lunette d'approche, de distinguer la maison du docteur avec son laboratoire.

La chambre du docteur, au contraire, attenant à celle que nous venons de décrire, d'un côté par son cabinet de toilette et de l'autre par un corridor, était d'une sévérité tout antique. C'était celle de Cicéron, exécutée à Cumes sur le modèle des plus belles fabriques retrouvées à Pompéi. Elle donnait d'un côté dans une bibliothèque et de l'autre dans un salon moderne meublé tout entier dans le goût Louis XV, avec tous les objets de cette époque que lui avait fournis le château de Chazelay. Les peintures du cabinet, imitées de celles de Pompéi, étaient exécutées par des élèves de David.

Il y avait une salle à manger d'hiver, dans une serre toute plantée de fleurs exotiques, et une salle à manger d'été donnant sur un charmant parterre de nos fleurs d'Occident les plus vives et les plus parfumées.

Jacques avait fait enfermer le bois tout entier, de sorte que l'on passait sans s'en apercevoir du jardin dans la forêt.

L'hôpital était non moins avancé que la maison de campagne. Toutes les séparations étaient faites, tout était peint à la détrempe en gris perle avec des encadrements cerise. Dans chaque cellule, il y avait pour tout ornement un crucifix que les fenêtres en s'ouvrant inondaient de lumière. Des jalousies qui se serraient et se desserraient à volonté donnaient le degré de jour que le médecin jugeait nécessaire au malade.

Il y avait place déjà pour quarante ou cinquante lits ; une vingtaine de cellules vides s'offraient dans le cas où ces quarante ou cinquante lits seraient insuffisants.

Le brave Jean Munier surveillait tout cela avec un soin à la fois égoïste et reconnaissant.

Les cellules vides renfermaient pour le moment la partie de l'ameublement et des tableaux qui n'avait pas encore été employée.

Nous avons dit que les tableaux de sainteté avaient été réservés pour l'église. C'est que, quoique toutes les églises eussent été fermées à Paris, il n'en était point ainsi en province. Certaines localités plus religieuses que les autres, et l'on connaît la sincérité des Berrichons à leur culte, avaient non seulement conservé leurs églises, mais leurs prêtres.

Ainsi le prêtre du château de Chazelay, brave homme, fils d'un paysan à qui M. de Chazelay avait fait donner une éducation religieuse dans un séminaire de Bourges, ne s'était point inquiété de la proscription des prêtres ni du serment qu'on avait exigé d'eux. Personne n'était venu lui demander le serment constitutionnel, et il n'avait été l'offrir à personne ; il était resté avec les serviteurs du château, conservant son habit moitié ecclésiastique, moitié paysan, et personne n'avait fait attention à lui. Il n'était pas assez important en bien ou en mal pour qu'on songeât à le dénoncer, son peu d'importance le sauva.

Lorsqu'on lui dit que les biens du château de Chazelay étaient rendus après la mort du marquis à sa fille, il vint la féliciter et lui faire une visite, en demandant de rester attaché à la maison au même titre et aux mêmes conditions où il était auparavant.

Éva s'était parfaitement rappelé le digne homme ; elle l'avait vu dans le court séjour qu'elle avait fait au château, il s'était approché d'elle, et lui avait offert les secours de la religion, mais elle l'avait remercié, elle ignorait en quoi les secours de la religion pouvaient l'aider à supporter un malheur qu'elle regardait comme irréparable, puisqu'elle se croyait à tout jamais séparée de l'homme qu'elle aimait.

— D'abord, lui avait-elle dit lors de la visite qu'il lui avait faite à Argenton, le château était destiné à devenir un hospice, et, dans un hospice plus encore que dans un château, on avait besoin d'un bon prêtre parlant à la fois la langue simple et naïve de la religion, puisqu'il s'adressait à des paysans, c'est-à-dire à des hommes simples et naïfs.

Plusieurs fois, Jacques Mérey, dans ses voyages au château, avait causé avec lui et l'avait toujours trouvé indulgent et paternel ; c'étaient les deux grandes qualités qu'à son avis devait avoir un prêtre. Il lui avait donc, comme à Joseph le braconnier, comme à Jean Munier, l'intendant, promis que rien ne serait changé sinon en mieux à sa position. Il était chargé de visiter tous les villages environnants et de faire une liste des gens vraiment pauvres qui devaient recevoir des secours à domicile et de ceux qui, n'ayant pas de domicile, ne pouvaient en recevoir qu'à l'hospice.

Ce jour-là, Jacques Mérey s'enferma avec lui et causa longuement.

C'était sans doute d'Éva et de ses projets futurs dont s'entretinrent ces deux hommes, car, aussitôt la conversation terminée,

le prêtre sella un petit cheval qui lui servait dans ses courses pieuses, et prit le chemin d'Argenton.

Deux heures après, Jacques Mérey partit à son tour, et, à une lieue d'Argenton, il rencontra M. Didier ; c'était le nom du brave homme, qui revenait au château.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a répondu : « Que sa volonté et celle de Dieu soient faites », puis elle a joint les mains et prié. C'est une sainte personne que mademoiselle Éva.

— Merci, mon père, dit Jacques, et il continua son chemin.

Mais il était facile de voir que, s'il avait imposé quelque nouvelle pénitence à Éva, il supportait lui-même et douloureusement une portion de cette pénitence, car, au fur et à mesure qu'il se rapprochait d'Argenton, son front se rembrunissait ; et, quand il mit la main sur le marteau de la porte de la petite maison, comme s'il eût voulu annoncer sa présence et ne point paraître tout à coup à l'aide de sa clef, on eût pu voir que sa main tremblait.

Il frappa cependant et Marthe vint ouvrir.

— Il ne s'est rien passé d'extraordinaire en mon absence ? demanda Jacques.

— Non, monsieur, répondit la vieille Marthe ; le curé du château, M. Didier, est venu ; il a causé pendant dix minutes avec mademoiselle Éva ; celle-ci a pleuré, je crois, et s'est retirée dans sa chambre.

Jacques Mérey fit un signe de la tête, hésita un instant s'il entrerait dans la chambre d'Éva ou s'il monterait dans son laboratoire sans y entrer ; mais, arrivé au premier, il s'avança doucement jusqu'à la porte, écouta et frappa.

— Entrez, dit la voix d'Éva, qui, sachant que Jacques Mérey ne frappait pas d'habitude à la porte de la rue, ne l'avait pas reconnu et croyait avoir affaire à un étranger.

Mais, à peine eût-il ouvert la porte, qu'elle jeta un cri, tomba à genoux et dit en ouvrant les mains et les bras :

— Ecce ancilla Domini.

q

Chapitre 16 La corbeille de mariage

Jacques la releva.
— J'hésitais à vous voir, dit-il.
— Pourquoi cela ? demanda Éva en levant ses grands yeux clairs sur le docteur.

— Je craignais, répondit celui-ci, que votre entretien avec M. Didier n'eût fait sur vous une plus vive impression.

— Oh ! dit Éva, vous m'aviez déshabituée des choses cruelles, Jacques ! L'impression, croyez-vous qu'elle soit moins violente parce que je n'éclate pas en sanglots, parce que je ne me roule pas à vos pieds ; vous vous trompez, mon ami. Si vous m'avez trouvée à genoux, c'est que je ne voulais pas vous attendre assise et que je n'étais point assez forte pour vous attendre debout.

D'ailleurs, n'étais-je pas prévenue, n'est-ce pas moi-même qui vous ai dit : « Si jamais vous vous mariez, ne m'éloignez point pour cela de vous. » Le prêtre est venu m'annoncer votre mariage, mais il m'a annoncé en même temps que vous me gardiez comme une sœur et comme une amie. Je n'en espérais pas tant. Vous m'avez parlé d'expiation ; jusqu'à présent, Jacques, je n'ai rien expié, je n'ai fait que suivre au penchant de votre volonté la route que j'eusse suivie seule. Vous avez employé une partie de ma fortune à des œuvres de charité, c'est ce que j'eusse fait moi-même. Aucune grande douleur qui puisse compenser celle que je vous ai faite n'a véritablement atteint mon cœur. Je commence d'aujourd'hui à marcher au milieu des ronces et des épines, sur des cailloux aigus. Mais que vous ai-je dit ? que vous ne vous apercevriez pas de ma souffrance, car j'aurais trop peur de vous lasser si je me laissais aller à ma douleur par mes plaintes et par mes sanglots. Je vous sais gré d'avoir choisi un homme de paix et de pardon pour m'annoncer cette nouvelle ; mais, au premier mot qu'il m'a dit, j'ai tout deviné, tout compris, et vous ai remercié du fond du cœur d'avoir eu pour moi ce dernier ménagement inutile. J'eusse mieux aimé tout apprendre de votre bouche. Vous avez craint mes larmes, vous avez redouté mes gémissements, j'allais dire mes reproches. J'oubliais que je n'avais pas de reproches à vous faire. Non ! j'eusse eu sur moi-même cette puissance de vous écouter avec le même sourire que j'ai sur les lèvres en vous écoutant à cette heure. J'ai promis, mon ami, je tiendrai jusqu'au bout.

— Merci, Éva, dit Jacques.

Et, lui prenant la main, il la baisa.

Mais, à peine ses lèvres eurent-elles touché la main de la jeune fille, que celle-ci jeta un cri, devint pâle comme une morte, et tomba sans connaissance sur une chaise.

Elle avait assez de force pour une douleur, pas assez pour une caresse.

Jacques profita de ce qu'elle avait les yeux fermés pour la regarder avec une incommensurable expression d'amour ; peu s'en fallut, car ses bras s'ouvrirent, qu'il ne la prît entre ses bras et ne la serrât contre son cœur.

Mais lui aussi avait une puissante volonté et avait juré d'aller jusqu'au bout.

Il tira un flacon de sa poche, et le lui fit respirer.

Si douloureuse qu'eût été la blessure, elle portait son baume avec elle. Éva rouvrit les yeux, ne prononça pas une parole, mais un double ruisseau de larmes coula sur ses joues, et elle murmura :

— Oh ! que je suis heureuse. Qu'est-il donc arrivé ?

— Je vous laisse seule, Éva, dit Jacques, rappelez-vous !

Et il sortit.

Éva et Jacques ne se revirent qu'au dîner, et il ne fut plus question entre eux de la cause qui avait amené M. Didier à Argenton. Seulement, de jour en jour, le cercle de bistre qui s'était formé autour des yeux d'Éva allait s'élargissant. Sa pâleur devenait plus mate, et, deux ou trois fois, Jacques Mérey, se levant sur la pointe du pied, allait écouter à sa porte et l'entendait pleurer.

Lui-même alors, voulant ramener la conversation sur cet objet, parut embarrassé devant Éva, balbutia quelques paroles qu'il n'acheva point, comme s'il eût craint de lui faire une trop grande peine et de lui demander quelque chose au-delà de ses forces ; aussi ce fut elle-même qui vint au secours de ses désirs.

Un soir qu'il paraissait plus troublé encore que d'habitude, elle s'agenouilla devant lui, et, lui prenant les mains :

— Mon ami, dit-elle, vous avez quelque chose à me dire, et vous n'osez point. Voyons, parlez, dites-moi tout, fût-ce mon arrêt de mort. Vous le savez, tout ce qui viendra de votre bouche me sera cher.

— Éva, dit Jacques, il va falloir nous séparer pour quelques jours.

Elle tressaillit et sourit tristement.

— Jacques, dit-elle, notre vraie séparation date du jour où vous ne m'avez plus aimée.

— Et cependant, continua Jacques, si vous le vouliez, nous ne nous séparerions pas, même pour ces quelques jours.

— Comment cela ? dit-elle vivement.

— Je vais à Paris pour faire des achats, la personne est orpheline, n'a point de parente qui puisse me guider dans l'achat des choses agréables à une femme.

— Eh bien ! Jacques, demanda Éva, le cœur gonflé de sanglots, mais commandant encore à son émotion, ne suis-je pas là, moi ?

— Le fait est, Éva, reprit Jacques, que, si vous vouliez m'accompagner dans ce voyage, vous me rendriez un grand service.

— Me voilà, partons ; plus vous me ferez souffrir, Jacques, plus tôt je serai pardonnée de Dieu et de vous.

— Si, cependant, reprit vivement Jacques, ce sacrifice est au-dessus de vos forces !

— Il n'y a qu'une chose qui soit au-dessus de mes forces, c'est de ne plus vous aimer.

— Éva !

— Pardon, c'est, de toutes les promesses que je vous ai faites, celle qui est la plus difficile à tenir ; il faut être indulgent pour moi à cet égard, mon ami. Quand partons-nous ?

— Demain soir, si vous voulez.

— Ma volonté est la vôtre ; demain soir je serai prête.

Jacques envoya retenir les trois places du coupé de la diligence, et, le lendemain soir, après avoir été jeter dans la journée un regard sur le château de Chazelay et sur la maison du bois Joseph, qui était prête à recevoir ses maîtres, il partit avec Éva pour Paris.

À cette époque, on mettait encore deux jours pour venir d'Argenton à Paris. Jacques arriva à sept heures du soir.

C'était du 15 au 20 juin, c'est-à-dire dans les plus beaux jours de l'année ; il faisait clair comme en plein midi. Jacques appela un fiacre, y fit monter Éva, monta derrière elle, et dit au cocher :

— Hôtel de Nantes.

Éva tressaillit, elle regarda Jacques d'un œil qui voulait dire : « Mais vous ne m'épargnerez donc aucune douleur ! »

Jacques ne parut pas faire attention à ce regard, mais, lui prenant la main, il la serra cordialement en lui disant :

— Éva, vous êtes une bonne créature ; on peut se fier à votre parole comme à celle d'un homme.

Quelque effort que fît Éva sur elle-même, au fur et à mesure qu'elle approchait de l'hôtel, cette espèce de tressaillement qu'elle avait eu en entendant donner cette adresse se changea en un tremblement dont elle n'était plus maîtresse.

Jacques demanda les deux chambres qu'il avait déjà occupées ; elles étaient libres.

Au pied de l'escalier, les jambes d'Éva lui refusèrent leur secours. Comme il avait déjà fait une fois, Jacques la prit dans ses bras et la porta jusqu'à l'entresol.

— Oh ! ici, dit-elle en entrant dans la chambre, ici j'ai été bien heureuse : j'ai cru mourir.

Et elle alla s'asseoir sur le lit, les mains étendues sur ses genoux, la tête basse, les yeux pleins de larmes.

— Pardonnez-moi, dit-elle à Jacques ; mais pourquoi m'avez-vous conduite ici ?

— Parce que c'est l'hôtel où je descends toujours, répondit Jacques, et que j'y ai mes habitudes.

— Pas pour autre chose, demanda Éva, pas pour me faire souffrir ?

— Pourquoi me dites-vous cela, Éva ? Ces chambres sont des chambres, quelles traces ont-elles gardées de ce qui s'est passé ?

— Vous avez raison, Jacques, mais vous ne pouvez pas empêcher que je me souvienne. Il y avait un grand feu dans cette cheminée, le tapis était inondé d'eau, il y avait çà et là des habits déchirés, vous ne m'aimiez plus, mais du moins vous ne me haïssiez pas encore.

— Je ne vous ai jamais haïe, Éva ; je vous ai plainte. Les reproches que je vous ai faits, je me les adressais à moi-même. J'ai trop soigné l'admirable perfection de votre corps ; je n'ai point assez développé les forces de votre âme. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute. Mais ne pensons plus à tout cela. Que voulez-vous faire ce soir, Éva ? voulez-vous sortir, voulez-vous rester dans cette chambre à regarder les passants ?

— Je veux rester dans cette chambre, dit Éva, à regarder dans mon âme. Ne craignez pas que je m'y ennuie ; elle est peuplée de souvenirs pour des siècles. Mais assez là-dessus, Jacques, je vous fatigue et je me brise le cœur. Vous avez les mesures prises pour les objets que vous voulez commander ?

— Non, mais je tâcherai de trouver une personne qui soit à peu près de la même taille qu'elle.

— Si j'avais le bonheur de ressembler en quelque chose à cette bienheureuse personne, je vous dirais, Jacques : « Prenez-moi. » Vous être utile serait ma plus grande joie.

Jacques regarda Éva comme si seulement alors il pensait à cette possibilité.

— Ah ! par ma foi ! dit-il, c'est étrange, vous êtes juste de la même taille, et je suis certain qu'une mesure prise sur vous lui irait admirablement à elle.

— Disposez de moi, Jacques ; ne suis-je pas une chose à vous appartenant et dont vous pouvez user à votre loisir ?

— Eh bien ! demain, je donnerai ici rendez-vous aux tailleuses, aux couturières et aux marchands de châles et d'étoffes.

Le lendemain, Jacques sortit dès le matin, en recommandant à Éva de se tenir prête pour neuf heures. À huit heures et demie, il rentra, fit servir à déjeuner, fut aussi gai et aimable que possible avec Éva, chez laquelle les marchands de modes, les tailleuses, les couturières commencèrent à faire irruption vers dix heures du matin.

Alors, le cœur serré, mais le sourire sur les lèvres, Éva choisit les étoffes pour les robes, les formes pour les chapeaux, les cachemires pour les couleurs, puis vinrent les détails de peignoirs, de jupons, de tout ce monde de femmes enfin, comme l'appelle Juvénal.

Puis vint le tour des bijoux, des bagues, des colliers, des montres, des peignes ; puis on passa aux gants, qu'on acheta par douzaines ; au linge, que Jacques recommanda à Éva de choisir le plus beau possible, et Éva, avec une petite robe de toile de printemps, sans un seul bijou aux doigts ni au cou, un de ces bonnets chiffonnés comme en portent les femmes le matin, choisit pour dix mille francs de bijoux, pour vingt mille francs de châles, pour douze ou quinze mille francs de linge, sans indiquer un seul instant de tristesse ou de jalousie en voyant passer à une autre tous ces trésors de toilette.

L'après-dînée fut employée aux mêmes détails d'une toilette féminine extrêmement élégante : des bas de soie, des jupons, des dentelles, etc. Il lui fallut assortir tout cela à la blancheur du teint, à la couleur des yeux, à la nuance des cheveux. Sous ce rapport, Jacques donna tous les renseignements avec une exactitude qui serra de plus en plus le cœur d'Éva, car elle prouvait quel souvenir fidèle il avait de la personne pour qui tous ces achats étaient faits, et Éva, la chose était visible, avait hâte de quitter Paris ; mais il était impossible que toutes ces toilettes fussent livrées avant trois ou quatre jours.

Éva se tint constamment enfermée dans sa chambre de l'hôtel de Nantes.

Le troisième jour, tout était prêt. Jacques commanda des caisses.

— Ou donc emportez-vous tout cela ? demanda Éva.

— Mais en province, répondit Jacques.

— Ne vous… mariez-vous point ici ? demanda avec hésitation la jeune fille.

— Non, je me marie à Argenton.

— Habiterez-vous… Argenton ? articula Éva.

— De temps en temps… répondit Jacques. Mais nous avons une maison de campagne pour l'été et une maison de ville à Paris pour l'hiver.

— Il me sera permis de rester à Argenton, n'est-ce pas, demanda Éva, dans la petite chambre de notre petite maison ?

Et, en disant « notre petite maison », les larmes jaillirent malgré elle de ses yeux.

— Vous resterez où vous voudrez, bonne Éva, lui dit Jacques.

— Oh ! bien obscure, bien cachée, bien inconnue, mais près de vous.

— Soyez tranquille, dit Jacques.

Ils repartirent le lendemain pour Argenton avec toute une corbeille de mariage dont se fût contentée une princesse.

q

Chapitre 17 Le paradis retrouvé

A leur retour à Argenton, autant Jacques était heureux d'avoir été si bien secondé dans ses achats par Éva, autant celle-ci paraissait triste d'être si fort ressemblante à la femme qu'allait prendre Jacques que l'on pût mesurer les habits de l'une à la taille de l'autre.

Tant que le jour de ce mariage avait été éloigné, Éva l'avait regardé d'un œil assez philosophique ; mais, au fur et à mesure que ce jour approchait, à l'idée qu'une autre femme allait s'installer dans la maison et matériellement s'emparer de l'homme qu'elle aimait plus que sa vie et pour lequel deux fois elle avait voulu mourir, une souffrance impossible à surmonter s'emparait d'elle. Cette douce quiétude qui était le fond de son caractère avait peu à peu fait place à une sensibilité nerveuse qui ne lui permettait pas de se tenir un seul instant tranquille.

Au moment où on s'y attendait le moins et où elle s'y attendait le moins elle-même, elle bondissait de sa place, allait d'un bout à l'autre du salon, appuyait sa tête contre un marbre ou contre un carreau de vitre, se tordait les bras, jetait un cri, s'élançait dans le jardin, et, au pied du pommier ou sous la tonnelle, restait des heures entières comme abîmée dans sa douleur.

Avec l'été, le rossignol avait retrouvé sa plus douce voix. Le soir, elle se levait de la chambre où Jacques étudiait un plan de maison, sortait comme une insensée, allait s'asseoir sous la tonnelle, et, tout à coup, au milieu de ses plus douces mélodies, comme fatiguée de cet hymne au bonheur, elle se levait, le forçait de s'envoler, et rentrait en pleurant.

Mis en demeure de lui dire quel jour arrivait sa fiancée, Jacques lui avait indiqué le 1er juillet, ce qui lui donnait encore huit ou dix jours de répit.

Tous les jours, en se levant, elle prenait une plume et tirait une barre noire sur le jour où elle venait d'entrer. Trois ou quatre jours restaient encore à s'écouler avant le moment fatal, lorsque l'abbé Didier se présenta à la petite maison du docteur avec une jeune fille qui demandait à entrer à l'hospice comme sœur de charité.

Elle était belle, elle avait seize ans, elle était orpheline ; jamais elle n'avait senti son cœur battre sous aucune passion, et, heureuse de la vie qu'elle avait menée jusque-là, elle désirait continuer de vivre dans le même calme et la même sérénité.

Pendant que l'abbé Didier et cette jeune fille étaient dans le laboratoire de Jacques, Éva ouvrit la porte et fit signe à l'abbé Didier qu'elle avait quelque chose à lui dire.

L'abbé Didier consulta Jacques des yeux ; celui-ci lui donna congé par un signe, et l'abbé suivit Éva dans sa chambre.

Un instant après, il rentrait et amenait avec lui la jeune sœur qui avait été agréée par Jacques Mérey.

Dans quelques villes, ces douces et inoffensives congrégations avaient été abolies comme les autres ordres religieux ; mais, dans cette pieuse partie de la France qu'on appelle le Berri, elles avaient continué de subsister, et les malheureux n'avaient point été privés de ces soins physiques que donnent de blanches et douces mains et de ces consolations spirituelles que donnent de jeunes et douces voix.

Sur quatre sœurs qui devaient se partager le soin des pauvres et des malades de l'hospice de Chazelay, trois avaient déjà été arrêtées, et c'était la troisième qui sortait de chez le docteur avec la promesse formelle d'être reçue.

Tout le reste de la journée, Éva parut plus calme. Au lieu de fuir la présence de Jacques, elle semblait la chercher ; à son tour, on voyait qu'elle avait quelque chose à lui dire, quelque grâce à lui demander, mais qu'elle n'osait point.

De son côté, Jacques semblait résolu à ne point l'interroger ; il ne fuirait pas une explication, mais il n'irait pas au-devant.

La journée et la soirée se passèrent ainsi. À dix heures, Éva, pâle, la poitrine haletante, se leva et marcha droit à Jacques dans l'intention de lui parler ; mais elle n'en eut point la force, et, se détournant, elle se contenta de lui tendre la main, de lui dire bonsoir, et de sortir vivement ; mais le sanglot qu'elle emportait avec elle refusa d'aller plus loin sans éclater.

Jacques entendit ce sanglot.

Depuis deux jours, il voyait ce qu'elle souffrait et souffrait autant qu'elle ; mais il voulait que ce fût sa confiance en lui qui lui desserrât les lèvres, et non pas une prière ou un ordre de sa bouche.

Il resta donc l'œil fixe et l'oreille tendue vers la porte. Il comprit qu'elle s'était arrêtée en entendant le bruit de ses pleurs, qui, au lieu de s'éloigner par l'escalier qui conduisait à sa chambre, continuait de venir du palier.

— Éva, demanda-t-il, pourquoi pleurez-vous ce soir plus amèrement qu'hier ou avant-hier ?

Éva rouvrit la porte, rentra toute chancelante, et vint s'abattre à ses pieds.

— Je pleure plus amèrement ce soir que les autres jours, dit-elle, parce que je sens qu'il me sera impossible de tenir jusqu'au bout la promesse que je vous ai faite. Je voulais, quelque chose qui arrivât, rester près de vous, mon bon Jacques, mais je serais pour vous une source d'ennuis. Quelle femme, fût-ce une sainte, pourrait me souffrir près de vous, voyant mes yeux chercher vos yeux, mes mains chercher vos mains ? Je vous connais toujours bon pour votre pauvre amie, vous ne la repousserez pas, et quelle femme vous aimant ne sera pas jalouse de moi et ne vous rendra pas malheureux par sa jalousie ?

— Vous n'avez rien à craindre sous ce rapport, répliqua Jacques, je lui ai tout dit ; seulement, je n'ai accusé que moi. Jamais, vous pouvez être certaine, une observation ne vous sera faite de sa part.

— Vous répondez d'elle, Jacques, et je crois à votre promesse ; mais c'est moi alors qui ne pourrais supporter le spectacle que j'aurais sans cesse sous les yeux. Je me trompais, je mentais à vous et à moi-même quand je vous disais que je pourrais vivre près d'elle, sous le même toit qu'elle, être sa dame de compagnie, son amie, au besoin son esclave. S'il y avait une femme capable d'un pareil abandon d'elle-même, croyez-le, Jacques, ce serait moi ; mais ce que je ne puis pas nul ne le pourra, non ! Il faut, sans m'éloigner de vous, Jacques, il faut que je vous quitte. Ô ma pauvre petite maison ! Ô mon pauvre nid si doux à mon corps meurtri ! Ô chers objets que mes yeux ont été habitués à voir et ne verront plus, c'est demain qu'il faudra vous dire adieu, puisqu'elle arrive après-demain.

Et elle baisait le parquet, et, en étendant les bras, elle prenait les pieds du bureau, qu'elle serrait contre son front, et, en faisant deux pas, elle allait jusqu'au piano sur les touches duquel elle appuyait ses lèvres.

Jacques étendit le bras, saisit sa main, et l'attira vers lui ; elle retomba à genoux, appuyée au bras de son fauteuil.

— Mais, du moment où vous me dites ça, reprit-il, c'est que vous avez arrêté dans votre esprit un projet quelconque. Quel est ce projet ?

— Écoutez, dit Éva ; cette jeune fille qui est venue aujourd'hui avec l'abbé Didier m'a ouvert les yeux sur ce que j'avais à faire. Je voudrais, comme elle, revêtir le saint costume des servantes ; je voudrais, comme elle, me vouer au service de l'hôpital fondé sur l'emplacement du château où je suis née. Exigez de moi ce que je

peux donner, ou demandez-moi ma vie, souffrez que je me rachète, puisque je n'ai pas le courage d'expier.

— C'est là-dessus que vous avez aujourd'hui consulté l'abbé Didier, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et que vous a dit ce saint homme ?

— Il m'a dit que c'était une inspiration du ciel, qu'il me soutiendrait, qu'il m'encouragerait dans la voie du salut. Puis, ce qu'il m'a dit surtout, et ce qui m'a décidée à vous demander grâce pour le reste d'une pénitence que je n'ai pas la force de faire, c'est qu'une fois par semaine au moins vous viendriez visiter les pauvres, et qu'alors je vous verrais.

— Mais vous savez, Éva, que les dignes sœurs ne peuvent posséder, et vous êtes riche encore de plus d'un million.

— Comment faire, Jacques, pour me débarrasser de toute cette fortune ? N'avez-vous pas ma procuration générale ? Donnez ou vendez tout, faites ce que vous voudrez. Ce que vous ferez sera bien fait, pourvu que dans la solitude je puisse me vouer aux pauvres, à Dieu et à vous.

— Réfléchissez bien, Éva ; si vous alliez vous repentir après avoir endossé le saint costume des filles de Dieu, il serait trop tard.

— Je ne me repentirai pas, soyez tranquille. Cette fois, je suis sûre de moi, je veux.

— Écoutez, réfléchissez jusqu'à demain cinq heures. Demain, à cinq heures, nous monterons en voiture, je vous conduirai au

château de Chazelay ; là, vous prendrez une dernière fois conseil de l'abbé Didier, et je ferai ensuite à votre égard ce que vous désirerez que je fasse.

— Merci, Jacques, merci, dit-elle en saisissant la main de Mérey et en y appliquant de fiévreux baisers.

Puis elle se retira dans sa chambre, passa une partie de la nuit en prières, et ne s'endormit qu'au jour.

Lorsqu'en se réveillant Éva demanda Jacques Mérey, on lui dit qu'il était parti dès le matin, mais en la faisant prévenir qu'il reviendrait la chercher à cinq heures du soir.

À cinq heures, en effet, la voiture s'arrêtait à la porte de la petite maison.

La journée s'était passée pour Éva à prendre congé de tous ses chers souvenirs. Elle emportait des feuilles de tous les arbres, des fleurs de toutes les plantes ; elle avait baisé l'un après l'autre tous les meubles de sa chambre et du laboratoire de Mérey. Son intention avait été d'abord de demander d'emporter sa chambre tout entière avec elle. Mais l'abbé Didier avait répondu que c'était impossible, attendu que cela établirait une distinction entre elle et les autres sœurs. Elle n'avait donc pas insisté et n'avait, de toute sa chambre, pris que le Christ d'ivoire que lui avait donné Jacques.

Le moment du départ fut cruel ; elle ne pouvait s'arracher des bras de la bonne Marthe, qui, de son côté, pleurait toutes les larmes de son corps. Enfin, son mouchoir sur les yeux, elle s'élança dans la voiture, dont les chevaux prirent aussitôt le galop.

Elle n'était point revenue au château depuis l'heure où elle l'avait quitté avec sa tante pour aller habiter Bourges ; il ne lui rappelait donc que de tristes souvenirs, et elle ne regretta aucun des ornements seigneuriaux que l'hospice avait enlevés à la châtellenie.

À la porte, deux personnes paraissaient l'attendre ; l'une était Jean Munier, à qui elle tendit doucement la main ; l'autre était Joseph le braconnier, à qui elle tendit les deux mains, et à qui elle dit humblement :

— Embrassez-moi, mon père, car vous avez été un père pour moi.

— Et lui ? demanda Joseph en montrant Jacques Mérey.

— Lui ! dit-elle en lui baisant la main, il a été plus qu'un père, il a été un dieu !

Jacques était déjà à terre. Il tendit la main à Éva, qui sauta près de lui.

— Voulez-vous visiter l'établissement dont vous êtes la fondatrice, ma chère Éva ? demanda Mérey.

— Volontiers, répondit-elle en s'appuyant à son bras, car tant de sentiments divers s'agitaient en elle, que sa tête tournait et que ses jambes ne pouvaient plus la porter.

Il y avait déjà, dans l'hôpital, quinze ou vingt malades, et, dans l'hospice qui faisait le premier étage, un dizaine de mères, de veuves avec leurs enfants. Tous ces malades et tous ces malheureux avaient été prévenus que celle qui allait les visiter était l'an-

cienne propriétaire du château, dont elle avait fait un refuge par miséricorde et par renonciation aux biens de ce monde.

Tous alors l'entourèrent, ceux des malades qui n'étaient pas alités comme les autres ; tous la suivirent en l'accablant de bénédictions. Ils traversèrent successivement toutes les salles occupées des deux étages. Éva interrogeait les veuves sur leurs malheurs et les malades sur leurs souffrances.

Elle rencontra la jeune sœur qui était venue la veille avec l'abbé Didier, elle la reconnut et l'embrassa. Puis elle s'éloigna d'elle en jetant un long regard sur son costume si pittoresque et en même temps si triste.

Éva demanda quel était le bâtiment qui était illuminé intérieurement.

On lui répondit que c'était l'église.

— Allons-y, dit-elle.

À l'instant même, les enfants se répandirent dans le jardin, cueillirent des fleurs ; les mères brisèrent des branches pour représenter les rameaux ; les enfants semèrent leurs fleurs depuis la porte de l'église jusqu'au pied de l'autel ; les hommes et les femmes formèrent un berceau de feuillage sous lequel passèrent Éva et Jacques.

L'abbé Didier, en costume d'officiant, se tenait devant l'autel ; il avait à ses pieds un coussin.

Éva ne douta point qu'il ne l'attendît pour lui faire un discours sur les devoirs de l'état qu'elle allait embrasser par humilité ; elle écarta le coussin et se mit à genoux sur la pierre nue.

Alors, au grand étonnement d'Éva, Jacques s'agenouilla à ses côtés.

— Mon père, dit-il, je vous amène, non seulement une sainte, mais une martyre. Je l'aime et je désire qu'en face de toute cette population qui lui doit le repos et la tranquillité, vous nous unissiez tous deux par le saint sacrement du mariage.

Éva poussa un cri qui ressemblait plus à un cri de douleur qu'à un cri de joie ; puis, se redressant tout à coup et prenant sa tête entre ses deux mains :

— Est-ce que je deviens folle ? dit-elle. Vous tous ici présents, est-ce que cet homme ne vient pas de dire qu'il m'aimait ?

— Oui, Éva, je vous aime, répéta Jacques, non pas comme vous méritez d'être aimée, mais autant qu'un homme puisse aimer une femme.

— Ô mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Éva.

Et elle pâlit et s'affaissa sans connaissance sur le pavé de l'église.

Lorsqu'elle revint à elle, elle se trouva dans la sacristie. Jacques Mérey était à ses genoux et la serrait contre son cœur.

Et l'air retentissait des cris de :

— Vive le docteur Mérey ! vive mademoiselle de Chazelay !

q

Chapitre 18 Conclusion

Les évanouissements causés par la joie ne sont, quoi qu'on en dise, ni longs ni dangereux.
Au bout de dix minutes, Éva était rentrée dans l'entière possession d'elle-même, à part le doute qu'elle ne fût pas sous l'empire d'un rêve.

À la porte de l'église, la voiture l'attendait. Mais Éva était si faible, que Jacques fut obligé de l'y porter dans ses bras. Le cocher savait où il devait aller ; il ne demanda aucun ordre, et, au milieu des cris : « Vive Jacques Mérey ! Vive mademoiselle de Chazelay ! » la voiture s'éloigna, et tout rentra dans l'obscurité et le silence.

Éva regarda autour d'elle et près d'elle, ne vit rien que Jacques ; elle poussa un cri de joie, se jeta dans ses bras, et fondit en larmes.

Ils restèrent donc enlacés dans les bras l'un de l'autre, Éva demandant au ciel, si c'était un rêve, que ce rêve ne finît pas.

Tout à coup, la portière s'ouvrit, une vive lumière força Éva d'ouvrir les yeux, et elle se trouva au milieu de domestiques tenant des flambeaux.

Jacques l'aida à descendre de voiture ; elle ignorait complètement où elle était.

À peine avait-elle calculé que le roulement durait depuis cinq minutes, que la voiture s'était arrêtée devant cette maison inconnue qu'elle n'avait jamais vue aux environs du château de Chazelay.

Elle monta sur un perron orné de fleurs, entra dans un vestibule orné de candélabres et de vases de Chine dont la forme lui était connue sans qu'elle pût dire cependant où elle les avait vus, autrement que dans la profondeur d'un rêve.

Puis elle passa dans le salon, tout orné de l'ameublement Louis XVI qu'elle se rappelait aussi avoir vu ; du salon, par deux portes, on entrait dans deux chambres à coucher.

L'une était la chambre grenat dont, nous l'avons dit, le seul ornement était un grand portrait de femme avec un prie-Dieu au-dessous.

En voyant ce portrait, Éva s'écria :

— Ma mère !

Et elle se jeta à genoux sur le prie-Dieu.

Jacques l'y laissa prier un instant, puis, l'enveloppant de son bras, il la souleva à la hauteur de ses lèvres.

— Mère, dit-il, je te prends ta fille, mais je m'engage à la rendre heureuse.

— Mais où sommes-nous donc ? demanda Éva en regardant autour d'elle et en voyant à travers les vitres des fenêtres étinceler les lumières d'Argenton.

— Tu es dans la maison du bois Joseph ou dans ta villa Scipion, comme tu aimeras mieux. Ta chambre à coucher, et tu devines au portrait de ta mère que c'est ta chambre à coucher à toi, est juste à l'endroit où s'élevait la cabane du braconnier Joseph, qui est garde général de tes bois.

— Ah ! dit Éva en se jetant au cou de Jacques, tu n'oublies rien, et de tous les souvenirs tu fais une chose sacrée.

On sait que, par un corridor, les deux chambres à coucher donnaient l'une dans l'autre. Mérey conduisit Éva de sa chambre à coucher dans la sienne.

Éva n'avait encore rien vu qui ressemblât à cela, c'était du Pompéi tout pur. Les peintures dont les murailles étaient couvertes l'occupèrent un instant, puis elle passa dans deux boudoirs qui semblaient des frères jumeaux tant ils étaient pareils l'un à l'autre, excepté par les tableaux dont l'un appartenait à l'école lombarde et l'autre à l'école florentine.

Puis venait une galerie garnie de tableaux appartenant à toutes les écoles.

La visite se termina par les deux salles à manger. Une table à deux couverts était servie dans la salle à manger d'été, et, comme on était aux plus beaux jours, les fenêtres en étaient ouvertes, et, de l'endroit où l'on devait s'asseoir, on voyait tout à la fois les fleurs, les feuilles des arbres et les étoiles du ciel.

Jacques fit signe à Éva de prendre sa place, lui baisa la main, et s'assit devant elle.

Elle soupa sans faire attention qu'elle mangeait. Les émotions de la journée l'avaient affaiblie. Rien ne donne appétit comme les larmes. Tant qu'ils sont malheureux, les malheureux ne veulent pas en convenir ; mais, une fois qu'il ne le sont plus, c'est une vérité reconnue même par eux.

Ce fut là où Jacques Mérey mit Éva au courant de leurs affaires. L'hôpital était bâti et fondé ; la villa Scipion ou la maison

du bois Joseph était complètement achevée ; au mois d'octobre, un hôtel les attendrait à Paris, et, de la fortune d'Éva et de celle de Mérey, aussi considérables l'une que l'autre, il restait encore cent mille livres de rentes.

Éva avait voulu fermer l'oreille à tous ces calculs, mais Jacques avait jugé nécessaire de l'informer de toutes choses.

Lorsque le souper fut fini, Jacques reconduisit Éva à sa chambre.

— Ici, dit-il, vous êtes complètement chez vous ; les portes ne ferment que de votre côté. Quand vous les laisserez ouvertes, c'est que permission me sera accordée d'y entrer.

Éva le regarda tendrement.

— Jacques, dit-elle, une dernière prière. Retournons ce soir à Argenton.

— Pourquoi cela, chère amie ? demanda Jacques.

— Parce qu'il me semble que ce serait une ingratitude de passer la plus heureuse nuit de ma vie hors de la maison où tu m'as créée et où je me suis rachetée.

Jacques prit Éva dans ses bras.

— C'est toi qui n'oublies rien, lui dit-il. Partons pour Argenton, partons à l'instant même.

Et, une heure après, la porte de la petite maison se refermait sur les deux êtres les plus heureux de la création.

fin

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_la_fille_du_marquis_ii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.